



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

ex libris



Melville E. Stone

GDK
Deppin

1

2

3

4

5

6

7

1

2



LA SUISSE,
OU
TABLEAU HISTORIQUE.

*Deposité
G. L. R.*

Cet ouvrage étant ma propriété, j'en
poursuivrai les contrefacteurs.

A. Eyraud

PARIS, IMPRIMERIE DE COSSON, RUE GARANCIÈRE.

**THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY**

**ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS**

T.L.

Fr.



P. 26.

Nel-22
LA SUISSE, *712 71*

OU

ESQUISSE D'UN TABLEAU

HISTORIQUE, PITTORESQUE ET MORAL

DES CANTONS HELVÉTIQUES;

PAR G.-B. PEPPING,

Membre de plusieurs Sociétés littéraires.

DEUXIÈME ÉDITION

Revue et augmentée.

Ornée de Costumes et de Paysages.

TOME PREMIER.



PARIS,

A LA LIBRAIRIE D'ÉDUCATION D'AL. EYMERY,
RUE MAZARINE, N° 50.

17.500
1824.

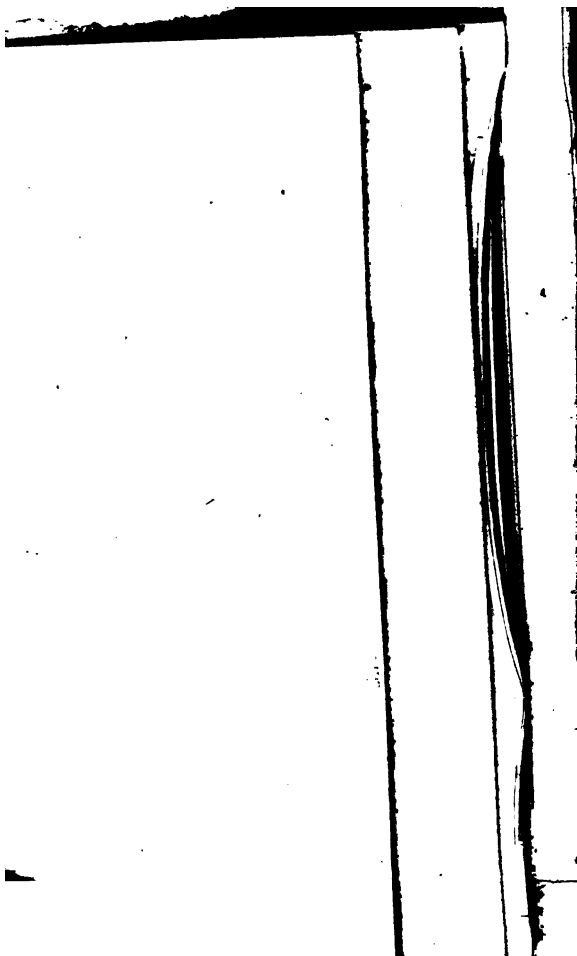
THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

23735A

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION
500 5TH AVENUE
NEW YORK 17, N.Y.

21 X - 86





LA SUISSE.

COUP D'ŒIL

SUR SON SOL, SES HABITANS,
SON HISTOIRE.

COMMENT se fait-il que les anciens, surtout les Romains, dont l'empire s'étendait jusqu'en Helvétie, n'aient pas été frappés du spectacle sublime que la nature présente dans ces hautes montagnes couvertes de glaciers et de pâturages; ou s'ils n'ont pas été insensibles à cet aspect imposant, pourquoi ne nous ont-ils pas transmis les expressions de leur admiration et de leur ravissement sur un pays où les peintres et les poètes vont puiser aujourd'hui des inspirations, où les hommes d'état et les gens

du monde vont retremper leur âme, les hommes mélancoliques et poursuivis par le sort chercher des consolations et des adoucissemens à leurs douleurs, les naturalistes étudier l'histoire des révolutions du globe et épier les secrets de la nature, les amis de la liberté enfin récréer leur vue à l'aspect de ce régime populaire et de cette vie pastorale qui rappellent les premiers âges du monde et l'état primitif de la société, et dont on est déjà si loin dans d'autres pays de l'Europe? N'avaient-ils donc des yeux que pour voir les peuples qu'ils avaient à subjuguier, pour mesurer le territoire qu'il leur restait à conquérir? On le croirait, si l'on ne jugeait que d'après le silence gardé par leurs auteurs sur les beautés de la nature qui aujourd'hui frappent si vivement l'esprit de tous les hommes et parlent si fortement à leur âme.

Eh quel homme resterait froid et in-

sensible au spectacle magnifique que lui offrent les Alpes de la Suisse, où des montagnes aussi anciennes que le monde sont entassées sur des montagnes, et enfoncent dans les nues leurs cimes plus ou moins élevées; où les pâturages s'élèvent à quelques milliers de pieds au-dessus des villes, et touchent aux limites de la nature morte; où d'immenses plaines de glaces et de neiges suspendues au-dessus de précipices affreux, alimentent perpétuellement les grands fleuves qui, découlant de ces hauteurs immenses, vont animer le commerce de l'Europe; enfin où des bassins plus ou moins grands, bordés de verdure, de bois ou de rochers, des cascades, et des ruisseaux sans nombre forment avec les teintes brillantes des neiges et des glaciers, avec le vert sombre des sapins et le vert tendre des pâturages, des contrastes si piquans, des sites si variés, si nouveaux; enfin où, dans l'espace de

quelques lieues, le voyageur peut contempler les horreurs et les beautés de de la nature, et passer du saisissement à l'admiration, d'un climat affreux dans une contrée charmante? Si ce magnifique spectacle pouvait jamais lasser le voyageur, il lui resterait encore une autre source de sensations, et un nouvel objet d'études : ce sont les hommes qui habitent cette contrée pittoresque. En Suisse tout n'a pas été nivelé sous le sceptre monarchique comme dans le reste de l'Europe ; les Suisses ont conservé plus que d'autres peuples l'empreinte des âges écoulés ; cette empreinte n'est pas toujours la plus belle, la rouille l'a entachée, mais c'est une empreinte originale. Elle mérite d'être observée. La forme du gouvernement que la Suisse s'est donné au moyen âge est restée, à quelques modifications près, la même ; la seule république qui soit encore debout en Europe, c'est

l'Helvétie. Partout où la main du monarchisme a pu atteindre, elle a écrasé et détruit les constitutions républicaines; la Suisse seule, protégée par l'intérêt que lui porte l'opinion publique de l'Europe, a pu continuer de se gouverner elle-même; et tandis qu'à l'entour des Alpes, le dogme du pouvoir absolu est prêché aux peuples, l'écho des rochers helvétiques retentit encore, quoique timidement, des accens de la démocratie. Cependant il semble que le républicanisme proscriit sur le reste du continent n'est plus que toléré en Suisse, et cette république faible et pauvre se montre presque honteuse au milieu des trônes resplendissans d'or et hérissés de fer dont elle est entourée. C'est un monument unique resté presque intact au milieu des bouleversemens politiques qui ont eu lieu depuis l'âge de la barbarie.

Faut-il s'étonner que sans cesse visi-

tée et étudiée, la Suisse ait été l'objet de tant de descriptions, de tant d'observations plus ou moins intéressantes? C'est un sujet inépuisable et si varié, qu'il est difficile que l'écrivain n'intéresse en décrivant les sensations que ce sujet inspire, et la manière dont il a affecté l'âme de l'observateur.

On a prétendu que l'on pourrait ajouter une montagne aux Alpes, en réunissant tous les livres qui en parlent. Si j'ose exhausser un peu cette montagne savante, je crois pouvoir me justifier par l'intérêt de la matière. A l'époque où j'ai entrepris cet ouvrage, il n'en existait pas en France sur l'état actuel de la Suisse; depuis ce temps il en a paru quelques-uns, ce qui n'a pas empêché le public de faire un bon accueil à la faible esquisse que je lui avais présentée. Cette faveur m'a encouragé à perfectionner mon ouvrage autant qu'il dépendait de moi. La Suisse

elle-même produit sans cesse des ouvrages qui la font connaître (*). C'est une preuve qu'elle n'est pas encoore suffisamment connue des habitans mêmes. Indépendamment de ce que j'ai observé dans deux voyages faits dans ce pays, j'ai voulu présenter un aperçu des renseignemens les plus récents et les

(*) Après la description complète, publiée par Normann, le savant Ebel a fait paraître son excellent *Manuel du Voyageur*, ouvrage en 4 volumes qui a déjà eu plusieurs éditions, ce qui n'a empêché ni les auteurs de l'*Almanach helvétique*, des *Étrennes helvétiques*, etc., de reprendre la description des diverses contrées de la Suisse, ni M. Marc Luz de publier son *Dictionnaire géographique et statistique de la Suisse*. Arau., 1822, 2 vol. in-8°. Chaque année il paraît de nouveaux recueils d'estampes d'après les dessins d'artistes suisses, des voyages pittoresques, etc. Les vues dessinées et gravées en Suisse ont ordinairement le mérite d'une grande fidélité; c'est ce qui m'a déterminé à tirer d'un recueil suisse, l'*Almanach helvétique*, les vues qui accompagnent le présent ouvrage.

Sur un territoire d'environ 716,780 milles carrés géographiques, resserré entre la France, l'Italie, le Tyrol et l'Allemagne, depuis 45°50' jusqu'à 47°50' de latitude, la Suisse a très-peu de plaines; la plus grande partie de sa surface, naturellement très-élevée au-dessus du niveau de la mer, est hérissée de montagnes et de rochers. Les groupes de ces montagnes, connues sous le nom d'Alpes, qui se prolongent d'un côté en France, de l'autre en Italie, et remplissent tout le Tyrol, ainsi que la Savoie, paraissaient d'abord jetés confusément sur ce territoire; cependant avec quelque attention on y démêle plusieurs chaînes, depuis le lac de Genève jusqu'au Gothard, et de là jusqu'à Bormio; elles forment un rempart immense d'un accès difficile, et long d'une centaine de lieues, d'où partent plusieurs branches de côté et d'autre. L'une commence à la Fourche, pousse une douzaine

de rameaux dans le canton de Berne , et aboutit aux défilés du Valais ; elle est unie au Crispalt , qui passe entre les cantons d'Uri , de Gall , de Saint-Glaris et des Grisons , et se perd vers l'embouchure du Rhin dans le lac de Constance. Quelques naturalistes ont regardé le Gothard comme le centre d'où sortent les ramifications de montagnes comme autant de rayons. D'autres ne voient dans les Alpes que des chaînes parallèles , se dirigeant toutes du sud-est au nord-est , séparées par des vallées longitudinales , et entrecoupées par d'autres vallées dans le sens transversal. Quelques chaînes isolées , les montagnes de Gruyères dans le canton de Fribourg , le Righi auprès de Schwytz , la chaîne d'Appenzell , etc. , sont séparées des autres par d'assez profondes vallées. Les plus hautes cimes des Alpes atteignent une élévation de 13 à 14 mille pieds ; mais il y en a peu qui parviennent à cette hauteur ;

toutes les autres s'abaissent plus ou moins autour de celles-ci.

La composition des roches est depuis long-temps pour les naturalistes une étude d'autant plus intéressante qu'elle tend à nous enseigner la manière dont les Alpes se sont formées, et les bouleversemens qu'elles ont éprouvés à des époques dont l'histoire ne fait aucune mention. La chaîne la plus élevée, ou pour mieux dire le noyau des Alpes, se compose d'un granit qui varie de qualité, et que l'on regarde généralement comme ne formant qu'une seule masse compacte : cependant quelques naturalistes assurent y avoir reconnu des assises ou bancs, d'où il résulterait que ce noyau s'est formé par intervalles. Au Saint-Gothard le granit est à gros grains, renfermant surtout de gros morceaux de feldspath, et de bien plus petits de quartz et de glimmer : des filons de cristal de roche, de

Orémolite et de cyanithe le traversent. Vers le Mont-Blanc le grain devient plus fin, et le granit se transforme en gneiss; à l'est du Gothard le granit est également plus fin et devient feuilleté. Cette roche primitive est recouverte à une hauteur très-considérable de roches d'autres espèces; au nord des Alpes, ces formations, sans doute moins anciennes, constituent des montagnes de 10 à 12,000 pieds, et recouvrent ainsi le noyau granitique; du côté du midi au contraire le granit reste à jour, et on le reconnaît dans toute la chaîne qui s'étend depuis le Mont-Blanc, et par le Valais jusqu'au Tyrol.

Les roches superposées au granit varient de qualité et de position. Le calcaire recouvre le nord des Alpes sur un espace de huit à dix lieues, formant plusieurs chaînes séparées par des vallées longitudinales, et cachant des cimes de 13,000 pieds de haut, sous des

glaciers éternels. Sur la gauche de l'Aar, le calcaire constitue les plus hautes montagnes de la Suisse, telles que la Vierge, l'Eiger, le Wetterhorn, et enveloppe les vallées les plus élevées, le Grindelwald, le Frutigland, le Lauterbrunn, les vallées de Simmen et de Saanen ; on peut suivre cette roche à travers les cantons de Schwytz, Uri, Unterwald, Berne, Fribourg, le Bas-Valais, et la Savoie jusqu'en Dauphiné.

Cette masse calcaire se modifie diversément : à la crête de la chaîne du nord-ouest, depuis le Mont-Pilat jusqu'au lac de Thun, c'est du grès quartzeux très-dur ; sur le devant de ces chaînes, c'est un calcaire gris et quelquefois tacheté comme le marbre ; à l'est des Alpes, c'est un grès verdâtre très-compacte qui renferme des fossiles ; au sud-est, surtout dans les montagnes de Glaris c'est un grès argileux et grossier. Un banc de schiste paraît traverser la masse calcaire dans sa lar-

geur ; mais il est interrompu en divers endroits ; gris dans les montagnes de Glaris , il est noir au Blattenberg , et y fournit de belles tables d'ardoise ; sur le Clausen entre Glaris et Uri , il prend une couleur rouge ; il redevient noir sur le Niesen , puis alternativement rouge et noir dans les vallées de Simmen et de Saanen , et devient ardoise marnense au Grindelwald.

Au-dessous de ce schiste paraît s'étendre un banc de gypse ; on peut le suivre depuis Glaris jusqu'à l'Aigle , dans le pays de Vaud , où il forme le lit des sources salées : on le retrouve encore dans le Valais.

Un calcaire mêlé d'argile et de gravier paraît faire la transition du schiste et du gypse au granit , qui en est recouvert. Il forme des couches parallèles bien distinctes , d'une teinte noirâtre ; dans le fond où il touche au granit , il est mêlé de quartz , et se rap-

proche ainsi de la qualité du granit même : il contient encore , au fond , des masses de pierres ferrugineuses d'une grande étendue , surtout à Hasli et à Lauterbrunn. Un poudding, ou amas de pierres rondes agglutinées par le grès , commence au bord du lac de Genève , traverse le canton de Fribourg , monte , en s'élargissant , à l'Entlibuch , s'élève dans le Righi à 5,000 pieds , passe sans interruption par les cantons de Schwytz , Zug , une partie du Glaris , constitue la plus grande partie du sol d'Appenzell , et s'abaisse dans la vallée du Rhin.

L'inclinaison des bancs de toutes ces roches n'est pas encore assez connue , pour qu'on puisse en déduire quelque observation générale. Seulement il paraît qu'au nord-ouest des Alpes le calcaire s'enfonce dans la direction du sud , et sur les plus hautes montagnes , dans celle du nord. Quant aux autres

montagnes, les bancs de calcaire y sont plus ou moins penchés, ployés ou contournés; quelquefois on les voit dressés debout. Quel agent extraordinaire a soulevé ainsi ou opposé au granit des bancs de roche et des portions de terrain?

Depuis le pied des Alpes jusqu'à la chaîne du Jura s'étendent les plaines de Vaud, d'Argovie, de Zurich et de Thurgovie; ce sont des couches, ordinairement horizontales, de grès friable et de marne entremêlées de bancs de houille. La position régulière de ces couches prouve qu'elles n'ont point participé des bouleversements qui ont tourmenté les Alpes. Du côté de celles-ci c'est le poudingue, et du côté du Jura c'est la pierre coquillière qui repose sur ce grès; encore qu'il ne s'élève pas au-delà de 2,500 pieds au-dessus des lacs. L'Argovie en tire de bonnes pierres à bâtir, et le pays de Berne y trouve des pierres meulières.

Quant au Jura, ce sont plusieurs chaînes parallèles de roches calcaires qui se prolongent sur une étendue de quelques lieues, dans l'ouest de la Suisse, à partir de Genève, par les cantons de Neuchâtel, Soleure, Bâle, l'Argovie, Zurich et Schaffhouse. Cette roche grise ou jaunâtre s'élève de 2 à 5,000 pieds, et est entrecoupée par des bancs de gypse et de marne; au nord elle est recouverte en partie de bancs d'argile riche en fer. Entre Laufenbourg et Waldshut, le Rhin a creusé si profondément cette roche calcaire, qu'il a mis à découvert le granit sur lequel elle repose (*).

Un phénomène bien remarquable, ce sont les gros blocs isolés de granit qui gisent au pied du Jura, loin des hautes montagnes du noyau des

(*) Escher, *Aperçu géognostique sur les Alpes*, dans le tom. 1^{er} de l'*Alpina*. Winterthur, 1806, in-8°.

Alpes d'où ils paraissent avoir été arrachés et entraînés jusqu'aux plaines qui séparent les Alpes du Jura. Les vallées de Travers et de Saint-Imier en sont jonchées : on en trouve sur les monts Belpberg et Gurten, près de Berne. On a reconnu dans quelques-uns de ces blocs la même roche que celle qui forme le mont Rosa, le Grimsel et d'autres pics élevés. (*) Mais par quel événement extraordinaire ces blocs ont-ils franchi les lacs et les vallées profondes qu'ils ont eu à traverser avant de bondir dans les plaines ? Quel levier formidable, quel main irrésistible a rompu les coupoles granitiques des Alpes, et a lancé des cubes de vingt à trente pieds de long par-dessus les monts et les vallées, pour les faire retomber au bas du rempart du Jura ? Nous sommes

(*) J. A. De Luc, *Extrait d'un Mémoire sur les blocs de granit épars en divers pays*, dans

hélas ! fort ignorans à l'égard de ce qui s'est passé sur le globe avant que la société des hommes s'y formât. Cette remarque, nous sommes obligés de la faire encore , à la vue des ossemens fossiles d'animaux terrestres et marins, étrangers au climat de la Suisse, qu'on trouve dispersés dans les roches et les terrains d'alluvion. Sur les bords du lac de Zurich, dans des bancs de houille, à quatre-vingts pieds au-dessous du niveau de la terre on a trouvé des ossemens de mastodontes, animaux qui ont dû être énormes puisque la tête seule avait, dit-on, plus de quatre pieds de long : on y a trouvé également des dents de castors et d'un animal ruminant, semblable au cerf. Une dent de rhinocéros, devenue charbon de terre, comme les ossemens précédens, fut

l'Indicateur d'histoire naturelle de Meisner, première année, n° 11, Arau, 1818. *Addition à ce Mémoire*, ibid., cinquième année, n° 7.

trouvée à Elgg ; sur les bords de l'Ergolz, auprès de Liestal, les eaux, pendant un débordement, mirent à découvert, il y a quelques années, les fragmens d'une défense d'éléphant. Dans le grès molasse qui constitue la roche de la plaine entre les Alpes et le Jura on a plusieurs fois déterré des restes fossiles de tortues ; auprès d'Estavayer, à 350 toises au-dessus du niveau de la mer, il y a une brèche qui renferme des débris de coquillages, d'os d'éléphans, de rhinocéros, d'hyènes, de poissons, etc. Les coquillages fossiles et les empreintes de plantes sont communes dans plusieurs montagnes de la Suisse.

On est loin de connaître toutes les richesses minérales des Alpes. Les paillettes d'or, charriées par quelques rivières de ces montagnes, paraissent prouver qu'il y existe des mines de métaux précieux ; on connaît des gîtes d'argent, de plomb, de soufre ; le fer,

le marbre, l'ardoise y abondent ; mais les exploitations des mines et des carrières sont difficiles, faute de capitaux et à cause de l'éloignement des habitations et des routes. Le cristal a été trouvé en groupes prodigieux ; peut-être le sel est également commun, surtout dans les bancs de gypse ; mais on ne l'a pas assez cherché, et à l'exception des salines de l'Aigle, la Suisse en a une telle disette, qu'elle ne se procure cette denrée que par la France et l'Allemagne, et qu'elle est obligée de faire des traités diplomatiques pour en obtenir des fournitures régulières. On peut même dire que le besoin de sel a contribué à mettre la république dans la dépendance des gouvernemens voisins.

La pierre à bâtir ne manque point ; cependant le Suisse fait entrer autant de bois que de pierre dans les maisons qu'il construit, parce qu'il bâtit plus vite ainsi, et que sa demeure en est plus

chaude. Le bois résineux des montagnes est d'ailleurs très-durable.

De tous côtés on voit sourdre des eaux thermales, sulfureuses, ferrugineuses, ou les eaux les plus limpides et les plus saines dont le cours généralement rapide à cause de la pente du terrain anime les paysages et entretient la vivacité des diverses nuances de verdure qui revêtent les vallons et les coteaux, et même les montagnes lorsqu'elles ne sont pas dépouillées de leur terre végétale. Des fontaines jaillissent dans les villages et les hameaux; à peine y a-t-il des maisons de paysans, qui n'aient leur source. Souvent il suffit d'enfoncer un tuyau dans le flanc d'une montagne, pour avoir une fontaine.

Rien de plus inégal que le cours des rivières et des torrens de la Suisse; leurs crues subites causent des ravages extrêmes; dans les temps ordinaires, ils n'occupent qu'une faible partie de leurs

lits jonchés de débris de rochers ; les ponts de la Suisse sont pour la plupart d'une construction extrêmement lourde, pour mieux résister au choc du courant ; ils sont couverts , sans doute pour mettre les passagers à l'abri des vents violens, quelquefois insoutenables entre les chaînes de montagnes.

Après le court été des hautes Alpes , il y règne un hiver continu, pendant lequel il tombe des amas immenses de neiges ; les eaux fondues par la douceur de la température gèlent de nouveau , et ajoutent à ces énormes monceaux de glace qui enveloppent les cimes et ensevelissent les plateaux, les vallées, les défilés, à une profondeur de 100 à 150 pieds, et sur une longueur, qui est quelquefois d'une lieue. Depuis le Mont-Blanc jusqu'au Tyrol, environ 400 glaciers couvrent dans la haute région 100 lieues de montagnes. Ces masses de teintes grises, vertes ou bleuâ-

tres, ternes ou brillantes, tantôt unies, tantôt ridées et ondulées comme une mer qui aurait gelé au milieu de la plus grande agitation, ou hérissées d'aiguilles, de pyramides, de tours sous les formes les plus bizarres, présentent d'affreux déserts, où la nature est morte comme au Spizberg. Cependant la chaleur de la terre opère toujours en dessous de ces glaces, les fond par la base, et les fait crevasser, ce qui arrive aussi lorsque les glaciers perdent leur équilibre. Il paraît que les vapeurs des eaux dégelées, ou bien l'eau, qui, ayant rempli les crevasses pendant l'été, gèle de nouveau en hiver, produisent des espèces d'explosions accompagnées d'un grand fracas, qui forcent tout le glacier à s'étendre. C'est du moins ainsi qu'on explique la croissance des glaciers, qui a lieu dans le sens de la largeur, et non dans celui de la hauteur. Il y a au reste plusieurs hypo-

thèses sur ce phénomène. Au-dessous d'une élévation de 8,500 pieds, la chaleur du soleil et de l'atmosphère réduisent en eau, chaque année, les masses glacées, et font déborder les torrens et les rivières; souvent les sources coulent sous des voûtes de neige et des arcades de glace; les glaciers s'écroulent ou glissent du haut des principales chaînes, et sortent par les vallées transversales; quelquefois ils glissent jusqu'aux régions habitées, où pourtant l'action de la chaleur finit par les fondre.

Ce n'est pas sans crainte pour leurs pâturages et pour leurs champs que les Suisses voient descendre successivement les masses de glace et de neige que les cimes ne peuvent plus soutenir en équilibre; on croyait même, il n'y a pas long-temps, que l'envahissement des terrains inférieurs avait augmenté dans les temps modernes, et que les glaciers descendaient de plus en plus vers la

région basse, d'où les habitans seraient à la fin chassés par une force irrésistible. Cette opinion a été adoptée par plusieurs personnes instruites, et la Société helvétique pour les sciences naturelles la crut assez importante pour la proposer aux savans comme sujet de discussion pour le prix. Le mémoire de M. Kasthofer qu'elle couronna en 1820 tend à dissiper les craintes des Suisses, en prouvant que la limite des neiges dans les Alpes n'est pas plus basse à présent qu'elle ne l'était, il y a quelques siècles; en effet les anciennes *moraines* ou remparts séculaires de glace se voient encore dans le voisinage des nouveaux glaciers. Il faut remarquer que, bien que la région des glaces perpétuelles commence généralement dans les Alpes à une hauteur de 8,500 pieds, comme il a été dit plus haut, il y a pourtant des localités qui la font descendre bien plus bas; c'est ainsi qu'au

Grindelwald, la glace descend jusqu'à 3000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Qui est-ce qui n'a pas entendu parler des avalanches ou *lavines* de neige qui se détachent du haut des montagnes au souffle du vent, ou à la moindre commotion de l'air, se précipitent en se grossissant à chaque seconde d'une manière prodigieuse, arrachent ou coupent les arbres, les rocs, les chalets, écrasent les habitations, arrêtent le cours des rivières, et bouleversent tout sur leur passage jusqu'à ce que les vallées ou les précipices reçoivent ces amas énormes de neige et de débris de toute espèce ? Tout le monde sait que sous une température un peu douce, le danger est si grand, que le son des clochettes des bêtes de somme, ou un simple cri, est capable, par la commotion de l'air, de donner lieu à ces désastres, et de menacer le voyageur qui traverse les

montagnes; on sait encore que dans les lieux les plus exposés aux avalanches, les cloches sont suspendues très-bas, pour qu'elles ne puissent en sonnant ébranler la neige sur les pentes. Quelquefois un vent violent s'insinue entre une couche de neige ancienne et durcie, et la neige récemment tombée; celle-ci glisse sur l'autre, gagne un volume et une rapidité effrayante; et fait naître dans sa chute un ouragan auquel rien ne résiste, et qui devient mortel aux hommes et aux animaux qui se trouvent dans la direction de cette tempête neigeuse.

Beaucoup d'anciennes forêts des Alpes ont été détruites par des ouragans et des avalanches, ou par les fontes de neige qui entraînent la terre végétale; et frappent quelquefois une montagne d'une stérilité éternelle. L'intérieur des montagnes même n'est pas à l'abri de la destruction. Elles s'écroulent lorsque .

les roches les plus tendres se décomposent; la Suisse a éprouvé plusieurs désastres notables par suite de la chute des montagnes.

Mais ces ravages, ces destructions partielles, par combien de bienfaits de la nature ne sont-ils pas compensés? D'abord le sol produit jusqu'auprès de la limite des glaces éternelles. Il est curieux d'observer les progrès de la végétation des Alpes depuis le terme élevé où elle commence, jusqu'aux vallées où elle déploie toute sa richesse.

La Suisse, dit Haller, présente en petit au botaniste toutes les contrées de l'Europe, depuis la Laponie et même depuis le Spitzberg jusqu'à l'Espagne. Autour des glaciers et dans les hautes vallées où règne la même température que sur les bords de la mer glaciale, et où l'été ne dure que cinq semaines, pendant lesquelles il tombe même quelquefois de la neige, croissent la renon-

cule à calice velu, la saxifrage à feuille de bruyère et le saule nain à feuille d'orme comme sur les côtes du Spitzberg et du Groenland. Au-dessous des glaces éternelles s'étendent d'abord des pâturages maigres couverts d'un gazon très-court qui n'est brouté que par les moutons et les chèvres. Ce sont des plantes noires, vivaces, presque toutes à fleur blanche et très-aromatiques; elles conservent mieux que les végétaux des plaines leurs couleurs dans les herbiers.

C'est au-dessous de ces pâturages qu'on en trouve de plus gras pour les vaches; une foule de plantes alpines, dont plusieurs habitent la Laponie, la Sibérie et le Kamtchatka y prospèrent; il y en a plusieurs qui ne se plaisent que sur les plus hautes montagnes de la Suisse. Les buissons et arbustes y commencent aussi à revêtir la terre ou les rochers; ce sont des sables et des arôles, des rho-

dodendron, des mirtilles et de petits saules à feuilles de bruyère et de serpolet.

Un peu plus bas les pentes sont ombragées par des forêts de sapins et de mélèzes, ou couvertes de beaux gazons. Il y a même une espèce de sapin qui prospère dans des régions élevées que les buissons ne peuvent atteindre. Lorsque la végétation se développe, les fleurs des anémones, des gentianes, des renoncules, émaillent les pâturages, qu'on prendrait dans cette courte saison pour des parterres de fleurs de jardins.

Au reste les meilleurs pâturages n'offrent souvent qu'une herbe courte, où il semble que le bétail meurt de faim. Mais cette herbe courte contient une saveur grasse, qui remplit de beurre le lait des vaches, au point qu'il en est jaune, et qu'il est trop gras pour les personnes qui ont l'estomac faible. Un pâturage est bien composé pour les

vaches laitières, lorsqu'il s'y trouve du trèfle et de l'astragale des Alpes, du *plantago*, du *phellandrium*, du *mutellina*, appelé *mutten* ou *mütterli* par les Suisses, de l'*alchemilla*, de la pimprenelle blanche, etc. Les régions subalpines, qui s'étendent au pied des Alpes, présentent un mélange agréable de vallons et de coteaux, de champs, de vergers, de forêts, de rivières et de lacs : on voit parmi les plantes connues quelques-unes des hautes montagnes dont les semences ont été apportées par les torrens, et qui végètent là comme des étrangers que le sort a entraînés loin de leur patrie. Les gentianes ne sont plus si communes depuis que les Suisses en ont fait des récoltes annuelles pour leur eau-de-vie d'enziane, boisson favorite des montagnards.

Viennent ensuite les plaines couvertes de moissons et de vignobles, et

les vallées exposées au soleil où prospèrent les végétaux de la France méridionale, de l'Italie et de l'Espagne, et où l'on élève des vers à soie. Le Valais et la Valteline fournissent un vin aromatique qui a beaucoup de fumet. Ainsi les végétaux placés sur les deux extrémités de l'échelle végétale en Suisse, les herbes voisines des glaces, et le raisin cuit par le soleil du midi, se distinguent par leur arôme.

Un grand nombre d'herbes des Alpes ont des qualités salutaires, qui ne sont pas inconnues aux montagnards quoiqu'ils ne connaissent point la médecine. Les fruits abondent, et fournissent une boisson saine et peu chère dans tous les cantons privés de vignes. Le lin et le chanvre réussissent pareillement très-bien en Suisse, et donnent lieu à une industrie considérable dans les campagnes. Mais la grande ressource des montagnards consistera toujours dans les

excellens pâturages des Alpes, et dans le bétail qui en profite.

C'est dans le canton de Fribourg, le val de Simmen et le pays de Saanen qu'on trouve la plus belle race de bétail; les vaches laitières y sont grandes et pèsent cinq à six cents livres. On remarque que dans les cantons peu élevés la race du bétail est plus grande que sur les hautes montagnes; aussi la dernière a peu de débit dans l'étranger, tandis que les pays peu élevés en exportent une quantité considérable. Cependant les Grisons font de la vente du bétail l'objet d'un commerce important avec l'Italie. Il est assez singulier que, pour la couleur, les Italiens tiennent beaucoup au roux noirâtre; il n'y a que des vaches de cette espèce qui passent le mont Saint-Gothard pour les marchés de la haute Italie. Les cantons d'Argovie, Bâle et Soleure fournissent des bœufs d'attelage qui tirent presque aussi vite que les chevaux

La Suisse italienne n'a généralement qu'un bétail petit et maigre. Nous verrons plus tard quel soin on met dans quelques cantons à l'éducation et à l'entretien des bestiaux. On évalue le produit journalier d'une bonne vache laitière à sept ou huit mesures de Saanen, la mesure a cinq livres pesant. Aux Alpes le lait donne un beurre jaune comme le safran, et plus léger que d'autre beurre, à cause de ses parties grasses et huileuses. Mais dans la plupart des pâturages c'est à la fabrication du fromage que l'on emploie le lait des vaches. Dans les bons pâturages une *seente* ou réunion de vingt cinq vaches laitières donne vingt-cinq à trente livres de fromage par jour ; cet article d'industrie pastorale est d'un grand rapport pour la Suisse. Les pâturages d'une seule montagne, telle que le Righi rapportent, par le fromage que l'on y apprête, jusqu'à 100,000 florins par an. On tire

encore plus d'un parti accessoire du lait, mais cela ne peut se comparer au produit immense des fromageries, qui suffirait presque pour faire vivre les Suisses (*).

On conçoit le grand soin qu'ils ont pour leur bétail; on dirait d'ailleurs que le bétail suisse se ressent de l'influence morale de l'air des montagnes, et qu'il a plus d'intelligence, plus d'instinct, et plus de vie que celui de nos plaines. Les pâtres en racontent des traits que l'on ne croirait pas, s'ils n'étaient répétés sur les diverses montagnes. En voici quelques-uns : la force donne une espèce d'estime parmi les vaches suisses; celle qui s'est montrée la plus vaillante, acquiert la domination; chaque troupe de vaches suit un chef et lui obéit. C'est

(*) Voyez Steinmüller, *Description de l'Économie rurale et pastorale des Alpes suisses*. Winterthur, 1802-1804, 2 vol. (en allemand).

toujours le courage qui assure son rang. Elle est constamment à la tête de la troupe, soit qu'il s'agisse de se laisser traire, soit qu'elle choisisse la pâture. Au printemps, les vaches se montrent impatientes de rester à l'étable; le jour où cette étable s'ouvre pour le départ, la joie règne parmi elles. La vache conductrice, parée comme pour un sacrifice à l'antique, marche fièrement devant : la troupe suit, en exprimant par ses mouvemens la joie de regagner enfin les montagnes, où tous les êtres sont heureux, les hommes comme les bestiaux. On dit que dans les pâturages inférieurs, le long desquels passe une troupe pour gravir les montagnes, les vaches en entendant les sonnettes, éprouvent un si vif désir de s'y joindre, qu'elles sautent d'impatience, qu'elles mugissent et cherchent à franchir les limites qui les séparent des vaches voyageuses.

Ces animaux témoignent avec la même vivacité leur attachement pour le pâtre qui les conduit : le chien leur est odieux ; on évite avec soin d'en conduire dans les pâturages pour ne pas mettre les vaches en fureur. Le chef de file et le pâtre suffisent toujours pour les conduire. Le pâtre donne un nom particulier à chaque vache. Il a un cornet et des cris divers pour avertir et appeler. C'est une succession de sons qui passent du grave à l'aigu ; quelquefois c'est une espèce de chant connu sous le nom de *ranz des vaches* : ces chants varient dans les divers cantons : on en a noté un assez grand nombre (*).

(*) On a publié à Berne, en 1812, un *Recueil de Ranz des vaches suisses et de chansons populaires des Alpes* (en allemand). Un autre recueil a paru en 1818, un troisième a été préparé depuis cette époque. Voyez aussi Tarenne, *Recherches sur les Ranz des vaches, ou sur les*



Je donne ici celui qui existe encore dans le canton de Fribourg (*). Mais on prétend que le véritable *ranz* des vaches est perdu et qu'on n'en a plus que des strophes détachées. Il ne faut pas juger le *ranz* sous le rapport de la composition. C'est très-peu de chose : mais que de souvenirs rappelle-t-il au pâtre, et même au bétail ? On a vu des vaches qui, transportées des hautes montagnes dans les régions inférieures, entendaient chanter le *ranz*, courir çà et là comme agitées par des souvenirs importuns, et se mettre à bondir. Comme dans le canton de Saint-Gall on

Chansons pastorales des bergers de la Suisse, avec musique. Paris, 1813.

(*) Il est tiré du *Conservateur suisse*, tom. I. Lausanne. Comparez J.-J. Rousseau, *Dictionnaire de musique*; De Laborde, *Essai sur la musique ancienne et moderne*; Grétry, *Ouverture de Guillaume - Tell*; et Adam, *Méthode de piano*.

entretient beaucoup de vaches achetées aux montagnes d'Appenzel, il y était autrefois défendu de chanter le ranz afin de ne pas inspirer des regrets trop vifs au pauvre bétail.

Qui ne sait que le montagnard éprouvait les mêmes regrets vifs et douloureux, lorsqu'il entendait loin de ses montagnes le ranz chéri qui lui rappelait tous les plaisirs simples et tous les charmes de ses montagnes; que le soldat suisse au service de France désertait pour revoir la patrie dont le souvenir venait de lui être rappelé si vivement par le ranz; et que, par cette raison, il était défendu de jouer le ranz dans la musique du régiment, et même de le *siffler*? Quels puissans attraits doit avoir la vie pastorale des Alpes, si le rude chant du pâtre au haut des rochers est capable d'affecter jusqu'à un tel point l'âme du montagnard, et même le bétail pour qui ce cri a été inventé? L'air

n'est rien , et ce n'est pas à la musique qu'il faut faire honneur des effets qu'il produit, on ne peut les attribuer qu'à la force des souvenirs. Or quel pays en a jamais laissé d'aussi vifs ?

C'est un fait constant que le séjour sur les montagnes, où l'air est si pur , et où la nature paraît si grande, répand dans l'âme une sérénité qu'on n'éprouve guère dans les plaines ; l'homme doit se trouver pour ainsi dire à l'étroit dans les villes et les campagnes des régions inférieures, lorsqu'il a plané dans son enfance sur de vastes contrées, humant toujours l'air inaltérable des hautes régions, et jouissant continuellement de vues magnifiques.

La beauté des paysages de la Suisse est un sujet inépuisable pour le poète et pour le peintre. Cependant lorsqu'après avoir lu leurs descriptions et vu leurs tableaux, on voyage sur les Alpes , on sent vivement l'impuissance

de l'art , de rendre sensibles les beautés sublimes de la nature. Ce calme et cette pureté de l'air qu'on y respire , l'aspect imposant de ces montagnes colossales , enfoncées dans les nués et chargées de glaciers ; la multitude de fleurs qui émaillent au printemps les pâturages des hauteurs, et contrastent par la vivacité des couleurs avec la sombre verdure des bois d'arbres résineux ; ces chalets solitaires adossés contre les rochers ou protégés par les tiges élancées des sapins ; ces troupeaux qui animent les tapis de verdure , et que l'on voit paître jusqu'aux bords des abîmes ; la fraîcheur des eaux vives qui jaillissent sur les flancs des montagnes et dans tous les vallons ; ces nappes d'eau bleuâtre qui remplissent plusieurs bassins des vallées et brillent dans le lointain ; la situation pittoresque de tant de hameaux et d'habitations isolées : tous ces objets divers font sur le voyageur une

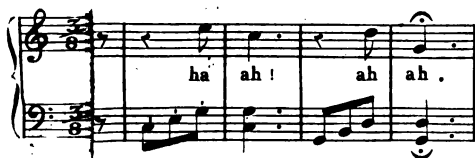
impression que ni le pinceau de l'artiste, ni la plume du poète ne peut se flatter d'égaler. L'imagination peut se la figurer ; cependant la réalité est encore au-dessus des effets de l'imagination : elle y ajoute toujours des incidens dont on n'a guère d'idées dans les pays de plaine. Tantôt ce sont des vapeurs qui couronnent la cime du rocher d'où se précipite un torrent, en sorte que la masse d'eau paraît tomber des nues ; tantôt ce sont des brouillards blanchâtres qui remplissent les vallées et toute la région inférieure, au point de faire croire au voyageur arrivé au sommet d'une montagne qu'il est entouré d'un vaste océan ; tantôt c'est la foudre qui de toutes parts s'élance d'épais nuages d'une teinte de cuivre rouge et sillonne les airs au-dessous du spectateur, autour duquel l'air conserve une sérénité parfaite ; tantôt ce sont les derniers rayons du soleil qui éclairent les

pyramides , plateaux et masses de glace au haut des Alpes, les transforment en objets fantastiques et leur prêtent les couleurs les plus variées et les plus vives, les rapprochent de l'œil du spectateur, et leur laissent, en se retirant, une teinte pâle et grisâtre qui les a fait comparer à des fantômes gigantesques. Quelquefois il semble que les arrêtes et les brèches des rochers et des glaciers s'appuient sur des nuages et composent des citadelles aériennes; d'autres fois les nuages paraissent s'étayer à leur tour sur deux montagnes opposées, et former, en se rejoignant, une arcade immense au-dessous de laquelle on aperçoit en perspective un paysage riant, éclairé par le plus beau soleil (*). En

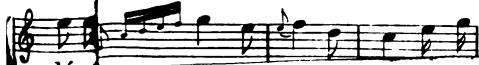
(*) *Lettres sur un genre de beautés particulières, ou Perspectives des Montagnes*, dans le tome IV du *Conservateur suisse*. Lausanne, 1813.

un mot la nature réserve toujours à l'étranger qui voyage en Suisse , et même à l'indigène , des sujets de surprise , et il serait souvent tenté de croire qu'il est transporté dans un monde nouveau.

Un assez grand nombre d'animaux partagent avec l'homme le séjour des Alpes. Quelques-uns se plaisent dans les lieux les moins accessibles , et les plus effrayans. C'est ainsi que le chamois parcourt en petites troupes les rochers escarpés et franchit les précipices et les fentes profondes des rocs ; alerte et vigilant , cet animal des montagnes est difficile à saisir et même à observer , car il sent de loin l'approche d'un être humain ; il ne peut pourtant échapper aux poursuites : le chasseur suisse imite pour ainsi dire son agilité et sa témérité afin de l'atteindre. La chasse aux chamois devient quelquefois une passion que n'effraient ni glaces , ni rochers , ni abîmes. Munis de quel-



ANDANTE.



THE
ASTOR, LENOX
AND TILDEN FOUNDATION

ASTOR, LENOX
AND TILDEN FOUNDATION

ni abîmes. Munis de quel-

ques provisions et d'un fusil léger, deux ou trois hommes se hasardent sur les rochers des Alpes, où il n'y a pas un être humain qui puisse leur prêter ses secours. Ils traversent en vacillant les champs de glace, longent les bords des précipices, grimpent sur les rocs, s'enfoncent dans les neiges pour atteindre leur proie, qui paît, non sans inquiétude, sur quelque plateau isolé, ou auprès de quelque glacier. Vingt fois le chasseur brave un danger mortel, pour tuer un chamois; le brouillard peut l'envelopper et l'empêcher de faire un pas en avant; il peut s'égarer et périr de faim, loin des habitations humaines; le froid peut le saisir au milieu des glaces et des neiges; une avalanche, la chute d'un quartier de roche peut mettre en un instant fin à son existence; il peut rouler dans l'abîme, y être brisé dans sa chute et dévoré par les vautours. Cependant cette chasse périlleuse tente plus d'un

Suisse, et l'on fait une guerre si vive aux chamois, qu'ils en sont devenus rares dans plusieurs cantons.

Il faut plus d'endurcissement au froid que de témérité pour faire la chasse aux lagopèdes ou poules de neige, oiseaux qui par une disposition singulière de la nature se plaisent dans les neiges, que fuient et que leur abandonnent presque tous les autres animaux. Fauves en été et blanches en hiver, elles se confondent dans la dernière saison par la couleur avec la neige, dans laquelle elles restent comme immobiles pendant les tempêtes neigeuses. On trouve le lagopède dans tous les cantons montagneux de la Suisse. Il descend en hiver et au printemps dans les régions basses; mais le retour de la chaleur le force de les quitter pour regagner les hauteurs glacées des Alpes. On le voit abaisser son vol un peu avant la chute des neiges, et remonter au moment où le temps va

se remettre au beau. C'est pour le montagnard un baromètre vivant. Il y a dans cet animal quelque chose de contraire au climat des plaines : on a essayé de faire éclore des œufs de lagopède par des poules domestiques ; les poussins périssaient peu après leur naissance. Il faut au lagopède , plus encore qu'à la marmotte, un froid qui tuerait d'autres espèces animales.

Le vautour des agneaux , que Buffon a regardé par erreur , selon les naturalistes suisses , comme une espèce de condor ou de griffon , habite les rochers des Alpes les plus élevés ; il monte encore plus haut que l'aigle , et il n'y a que la faim qui puisse l'engager à descendre dans les lieux habités. Les Suisses en distinguent deux variétés, le vautour à tête blanche, et le vautour à tête noire. Cet oiseau de proie redoutable a un peu plus de quatre pieds de haut depuis l'extrémité du bec jusqu'à celle de la queue ;

et huit pieds d'envergure: ses jambes sont courtes, et son poids est de huit à douze livres; au - dessous de son bec crochu il a une barbe noire et luisante; le gosier est couvert de plumes jaune d'orange; le reste est d'un fauve très-foncé. Les organes de sa vue sont construits de manière à pouvoir distinguer les objets à une profondeur immense. Depuis le gosier jusqu'au ventre, son estomac forme pour ainsi dire un sac, où cet oiseau avide engloutit sa proie avec les os, la peau et les poils; mais des vésicules remplies d'une matière corrosive sont appliquées aux parois de son estomac, et percent en peu de temps les os même qu'il avale.

Le vautour des agneaux habite les montagnes d'Uri, de Schwytz, des Grisons, de Glaris et d'Underwald, l'Oberland bernois, et quelques endroits du canton de Tésin. Le Saint-Gothard, le Righi, le Grimsel, présentent plu-

sieurs nids de ces tyrans des airs : les chasseurs les trouvent sur des saillies de rochers escarpés dans les Alpes moyennes. En été, après la ponte, le vautour regagne les montagnes les plus élevées, et vit solitaire : cependant on prétend avoir vu quelquefois en hiver de petites troupes d'aigles et de vautours assis en commun sur des escarpemens de rochers et hurler à l'envi les uns des autres.

Les chamois qui paissent isolément sur les pointes du roc sont le plus exposés à la voracité du grand vautour : il n'est pas moins redoutable aux jeunes agneaux, aux chevreaux, aux renards et aux marmottes : les pourceaux et les chiens mêmes ne sont pas à l'abri de ses poursuites, et l'on cite des exemples d'enfans enlevés et déchirés par cet oiseau de proie. Aussi a-t-on mis sa tête à prix dans quelques endroits de la Suisse.

Dans le cours de cet ouvrage j'aurai occasion de parler d'autres particularités du règne animal dans les Alpes. Il est temps de nous occuper du peuple qui habite cette contrée montagneuse.

Les Helvétiens, ancêtres des Suisses, vivaient dans une pauvreté obscure et grossière, et dans un état presque sauvage au milieu de leurs rochers et de leurs épaisses forêts infestées par les bêtes fauves, quand César, craignant leur esprit belliqueux et voulant réprimer leurs excursions dans les provinces romaines, fit la conquête de l'Helvétie, et s'y fortifia. Des colonies y furent fondées ensuite, et des monumens, dont il reste encore quelques débris, embellirent pour la première fois le peu de villes que les Romains y avaient trouvé. Quand les peuples du nord se partagèrent l'empire romain tombé en décadence, l'Helvétie fut replongée dans la barbarie, et incorporée en partie

dans le royaume que les Bourguignons fondèrent entre le Rhône et le Rhin ; le reste fut occupé par les Allemands de la Souabe. Les traces de la division de la Suisse en bourguignone et en allemande ne sont pas tout-à-fait effacées, et l'on peut encore reconnaître au langage, au costume et à quelques habitudes les descendants de ceux qui ont habité ces deux divisions.

Les rois francs, vainqueurs des Allemands et des Bourguignons eurent à leur tour l'Helvétie pour prix de leur victoire. Ils s'arrogèrent la propriété du sol, du moins en partie, et les indigènes furent réduits en servitude. Les Francs ne furent pas ennemis du luxe, ni de l'agriculture. Sous leur règne, des missionnaires étrangers prêchèrent le christianisme aux Helvétiens grossiers ; on vit naître des ermitages et des chapelles rustiques. Les Francs remplirent bientôt le pays d'églises et de

couvens. Les monastères furent les seules écoles dans ces montagnes ; profitant de leur ascendant sur l'esprit du peuple, ils s'enrichirent, et établirent leur domination sur une partie des terres, tandis que les nobles, hérissant les campagnes de châteaux-forts et de donjons, s'érigèrent en suzerains du reste du pays. Sous les derniers rois carlovingiens, les ducs de Bourgogne et de Souabe se rendirent à peu près indépendans. Les empereurs d'Allemagne finirent pourtant par regarder la Suisse comme une des provinces de leur empire. Puisque leur ambition tendait à régner à la fois en-deçà et au-delà des Alpes, ils eurent bien de la peine à se faire obéir dans l'une de ces parties, et ils ne purent empêcher les nobles et le clergé d'asservir les Suisses ; l'industrie et le commerce étaient réduits aux villes, et les études s'étaient réfugiées dans les cloîtres. Il n'y avait de libre que les mon-

tagnes de l'intérieur, désignées aujourd'hui sous le nom des petits cantons. Dès l'an 1291, Schwytz, Uri et Unterwald, qui se livraient à la vie pastorale, et ne s'occupaient que de conserver ce qu'ils possédaient, firent un traité d'alliance, que l'on garde encore, et par lequel ils s'engageaient à se secourir mutuellement en cas de besoin. C'est ce traité qui a servi de base au pacte qui fut signé à Brunnen en 1315, après la bataille de Morgarten.

L'un des principaux seigneurs suisses, Rodolphe de Habsbourg, étant parvenu à l'empire germanique, continua de maintenir sa patrie dans un état à moitié indépendant; mais son fils Albert voulut exploiter la Suisse comme pays conquis, et la fit gouverner despotiquement par des baillis nobles, dont l'arrogance porta au comble l'exaspération du peuple, déjà las des

vexations des seigneurs, laïques et ecclésiastiques.

Ce fut alors que la Suisse donna ce grand exemple de patriotisme et d'amour pour la liberté, qui sera toujours l'admiration des peuples, et qui trouverait, il faut le souhaiter, des imitateurs si jamais cette nation gémissait sous une oppression semblable. Les trois peuplades de pasteurs, Schwytz, Uri et Unterwald, dont la première eut et mérita l'honneur de donner son nom à la patrie affranchie, résolurent de secouer le joug de l'étranger; et trois hommes sans autorité, sans pouvoir, sans fortune, Werner Stauffacher, Walter Fürst, et Arnold de Melchthal, se dévouèrent à cette cause sacrée par un serment héroïque fait dans la nuit du 17 novembre 1307, sur le bord du lac des *Quatre Cantons*. Le 1^{er} janvier 1308, la révolution éclata, les baillis autrichiens furent chassés du

pays, les cantons s'affranchirent et soutinrent leur entreprise avec le même héroïsme qui la leur avait inspirée. En 1315, ils défirent l'armée de leurs anciens maîtres sur les hauteurs de Morgarten; après ce succès qui décida du sort de la nouvelle république, les trois cantons firent une alliance perpétuelle, à laquelle accédèrent peu à peu cinq autres cantons; savoir, ceux de Lucerne, Zurich, Glaris, Zug et Berne. Le reste de la Suisse ne se joignit pas encore à la cause nationale, et ce furent les huit cantons seuls, qui repoussèrent toutes les tentatives faites par l'Autriche pour ressaisir son pouvoir, et qui fondèrent la liberté de la confédération. Un siècle après les cantons de Fribourg et Soleure y entrèrent; Bâle, Schaffhouse et Appenzell ne s'y joignirent qu'au commencement du seizième siècle.

La noblesse s'était liguée en grande

partie avec l'Autriche contre le peuple suisse : elle se ressentit de la supériorité des paysans. Elle perdit son grand pouvoir, s'expatria, ou tomba dans l'obscurité. Il n'y eut qu'un petit nombre de nobles qui firent cause commune avec les citoyens, et partagèrent le bonheur de leur liberté.

Affranchis de l'Autriche et de la féodalité par leurs victoires, et délivrés de Charles-le-Téméraire, leur ennemi le plus redoutable, les Suisses seraient devenus le premier des peuples, ou du moins un des plus grands, si un seul esprit avait animé leur nation, et si un génie supérieur à la barbarie des temps, présidant à leurs conseils, avait su leur donner les institutions nécessaires.

Malheureusement la division naquit avec leur liberté. Des guerres civiles affaiblirent des cantons qui auraient dû réserver toute leur force contre les en-

nemis du dehors. On les vit tour à tour combattre et seconder les souverains étrangers, et habituer leurs voisins à intervenir dans leurs affaires. Ils manquèrent de lumières pour fonder leur constitution sur des principes généraux, conformes aux droits des hommes, et pour établir ces liens qui seuls peuvent conserver une confédération. Aucune assemblée vraiment nationale ne se forma dans le sein de la Suisse, et ces républicains qui renouvelèrent quelquefois les traits de patriotisme et de grandeur des républiques anciennes, ne connurent jamais l'éloquence populaire. Il leur fut plus aisé de produire des soldats que des hommes d'état et des orateurs. Partout il se forma un esprit de canton ; mais on ne vit point croître l'esprit national. La noblesse avait perdu son influence et ses richesses dans les révolutions républicaines ; cependant l'aristocratie n'étant extirpée

que dans une partie de la Suisse, se reproduisit dans le reste du pays sous la forme du patriciat; elle y jeta de si profondes racines, que les dernières révolutions même n'ont pu la détruire. Napoléon dit un jour à une députation helvétique: qu'est-ce que votre Suisse? un assemblage de peuplades pastorales et de villes impériales! Ce mélange hétérogène est précisément, à mon avis, ce qui a empêché les Suisses d'introduire chez eux une liberté générale, et d'être animés du même esprit public: aussi les vit-on souvent démentir leurs principes de liberté et d'indépendance. A mesure que les premiers cantons affranchirent le reste de la Suisse du joug étranger et féodal, ils s'arrogèrent la souveraineté sur ces provinces, et les exploitèrent à leur profit, au lieu de les faire jouir de la même liberté qu'eux-mêmes. On vit le canton de Berne, ou plutôt le patriciat de

cette ville, déshonorer le républicanisme suisse, en exerçant un despotisme odieux sur le pays de Vaud, après avoir arraché ce pays aux ducs de Savoie, ainsi que sur l'Argovie, etc. Ces provinces conquises ont gémi jusqu'à la fin du dix-huitième siècle sous le joug patricien.

Dans les grands cantons, les citadins s'arrogèrent des privilèges sur les habitants des campagnes et les traitèrent en serfs, exclus à la fois de la richesse, de la liberté et de la civilisation. L'industrie était gênée dans les villes par les réglemens absurdes des corporations qui dataient du moyen âge. Le commerce éprouvait des entraves d'un canton à l'autre. Cependant on était avide de gain, et la cupidité fit prendre aux Suisses, comme aux Allemands, aux Écossais et à d'autres nations pauvres, l'habitude peu honorable de mettre des troupes à la solde de puissances plus

riches. Tout le monde n'a pas le droit de blâmer cet usage ; nous avons vu de nos jours des empereurs, des rois et des landgraves engager leurs soldats au service ou dans la cause des états opulents à raison de tant de pièces d'argent par tête. Mais la Suisse est le seul pays qui ait changé le louage des soldats en habitude nationale, et qui l'ait conservée jusqu'à nos jours. Depuis quelques siècles elle contracte des stipulations pécuniaires pour mettre ses fils au service de souverains voisins ou éloignés ; et plusieurs fois dans les plus pauvres des cantons, des factions se sont disputé avec un acharnement honteux l'argent que la France leur distribuait autrefois ouvertement à titre de subsides. Tel est l'effet de ce métier mercenaire que lors de l'invasion des Français en Espagne, on a vu des Suisses stipendiés par les deux armées ennemies, combattre les uns contre les

autres, verser leur sang pour une cause étrangère et indifférente à leur patrie; enfin être commandés par des chefs du même nom et de la même famille. Plus d'une fois ces républicains soldés ont été employés à la défense du despotisme, et on les a vus se servir de leurs armes, pour détruire ailleurs une liberté que leurs ancêtres ont acquise au prix de la vie.

Des citoyens suisses, qui ont conservé l'esprit vraiment républicain, ont été les premiers à s'élever contre cet usage. « Par les services mercenaires, dit Lavater (*), le caractère de la nation helvétique est devenu un mélange bizarre de vieille simplicité, et d'un raffinement mal entendu. Les soldats qui revenaient de l'étranger, apportaient un corps affaibli et une

(*) *Éloge historique de J.-J. Breünger*. Zurich, 1774, in-8.

Âme servile, et propagaient dans leur patrie le germe empoisonné de maladies funestes; peut-être feront-ils dégénérer la race gigantesque de nos pères en une troupe de pigmées. O Suisse! la modération et la concorde te donneraient plus de bonheur et de vraie grandeur que ne peuvent t'en procurer toutes les alliances du monde. Si tu es forte, ne t'affaiblis pas au moins toi-même; ne crains pas ceux pour lesquels tu es redoutable; tes limites montagneuses te servent de remparts; et, si la mollesse n'énervé pas ton bras, il sera toujours assez fort pour défendre ton territoire.»

Ces accens patriotiques se renouvellent encore de temps à autre; cependant on n'en continue pas moins de louer des soldats aux souverains étrangers, sous prétexte d'être obligé d'entretenir par ces stipulations une alliance nécessaire.

Si quelque chose peut diminuer le

blâme que cet esprit mercenaire fait rejaillir sur la Suisse, c'est la fidélité scrupuleuse avec laquelle l'Helvétie a constamment rempli des engagements de ce genre. La France surtout, ou, -pour parler plus exactement, les rois de France ont toujours pu compter sur le dévouement des Suisses, qui a mérité de passer en proverbe; et quoique des mercenaires soient rarement capables de grands sacrifices, les troupes suisses n'ont jamais redouté la mort quand il s'est agi du salut de leurs maîtres. On connaît la réponse d'un envoyé suisse à un ministre de France, qui prétendait qu'on pourrait paver la route de Paris à Bâle avec tout l'argent que les Suisses ont coûté à la France : Ajoutez, dit l'envoyé, que l'on pourrait remplir un canal de la même longueur avec tout le sang que les Suisses ont versé pour votre royaume. A la bataille de Rosbach, Frédéric II s'étonnait de *ce mur de*

briques rouges, c'est-à-dire, des régimens suisses de l'armée du prince de Soubise, qui tenaient encore lorsque les autres régimens étaient déjà mis en désordre; et le 10 août 1792, les Suisses périrent sur les marches du trône de France.

Néanmoins, l'argent français a paru aux républicains austères un trop dangereux appât pour la Suisse, et depuis long-temps ils voient avec peine leurs concitoyens oublier, à la porte et dans les antichambres des palais royaux, l'amour de la liberté, et de la pauvreté indépendante; et rapporter chez eux, avec l'or de l'étranger, un esprit servile et l'indifférence pour les institutions républicaines.

La réforme de Luther devint un nouveau sujet de division pour les Suisses : quelques cantons embrassèrent la nouvelle doctrine; d'autres restèrent opiniâtrément attachés à l'ancien

culte, et refusèrent toute amélioration ; dans d'autres encore il s'établit un mélange des deux cultes. Il se forma une ligue catholique contre une ligue protestante ; on se fit la guerre pour des croyances, on persécuta de part et d'autre, et il s'en fallut beaucoup que tout le monde fût aussi raisonnable que le pasteur Tschudy, qui, disant le matin la messe aux catholiques, et prêchant le soir aux protestans, réfuta le reproche d'exercer un double office, en disant qu'il était chrétien toute la journée.

Les cantons protestans, étant plus accessibles aux progrès des lumières, ont fait aussi les plus grands pas dans la civilisation, et ce sont aujourd'hui les plus florissans de la Suisse ; tandis que dans les autres l'ignorance et la misère vont quelquefois de pair, et affligent les regards du voyageur.

C'est néanmoins dans les cantons pro-

testans que dans ce siècle le mysticisme a fait le plus de progrès. On y a vu naître de petites sectes, toutes appliquées avec ferveur à des exercices ascétiques, et à ce quiétisme que l'on croyait éteint avec M^e. Guyon; quelques-unes se sont même laissé égarer par le mysticisme, au point de retomber dans les superstitions des temps barbares; du moins plusieurs exemples de fanatisme, quoique passés dans l'obscurité, sont parvenus à la connaissance du public.

Voici quelle était, au 18^e siècle, l'organisation politique de la Suisse. On y voyait d'abord treize cantons, maîtres absolus de plusieurs provinces: c'étaient Zurich, Berne, Lucerne, Uri, Schwitz, Underwald, Zug, Glaris, Bâle, Fribourg, Soleure, Schaffhouse et Appenzell; puis la classe des confédérés dont les députés assistaient aux diètes générales des treize cantons; de ce nombre étaient l'abbaye de Saint-Gall, la ville de Saint-

Gall, Bienne, le Valais et Mulhouse. Une troisième classe comprenait les états alliés de tous ou de quelques cantons, et n'ayant point de députés aux diètes générales; savoir : les trois Liges grises, Neuchâtel et Valengin, l'évêché de Bâle et Genève. Enfin, une quatrième classe contenait deux petits territoires indépendans, Gersau et l'abbaye d'Engelberg, qui étaient protégés par les quatre cantons du lac.

Dans les cantons les plus riches et les plus peuplés, les patriciens ou du moins les citadins avaient peu à peu usurpé le pouvoir et altéré les anciennes constitutions. A mesure que les lumières se répandirent, le peuple irrité de ces oppressions réclama ses anciens droits, et se plaignit des atteintes qu'on y avait portées. Il éclata plusieurs fois des troubles que les patriciens et les citadins ne surent apaiser qu'à force de proscrire et de confisquer. A Berne,

il s'était formé une association secrète pour rétablir la constitution primitive : là , ainsi qu'ailleurs , on punit comme des séditeux les citoyens qui invoquaient les anciennes chartes.

Les persécutions purent étouffer les révoltes : elles ne donnèrent aucune force à la république helvétique. Pendant que les états d'alentour gagnaient en force morale, en richesse, et perfectionnaient leur état militaire, financier et industriel, le gouvernement fédéral resta dans l'apathie, ne perfectionna rien, malgré l'avis de quelques citoyens zélés, et continuait de croupir dans les vieux abus de tout genre.

Vers la fin du 18^e siècle, lorsqu'un mouvement extraordinaire agitait les esprits, et annonçait aux gouvernemens des orages violens, la Suisse sentait à peine qu'elle pouvait être enveloppée dans la tempête ; elle se fiait sur son ancienne neutralité, qu'on avait respectée

parce qu'on n'avait pas eu intérêt à la violer.

Bientôt l'orage approcha des frontières suisses; le peuple genevois en profita pour arracher le pouvoir à ceux qui en avaient abusé, et pour bouleverser son gouvernement. Bâle chassa son évêque, qui avait appelé les Autrichiens contre ses sujets. Des magistrats chargés de pouvoirs spéciaux, et appelés *représentans*, furent envoyés par le gouvernement suisse à Bâle, comme il en avait usé plusieurs fois dans les cas d'urgence, pour détourner les dangers d'une invasion. Mais à l'approche de l'armée républicaine, tous les Suisses opprimés par leurs compatriotes saluèrent ces secours inattendus, et leurs troubles en favorisèrent l'entrée. Berne fit un effort pour défendre son patriciat; ce système gothique s'écroula devant les défenseurs des principes de l'égalité et de la liberté.

Malheureusement ces principes furent violés par le gouvernement même qui affranchissait les provinces opprimées. Ses troupes envahirent les cantons démocratiques comme les oligarchiques, et les forcèrent d'échanger leur constitution pure et antique contre un régime modelé sur celui de la république française. Cette violence jointe à des rapines odieuses indigna un des plus célèbres partisans de la révolution, au point qu'ils s'écria au conseil des Cinq-Cents : « O guerre impie dans laquelle il semble que le directoire français ait eu pour objet d'égorger la liberté dans son berceau, et de punir les rochers helvétiques de lui avoir donné le jour ! Dignes émules des Gessler, les triumvirs ont voulu aussi exterminer la race de Guillaume-Tell ; les chefs des familles démocratiques sont morts en défendant l'entrée de leur petit territoire et en empêchant la violation

de leurs foyers; leurs troupeaux effrayés ont fui dans le désert, et les sources du Rhin, du Rhône et de l'Adda ont porté à toutes les mers les larmes des veuves éplorées (*)! »

En effet, dans ces cantons le peuple avait eu la sagesse de réserver pour lui-même le droit de gouverner, qu'ailleurs on avait laissé envahir par des castes ou des familles; il se gouvernait avec une simplicité admirable, sans faste, sans bruit, sans le moindre désordre. Dans les Liges-Grises, presque chaque commune était un petit état, et ne dépendait que d'elle-même.

Une république une et indivisible avait l'avantage de donner aux Suisses ce système d'unité qui leur avait toujours manqué, et la faculté de modeler leurs institutions sur celles que les

(*) Discours de Carnot.

hommes de talens avaient établies en France; mais ce système était imposé par une puissance étrangère, les avantages n'en étaient pas généralement compris, la nature et des habitudes invétérées avaient trop long-temps divisé la Suisse en petits états, pour que la nouvelle forme de gouvernement pût gagner faveur; elle coïncidait d'ailleurs avec les ravages des Français, des Autrichiens et des Russes, qui choisirent la Suisse pour le théâtre de la guerre. Ainsi, malgré le service signalé que rendait la révolution en détruisant le régime oligarchique et les restes de la féodalité, et en attachant tous les Suisses au gouvernement central, ils furent malheureux et mécontents. La forme du gouvernement fut modifiée, des factions éclatèrent, elles fournirent aux Français un prétexte d'accabler ce pays de troupes et de réquisitions. La Suisse soupira vivement après le repos, et

s'estima heureuse, lorsqu'enfin après la paix d'Amiens, Bonaparte, consul de France, accepta le rôle de médiateur entre les partis, et fonda une nouvelle forme de gouvernement, en établissant 19 cantons, et reconnaissant l'indépendance de chaque canton, la liberté des campagnes et l'abolition de la féodalité. La démocratie fut un peu restreinte dans les constitutions des divers cantons, et le retour des abus ne fut pas assez empêché par l'acte de médiation, dont on fut au reste généralement content. Il mettait pourtant la Suisse dans la dépendance du médiateur. Les troupes suisses entourèrent le trône de l'empereur Napoléon comme elles avaient entouré et défendu celui des rois, et elles prirent part à toutes ses expéditions en Europe. Des portions considérables de la Suisse, telles que Genève et le Valais furent même incorporées dans l'empire français.

La confédération fut sans influence et sans poids dans la balance des états d'Europe. On la regardait à peu près comme nullè , et il faut avouer qu'elle ne fit absolument rien pour prouver le contraire. Lors de la coalition des puissances, d'Europe contre le despotisme militaire de Napoléon, à la fin de 1813, elle vit avec frayeur de nouveaux orages menacer son existence; sans oser retirer ses troupes du service de l'empereur, elle proclama timidement sa neutralité, sans être capable de la faire respecter.

Les alliés firent passer leur armée sur son territoire, pour pénétrer en France et renverser le trône du médiateur de la Suisse. Ce fut le signal qu'attendait un parti dans cette république, pour renverser aussi l'acte de médiation, et bouleverser de nouveau le système de gouvernement. Ce parti se composait surtout d'anciens patriciens : ce qui le

prouve, c'est que la révolution commença dans Berne, où le patriciat se rétablit de soi-même, et afficha la prétention de reprendre son ancienne domination ; mais le canton de Vaud fut sur-le-champ disposé à défendre l'indépendance qu'il avait conquise, il y avait vingt ans. L'oligarchie se vit entourée d'obstacles, et renonça bientôt à quelques-uns de ses projets insensés. A la faveur des secours étrangers, l'intégrité du territoire suisse fut rétablie, et un nouvel acte de confédération fut dressé. Au congrès de Vienne, en 1815, la Suisse reçut une nouvelle existence politique. Cependant, comme ce congrès, tourmenté par les intrigues des partisans du pouvoir absolu, tourna bien plus au profit des souverains qu'il ne fut dirigé franchement dans l'intérêt des peuples, ainsi qu'on l'avait promis à l'Europe, plusieurs droits sociaux des hommes

furent sacrifiés dans cet acte aux vues ambitieuses du pouvoir; l'aristocratie suisse se hâta de ressaisir une partie des privilèges qu'elle avait perdus dans les révolutions; les constitutions des cantons furent en grande partie rédigées par des hommes avides de dominer, et la Suisse perdit encore une occasion unique pour acquérir de la force morale ou de l'autorité politique. A peine ose-t-elle encore professer son républicanisme au milieu des souverains qui l'entourent : sa diète, ne connaissant rien de la marche libre, publique et vraiment démocratique du congrès des Etats-Unis, est tout aussi mystérieuse, circonspecte et restreinte dans son action qu'elle l'était autrefois; et la prise en considération, ou l'*ad-referendum*, y entraîne les mêmes longueurs que lors de l'ambassade de Bassompierre, dont le domestique disait que son maître était assez content des avoyers, lan-

dammans et bannerets, à l'exception d'un monsieur *Referendum*, dont la lenteur le mettait souvent de mauvaise humeur.

On cherche en vain la tribune nationale où se discutent les intérêts du peuple. La Suisse n'en a point : sa diète ressemble plutôt au conseil-d'état d'un maître absolu qu'à l'assemblée des représentans d'un peuple libre. Personne n'entend leurs discours, aucune feuille politique ne les publie ; on ignore même si l'on daigne discuter dans cette réunion. Les journaux n'ont guère plus de liberté pour développer les matières d'intérêt public. Plusieurs écrivains, qui croyaient à l'existence de la liberté, ont vu supprimer leurs feuilles par des coups d'autorité arbitraire, comme dans les états despotiques ; et, dans la plupart des cantons, la presse est soumise au joug de la censure. Aussi, parmi les divers journaux qui paraissent en Suisse,

il n'y en a plus un seul qui s'exprime sur les affaires du dedans et du dehors, avec la franchise d'un journal indépendant de Londres ou de Paris.

Autrefois la république de Hollande était l'asile de tous les hommes poursuivis pour des causes politiques par les gouvernemens absolus. Les mêmes causes ayant amené, depuis le congrès de Vienne, les mêmes persécutions, les proscrits espéraient trouver un refuge dans la seule république que l'on ait laissé subsister en Europe. Ils apportaient en Suisse de grands talens, des vues éclairées, et même des fonds : quelques cantons étaient disposés à les accueillir, et à les appeler à l'instruction publique. La sainte-alliance paraît avoir signifié sa volonté à la confédération helvétique, qui, pour y obtempérer, a banni ces proscrits, et les a forcés à se réfugier en Angleterre ou en Amérique. La Suisse n'avait pas mon-

tré autant de faiblesse sous le règne impérieux de Louis XIV : alors elle accueillit les protestans échappés aux persécutions, et leur donna un asile aux portes même de la France.

C'est sans doute un beau spectacle qu'une république qui, assise au centre de l'Europe, a proclamé d'avance, pour toujours, sa neutralité dans toutes les guerres qui pourront intervenir entre les souverains. Mais, pour que cette neutralité fût respectée toujours, il faudrait que la Suisse ne louât ses soldats à aucune puissance étrangère, qu'elle imposât suffisamment par son énergie et par son esprit public, qu'elle acquît, par ses lumières et son patriotisme, un rang que 40,000 soldats ne peuvent lui donner parmi des états qui en ont des centaines de mille ; il faudrait qu'elle eût une tribune nationale publique pour dénoncer les intrigues de l'étranger, qu'elle ne reçût

les ordres d'aucun monarque , quelque puissant qu'il fût ; en un mot , qu'elle fût aussi forte , aussi indépendante , aussi considérée , aussi redoutée que ses voisins. Malheureusement le gouvernement suisse n'a pas pris , dans la révolution de 1814, l'attitude qui lui convenait , ni adopté le système qui pouvait le relever ; depuis ce temps il se trouve dans une position gênée ; il ne fait rien pour en sortir ; l'oligarchie , ayant satisfait son ambition , s'embarrasse peu de la dignité de la patrie , et les choses resteront probablement dans cet état , tant que les puissances en Europe n'auront pas besoin de faire de nouveaux appels au secours des peuples.

Cependant , malgré ce changement affligeant dans la situation de la Suisse , c'est encore un des pays où l'ami de la nature et de l'humanité aime le mieux à voyager et à séjourner. Le faste des cours et l'opulence des grands sei-



FOR NEW YORK
JUL 10 1964

STON, LEON
DEN FOUNDATION

gneurs et des prélats n'y insultent pas à l'indigence du peuple; l'intrigue effrontée n'y est pas toujours aux aguets pour accaparer la récompense due au mérite modeste; la distance entre les conditions n'est pas aussi choquante qu'ailleurs; les fortunes sont généralement modiques, et celles qui s'élèvent beaucoup au-dessus des autres sont pour la plupart le fruit du travail. Disséminés sur la surface du pays, et séparés par les rochers, par les glaces, par les lacs et par les bois, les hommes, s'ils gagnent moins en lumières, perdent aussi moins en simplicité des mœurs; au milieu des riantes campagnes, ils peuvent vivre avec peu; et ce peu, c'est leur champ, leur pâturage, leur bétail, qui le leur fournit. Cette vie pastorale, que l'histoire des patriarches peint sous des couleurs si attrayantes, a encore beaucoup de charmes en Suisse, où une nature imposante, et belle ou terrible,

donne à cette vie un caractère particulier. Cependant ce n'est pas parmi les hommes qui ont perdu au service de l'étranger le goût de la liberté républicaine, ni parmi ceux qui se font les flatteurs de leur gouvernement, et courent après les titres insignifiants et les places chétives des cantons, qu'il faut chercher les descendants des vrais Suisses. C'est sous les châlets des Alpes, loin des cours et des patriciens, que ceux-ci demeurent : c'est là que sous un extérieur grossier on trouve encore, comme au moyen âge, un peuple hospitalier, aimant la liberté par-dessus tout, et disposé à tout sacrifier pour la conserver. Dans les villes, vous trouvez des Suisses instruits et des hommes généreux ; sur les grandes routes, vous rencontrez des hôtes toujours prêts à vous servir pour de l'or ; mais les descendants des Tell et des Stauffacher ne demeurent plus là : ils se sont retirés sur les Alpes.

On conçoit comment le pâtre suisse au haut des montagnes peut rester indifférent à ce qui se passe sur le globe, et n'aimer rien autant que ses pâturages, ses châlets, ses vallées, où ses pères ont coulé une vie douce, calme et occupée comme la sienne : où trouverait-il ailleurs cette égalité des conditions, cette liberté garantie par la pauvreté et par la modération de ses désirs ; où trouverait-il cet air pur et frais, cette végétation vivace, ces eaux limpides et abondantes, ces paysages pittoresques des Alpes ? Néanmoins, on voit les Suisses abandonner en foule leur contrée, afin de fonder des colonies dans toutes les parties du monde, ou chercher fortune dans les grands états. On les trouve concierges dans les grands hôtels de Paris, et cultivateurs dans les Etats-Unis d'Amérique : on aurait beau leur chanter le *ranz* des vaches, ils ne déserteraient pas les hô-

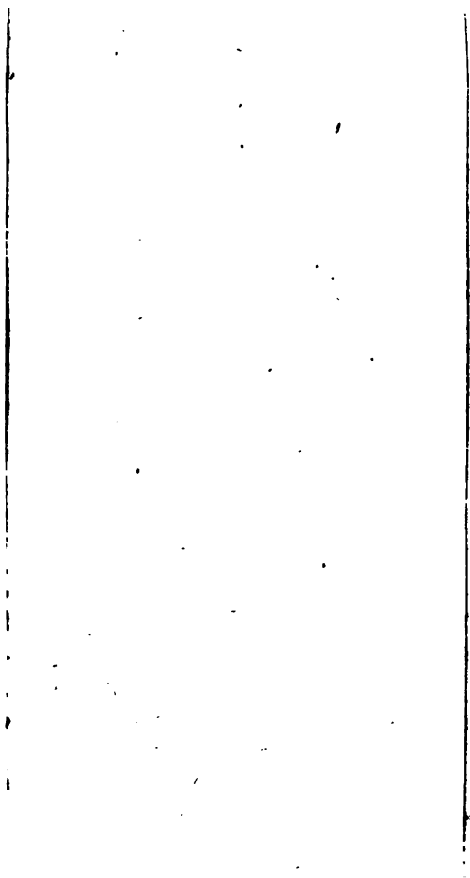
tels de Paris et les vignes du nouveau Vevay. Pour expliquer cette contradiction, il faut se rappeler que tous les Suisses ne mènent pas cette vie pastorale si douce, si paisible, si digne d'envie. L'agriculture occupe aussi une partie de la nation. Or, les récoltes ne sont pas toujours suffisantes, et de mauvaises années donnent quelquefois lieu à une grande misère.

Les Suisses sont en outre un peuple industriel ; il s'en faut beaucoup qu'ils fabriquent tout, à peine font-ils les armes qui doivent les défendre ; et pour beaucoup d'objets, ils sont tributaires des étrangers ; mais du moins ils ont établi chez eux plusieurs branches d'industrie, dont les produits sont destinés en grande partie pour des pays plus riches que l'Helvétie ; c'est avec ses marchandises et avec ses productions agricoles que la Suisse achète ce qui lui manque. Cependant depuis que, l'égoïsme com-

mercial s'étant emparé de tous les pays de l'Europe, ils veulent tous vendre sans rien acheter, les Suisses trouvent les douanes fermées de quelque côté qu'ils se tournent; tandis qu'eux-mêmes sont restés fidèles au principe de la liberté du commerce, jusqu'aux derniers temps. Ils trouvent encore à placer avantageusement leurs soldats; mais les douaniers de l'étranger repoussent leurs fromages, leurs montres, leurs mousselines, leurs soieries, ou les grèvent de droits d'entrée, et c'est une faveur s'ils en permettent le simple transit.

Les cabinets diplomatiques font de belles déclarations sur le vif intérêt qu'ils prennent à la prospérité de la république suisse, en même temps qu'ils paralysent son activité par les entraves qu'ils mettent à ses exportations. Il en résulte une stagnation du commerce et de l'industrie, qui répand

beaucoup de misère dans l'intérieur de la Suisse. Enfin, dans les cantons catholiques, le goût des processions, des pèlerinages, et d'autres actes de dévotion inutiles, fomenté par les moines, a donné lieu à une fainéantise qui nuit essentiellement à l'agriculture et à l'industrie, et augmente le nombre des malheureux. Quelquefois aussi les hommes se découragent de lutter sans cesse, avec leurs faibles moyens, contre une nature dont les catastrophes détruisent en une heure l'ouvrage d'un siècle, et déjouent tous les efforts, toutes les peines de l'agriculteur. Voilà pourquoi on remarque, dans quelques parties de la Suisse, une négligence affligeante de tirer parti des ressources du sol; tandis que d'autres parties admirablement cultivées peuvent servir de modèle aux nations voisines. C'est surtout ici que nous voyons les heureux effets de la liberté. Partout où l'aristocratie





et le sacerdoce avaient cessé d'asservir les Suisses, et où des lois sociales avaient remplacé l'ancienne servitude, on a pu remarquer aussi la plus longue prospérité et le plus de bonheur; dans les contrées au contraire, où l'oligarchie et le clergé tenaient le paysan courbé sous leur joug, les hommes avaient perdu toute énergie, toute élévation de sentimens; serviles et taciturnes comme des esclaves, ils avaient oublié leurs droits, et ne savaient plus qu'obéir machinalement sans faire usage de leur raison.

Si tout le sol était cultivé comme il l'est dans plusieurs plaines et vallées où les hommes ont fait des travaux étonnans pour vaincre tous les obstacles que leur opposait la nature, les 1,800,000 habitans qui forment la population de la Suisse y trouveraient aisément de quoi subsister, et n'auraient pas besoin de s'expatrier en partie pour vivre. En

Suisse même on s'élève contre les émigrations qu'on regarde plutôt comme une manie que comme un besoin.

Les Suisses n'ont pas de langue nationale : ils n'en ont pas même de généralement adoptée; les cantons voisins de la France parlent un français mêlé de provincialisme. Sur la frontière de l'Italie, c'est l'idiome italien qui prédomine; quant au reste de la Suisse, la langue allemande y est parlée dans les classes qui reçoivent de l'éducation. Chez les meilleurs écrivains suisses, le style allemand a même quelque chose de plus dégagé, de plus rapide que chez les auteurs d'Allemagne, mais il est rarement exempt de provincialisme. La classe du peuple conserve, dans son patois, beaucoup de débris de l'ancien langage germanique: une longue suite de siècles n'a pas été capable d'effacer ces traces de la langue des Germains dans les contrées où les relations, avec les autres

1951
PUBLIC AFFAIRS
ADJUTANT GENERAL
SYNDICATE

L'igneron Poudois.



peuples, ne sont pas fréquentes, et où les hommes vivent pour ainsi dire isolés avec leurs troupeaux. Ce que ce patois a de singulier, c'est le grand usage des terminaisons diminutives en *li*, *ji*, *chi*, *ti*; les noms appellatifs et noms propres, les verbes, les pronoms, tout est susceptible de ces formes qu'on emploie quelquefois à contre-sens, si toutefois l'usage n'en a pas détruit le sens véritable. Un pâtre robuste parle de son *petit bras*, de son *petit œil* : il n'est pas Martin ou Jean, mais *petit Jean*, *petit Martin*, et eût-il six pieds de haut. On sait l'abus que l'on a fait aussi, dans le français, de ces terminaisons naïves et souvent enfantines, avant que la langue eût été épurée et fixée par les écrivains classiques. Si les Suisses manquent d'un idiome national, en revanche leurs patois et dialectes, très-nombreux, leur sont propres; on en a compté soixante-douze; c'est du moins

en autant de dialectes et patois que M. Stalder, auteur d'une *Dialectologie suisse* (*), a publié l'oraison dominicale; il est vrai que plusieurs de ces patois diffèrent plus par la prononciation que par le fond; dans les soixante-douze patois et dialectes, l'auteur que je viens de citer en compte quarante-un allemands, vingt-un français, huit italiens et six *romands*. Quant à ces derniers, j'y reviendrai dans la description des cantons où ils se parlent; je dirai seulement ici que le romand paraît contenir beaucoup de débris de celle, que parlaient dans la haute antiquité les peuples de la race gauloise.

Sous le rapport des lettres, la Suisse rivalise honorablement avec les grands

(*) *Les Langues des cantons de la Suisse, ou Dialectologie suisse éclaircie par des notes grammaticales critiques, avec la parabole de l'Enfant prodigue dans tous les dialectes suisses*. Arau, 1819, in-8° (en allemand).

états ; Gessner, Bodmer, Salis, Iselin, Jean de Müller, Bonstetten, etc., font le plus grand honneur à la littérature allemande. La Suisse - Française n'a produit jusqu'à présent d'autre grand littérateur que J.-J. Rousseau, qui avait quitté jeune sa patrie ; mais elle a donné le jour à beaucoup d'hommes de mérite. Dans toutes les parties de la Suisse, on voit cultiver les arts. Ceux du dessin et de la peinture surtout sont pratiqués avec un grand succès dans la plupart des villes. La république helvétique fait à peu de frais ce qui, dans les monarchies, est ordinairement une somptuosité très-onéreuse pour le peuple. Genève, Bâle, Zurich et même de très-petites villes ont d'excellens établissemens d'instruction qui coûtent peu à l'état ; le zèle patriotique des citoyens supplée aux faibles moyens des cantons. C'est à ce zèle que sont dues ces assemblées littéraires et savantes qui

se tiennent alternativement dans divers cantons, et auxquelles se rendent les savans et les artistes, ainsi que les amateurs des arts et des lettres de toute la Suisse. Il y en a pour les sciences naturelles, pour la médecine, pour la théologie, pour la musique, pour la peinture et le dessin. Celle des sciences naturelles compte plus de deux cents membres, et a des sociétés affiliées dans les principaux cantons. Il en est de même de la Société d'utilité publique, qui, fidèle à son titre, se réunit chaque année, soit à Zurich, soit dans une autre ville, pour travailler à l'amélioration du sort de la classe indigente. Dans les cantons où il n'y a pas de société affiliée, elle a au moins des correspondans, afin d'être instruite de l'état des pauvres dans toute la Suisse.

On a trouvé ce moyen ingénieux pour remplacer le centre de réunion ou le

foyer de lumières qui existe dans les capitales des grands états , et qui manque dans une confédération de petites républiques. On est si peu disposé en Suisse à créer un pareil centre , que les diètes fédérales même se tiennent alternativement dans les principales villes ; en sorte que le gouvernement suisse est en quelque sorte ambulant. Il se peut que ce défaut d'une capitale ait des inconvéniens , quoique certainement il offre aussi de grands avantages. Le principe de l'égalité se maintient mieux , quand aucune ville n'a des prérogatives ; la substance de tout le pays n'est pas engloutie par une capitale ; le luxe et la débauche ne font pas naître des écoles de vice ; enfin , les liens de l'hospitalité et de la fraternité paraissent plus doux et plus nécessaires à des hommes disséminés sur toute la surface de la république. Aussi ces réunions d'hommes instruits de toutes

les parties de la Suisse , ainsi que les fêtes rurales et pastorales que l'on célèbre à certaines époques , ont quelque chose de cordial et de fraternel qui ajoute à leur agrément.

Ce désir des Suisses , de resserrer leurs relations amicales , se montre encore dans un usage charmant , celui d'échanger , pour le temps de l'éducation , les enfans , de manière que des familles de la Suisse-Française reçoivent des enfans de la Suisse-Allemande , en échange de leurs propres enfans. Par cette douce habitude l'amitié des Suisses se fortifie , et les jeunes gens ont l'avantage de connaître mieux leur patrie , et de se familiariser à la fois avec les deux langues principales qu'on y parle.

Autrefois les cantons se faisaient une gloire de se prodiguer mutuellement des témoignages éclatans de leur hospitalité ; un canton donnait des fêtes à un autre , et tous les habitans

qui venaient y prendre part étaient régalez aux frais du public. Ces fêtes étaient quelquefois accompagnées de grandes solennités. Les habitans du canton invité arrivaient chez leurs hôtes, précédés de la bannière et de la musique, armés de l'arbalète ou du mousquet, et accompagnés par un de leurs magistrats. Ils étaient reçus également par les magistrats et par la bourgeoisie sous les armes; on donnait des jeux militaires; on proposait des prix, et on faisait aux étrangers l'honneur de les faire concourir les premiers. Après quelques jours de fêtes, les conviés repartaient sous l'escorte de leurs hôtes, et l'année suivante, ils rendaient les honneurs qu'ils avaient reçus. Lorsqu'en 1448 Zurich eut invité aux fêtes de son carnaval la jeunesse de sept autres cantons, il vint dans cette ville quinze cent trente convives, qui, tous, furent logés chez les bourgeois, et régalez de fêtes.

En 1488, la même ville reçut dans ses murs deux cents habitans des petits cantons, et près de cinq mille habitans des campagnes de Zurich, qui, tous, furent conviés à un banquet public. Saint-Gall donna, en 1527, une fête semblable à plus de dix-sept cents personnes de divers cantons. Berne ne voulut pas céder à Zurich l'honneur de donner les plus belles fêtes : en 1583, elle reçut, dans son enceinte, trois cents Zurichois, accompagnés de quelques-uns de leurs magistrats, les fêta pendant six jours, et les fit accompagner à leur départ par six de ses conseillers.

Le goût des fêtes était assez général en Suisse dans le moyen âge. Les rigides réformateurs les proscrivirent avec une ardeur outrée, qui se manifeste encore dans ces défenses du spectacle, de la danse, et d'autres divertissemens publics, par lesquelles les gouvernemens de quelques cantons gênent la liberté

des habitans. Par leur puritanisme ils s'imaginent servir les mœurs, tandis que celles-ci souffrent constamment du fameux usage du *kilt* ou des visites nocturnes des garçons chez les filles villageoises; usage que ces rigides magistrats tolèrent et qu'ils font même semblant d'ignorer, quoiqu'ils aient les yeux ouverts sur la moindre récréation apparente des habitans de leurs cantons. Si les autorités cantonales avaient autant de bon sens que de pédanterie, elles favoriseraient de tout leur pouvoir les réunions populaires, afin d'entretenir l'esprit public et resserrer l'union des habitans.

23735A

CANTON DE GENÈVE.

NOUS commencerons par un canton qui, situé à la sortie de la France, a eu des rapports plus fréquens et plus directs de politique et de commerce avec le royaume que le reste de la Suisse, et qui a joué un rôle assez marquant dans l'histoire religieuse des temps modernes, ou, ce qui revient au même, dans l'histoire des progrès de la raison et des lumières.

Le canton de Genève, très-mal ar-rondi, comprend les rives du Rhône, depuis le point où ce fleuve, sortant du

lac Léman , reçoit les eaux de l'Arve jusqu'au défilé de l'Ecluse par lequel il pénètre en France. Une partie des côteaux qui ceignent le lac même font partie du canton. Ce beau lac , dominé par les Alpes , et s'arrondissant en demi-lune , recevant d'un côté les eaux troubles du Rhône , et les rendant de l'autre dans un état limpide , est la plus belle nappe d'eau que renferment les vallées des Alpes. L'emplacement d'une ville était pour ainsi dire toute marquée au débouché du Rhône. Aussi Genève existe-t-elle depuis la plus haute antiquité , sans avoir jamais changé de nom ni de position. C'est toujours la *Geneva*, dont parle César dans ses commentaires (*), assise sur les deux côtés du débouché du lac ; et le pont du Rhône occupe probablement encore la place où

(*) *Extremum oppidum Allobrogum est proximumque Helvetiorum finibus Geneva. Liv. 1.*

César en fit rompre un pour empêcher les Helvétiens de se porter au-delà de ce fleuve. La pêche du lac était peut-être alors la principale ressource de Genève. D'après une tradition immémoriale, la vieille pierre de Niton, qui s'élève auprès de la ville au-dessus des eaux, était un autel de Neptune, qui recevait les offrandes et les hommages des pêcheurs. On a trouvé au pied de ce rocher des hachettes et un couteau de cuivre; instrumens qui, sans doute, avaient servi aux sacrifices. Des inscriptions antiques, que le temps n'a pas détruites, attestent l'éclat du gouvernement romain dans Genève. On se plaint du peu de soin que la ville met à conserver ces débris du règne impérial. Ils rappellent une époque de servitude, il est vrai; cependant ce joug a préparé l'Europe à surpasser encore les arts et les lumières de ses anciens maîtres. La cathédrale gothique de Saint-Pierre, dont la façade a

été refaite au dernier siècle sur le modèle du Panthéon de Rome, a remplacé le temple d'Apollon, qui paraît avoir été le dieu par excellence des Genevois latins. Cependant il n'a guère inspiré leurs poètes ; jamais la poésie n'a jeté un grand éclat dans Genève : quant à l'éloquence, les Genevois citent avec fierté le nom de J.-J. Rousseau ; et, il faut l'avouer, ce nom est fait pour rappeler le modèle de la véritable éloquence, celle du cœur.

Passons l'époque obscure des premiers rois bourguignons qui, ayant choisi leur résidence à Genève, s'y contentèrent des débris de la grandeur romaine. Il faut encore savoir gré à ces chefs barbares de tout ce qu'ils n'ont pas détruit. Ils préparèrent une époque plus triste, où un seigneur et un prélat, le comte et l'évêque de Genève, s'étant arrogé chacun une juridiction dans la ville, se disputaient cette autorité usurpée avec un

acharnement qui ensanglantait quelquefois la voie publique : singulière manière de régner, que de désoler la paisible bourgeoisie par des querelles, où elle avait beaucoup à perdre et rien à gagner ! Ces deux maîtres n'étaient pas les seuls qui prétendaient régner dans la ville : le chapitre de la cathédrale, le prieur de Saint-Victor, le comte de Savoie, y avaient aussi je ne sais quels titres ; enfin la commune prétendait humblement à se gouverner, toutes les fois que les autres se reposaient de leurs rixes. Il n'y avait pas jusqu'à une confrérie, appelée les *Gentilshommes de la Cuiller* (*), qui n'exercât des violences contre Genève. On dit que ces chevaliers vaudois, qui voulaient livrer Genève à la Savoie, pour obtenir le fief

(*) Voyez, à défaut d'histoire, le conte des *Chevaliers de la Cuiller*, par M^{me} de Montolieu. Paris, 1823.

du pays de Vaud, prenaient pour symbole une cuiller, pour marquer qu'ils avaleraient Genève, comme un potage. C'était une rodomontade dans l'esprit du temps.

Ce fut enfin le plus fort qui l'emporta. Le comte de Savoie réussit à nommer des évêques; depuis lors la ville respira; mais quand il voulut subjuguier la bourgeoisie, il irrita le patriotisme des habitants, que l'art de l'imprimerie commençait à éclairer, et qui recherchaient l'alliance des Suisses pour mieux résister à l'oppression des seigneurs de Savoie. On cite, de ce patriotisme, des traits qui honoreront la vertu romaine. Pécolat se coupa la langue pour n'être pas forcé par les douleurs de la torture à faire aux Savoisiens des aveux nuisibles à sa patrie. Bertheilier, que Rousseau appelle le Caton de sa patrie, et Levrery (noms éternellement chers à la république de Genève), versèrent leur sang

sur l'échafaud, le premier pour avoir recherché l'alliance des Suisses, le second pour avoir exprimé toute son indignation sur les usurpations de la Savoie.

L'époque de la réforme fut pour Genève celle de l'émancipation civile et religieuse. Elle devint libre de corps et d'esprit ; l'évêque quitta la ville à jamais ; toute la bourgeoisie se déclara pour la réforme en 1555, et la république fut solennellement proclamée. Ce fut alors que Genève reçut dans ses murs un des plus grands hommes du seizième siècle, et qui devint pour elle le plus grand des bienfaiteurs. Calvin, réformateur zélé, homme de mœurs austères, doué du génie de l'éloquence, fut en quelque sorte le législateur de la nouvelle république. Son exemple et ses prédications réformèrent les mœurs des habitans, éclairèrent leur esprit, inspirèrent le goût du travail et de l'é-

tude. Il fit fonder un collège, une académie, une bibliothèque; il leur enseigna même les moyens de défense contre leurs ennemis. Les réglemens et ordonnances qu'il rédigea pour la république ont été observés pendant des siècles. Mais l'histoire ne doit pas oublier que Calvin aussi eut des passions, et qu'il se déshonora en pressant le supplice de Servet, qui prêchait une autre doctrine religieuse. La mort de Calvin, qui eut lieu en 1564, fut un sujet de deuil pour Genève; et jamais elle n'a regretté aucun de ses enfans comme ce réformateur français, à qui elle devait, avec d'autres bienfaits, un esprit public qui fut sa sauvegarde contre tous les périls.

En effet, elle sut résister dès lors aux efforts faits par la Savoie pour la subjuguier. Elle se fortifia par son accession à la confédération helvétique et par une alliance avec les rois de France Henri III et Henri IV contre ses enne-

mis. Cette petite république attaqua même à son tour, et enleva le pays de Gex à la Savoie; mais il fallut céder cette conquête à Henri IV, pour prix de son alliance. Malheureusement on trouve toujours des motifs d'intérêt au fond des alliances entre la Suisse et la France, entre une république et une monarchie; et en effet, quel autre motif aurait pu les unir, surtout dans des temps où les grands intérêts de l'humanité n'échauffaient pas encore l'âme des peuples ?

Un péril imminent menaça pourtant l'indépendance de ce siège du calvinisme et de ce boulevard de la liberté civile et religieuse. Dans la dernière nuit de l'an 1602, le duc Charles-Emmanuel de Savoie envoya des troupes surprendre une ville qui bravait sa puissance aux portes de ses états. Les Genevois, se livrant à la sécurité de la paix dans leurs murs fortifiés, ne faisaient veiller, dans cette nuit obscure,

que peu de gardes. Déjà les troupes savoisiennes avaient escaladé le bastion de la Corraterie sans être aperçues de la garnison. On prétend qu'un jésuite écossais, se tenant au bas des échelles, encourageait les soldats en leur disant que chaque échelon était un pas de plus vers le paradis. Au haut de ce bastion les ennemis attendaient leur arrière-garde et l'aube du jour ; mais une sentinelle suisse, placée plus loin, apercevant des inconnus armés de pied en cap, tira sur eux et donna l'alerte. On sonna le tocsin, les bourgeois coururent à leurs postes. Après un combat à la porte de la Monnaie, par laquelle l'ennemi voulut pénétrer dans la ville, les Genevois repoussèrent les assaillans ; de toutes les maisons de la Corraterie on tira sur eux, et ceux qui ne furent pas tués sur le glacis se précipitèrent du haut du bastion pour sauver leur vie. A quatre heures du matin Genève était délivrée

du danger de cette attaque perfide, connue sous le nom de l'*escalade*. Si l'on en peut croire d'Aubigné, le duc de Savoie avait donné au commandant des troupes l'ordre de tuer tous les habitants du sexe masculin, et de piller les maisons. Quand il apprit le mauvais succès de la tentative, il s'écria avec humeur : *Dalbigni a fait là une belle cacade !* Henri IV félicita Genève de sa délivrance.

Lelendemain de cet échec, des Savoyens, les magistrats et le peuple en rendirent dans les temples des actions de grâces solennelles. Dans l'ivresse du triomphe on mit à mort treize Savoyens de bonne famille qu'on avait fait prisonniers pendant la nuit. L'un des syndics, Blondel, soupçonné d'intelligence avec les ennemis, fut mis à la question, et termina sa vie dans la honte. L'*escalade* a été célébrée jusqu'à notre temps par des chansons, des pièces de

théâtre et des fêtes. On chanta la victoire, comme pour narguer l'ennemi, dans le patois savoyard. Je citerai ici quelques couplets de cette longue chanson populaire, qui serait bonne s'il y avait autant de poésie que d'expressions grivoises.

Ventre sein gri, se dit le Ra de France ,
Que Zeneva se sai laissa prendre !
La, mon couzin si e trai azarda ,
Y ne porta pa guere la garda.

En même tan ouna lettra arrive ,
Que le couda fare creva de rire ,
Que désivé lou Savoyar son pra ,
Lou Zenevois lou pardon oreindra.

Mai vaissia bien dé atra épenosse ,
Quand y viron leu tra citelle rotté ;
Y ne povion défendre ne monta ,
Y étiké qui furon bein domta, etc.

L'année suivante, la Savoie reconnut, par le traité de Saint-Julien, l'indépendance de Genève. Depuis lors commença pour cette ville une époque

de prospérité qui en fit la première ville de Suisse, sous le rapport de l'industrie, des lumières, de l'autorité. Trop heureuse si elle avait su conserver dans son sein l'union qui l'avait garantie du joug de la Savoie ! C'est une chose déplorable pour la Suisse que l'ambition des conseils mis par les cantons à leur tête pour les gouverner. Celui de Genève voulut constamment étendre son pouvoir aux dépens des droits de la bourgeoisie. Celle-ci était déjà trop éclairée au XVIII^e siècle pour souffrir cet empiétement successif. Il éclata des troubles. Dans son orgueil le conseil s'adressa au patriciat bernois, toujours disposé à prêter des troupes pour soutenir l'arbitraire ; le peuple genevois fut réduit au silence par les soldats de Berne et de France ; mais dans une disette où le désespoir lui donna des forces extraordinaires, il fit trembler à son tour le conseil. Cependant Berne et

la France firent marcher de nouvelles troupes : la bourgeoisie fut indignement dépouillée de ses droits ; le conseil triompha ; la liberté était abattue , l'indignation publique comprimée. Les choses restèrent dans cet état jusqu'au commencement de la révolution française. Comme la France cessa dès lors de soutenir l'ambition du conseil, celui-ci , incapable de résister à la fureur du peuple , fut obligé de céder à l'orage qui éclata. Par sa faute, il se trouva dans Genève un parti disposé à répéter, dans cette petite république, les horreurs qui ensanglantaient la capitale de la monarchie française, et le sang de plusieurs bourgeois estimables coula sur une place qui, depuis ce temps, a été désertée, et qu'on a été obligé de convertir en jardin botanique, afin que la vue n'en inspirât plus d'aversion aux habitans. Quand on fut las de l'anarchie, on rétablit la constitution; ce-

pendant un parti désira la réunion de Genève à la république française, où il voyait plus de liberté que chez eux.

En 1798, un corps de troupes françaises, sous prétexte d'un passage, entra dans la ville et en prit possession. Malgré ses droits à l'indépendance, elle fut incorporée à la France, et fut ensuite un département de l'empire français; en 1813, une autre force armée, celle de l'Autriche, y rétablit la république, la seule peut-être que jamais le cabinet absolu d'Autriche ait favorisée. Genève devint le vingt-deuxième canton de la confédération helvétique, reçut un accroissement de territoire, et se donna une nouvelle constitution, d'après laquelle le pouvoir souverain est confié à un conseil de deux cent cinquante représentans élus par les citoyens, et présidés par quatre syndics, et à un conseil-d'état de vingt-quatre membres. Ce conseil a l'initia-

tive des lois. Les deux cent cinquante représentans discutent et délibèrent aussi secrètement que la diète, et ne publient que le budget et les lois toutes faites. Du reste, le peuple ignore ce que font ses mandataires. Tous les citoyens, âgés de vingt-cinq ans, et payant vingt-cinq florins d'impôts directs, ont le droit d'élection : ils nomment tous les ans seulement trente représentans, pour remplacer les morts et les plus anciens. Les électeurs ne forment qu'un seul corps, et chaque électeur est obligé de voter trente fois. Cette obligation, qui ne se trouve peut-être dans aucune autre constitution, est évidemment une mesure vicieuse sous tous les rapports. Malgré un défaut aussi choquant, et malgré la longue durée des fonctions des représentans, le mode d'élection adopté à Genève est plus simple et plus raisonnable que le système d'autres cantons.

A Genève comme dans d'autres cantons, les juges ne sont que des membres des conseils souverains ; en sorte que le pouvoir judiciaire ne fait point un corps distinct et indépendant. Depuis 1814 on a privé la nation de l'institution du jury. L'ordre judiciaire laisse donc beaucoup à désirer.

Les ministres de la religion forment la réunion appelée la *Vénérable Compagnie*, qui est chargée de surveiller l'exercice du culte calviniste. Quoique cette compagnie soit généralement portée à la tolérance, elle a pourtant donné quelquefois des preuves d'un attachement opiniâtre à des idées abstraites et à des minuties.

Sous le rapport de son industrie, la république de Genève n'a pas moins acquis l'estime du monde que par son goût pour la liberté. C'est à son travail et à l'abolition des anciennes entraves de corporations et de maîtrises, que la

plus grande partie des habitans doit une aisance qu'on ne s'attendrait pas à rencontrer au pied des Alpes. L'horlogerie, qui a été apportée à Genève en 1587 par un Français, Charles Cusin, d'Autun, s'est perfectionnée depuis ce temps de plus en plus, et pour cette branche d'industrie, la réunion de Genève à la France pendant quinze ans a eu de grands avantages. En 1685, Genève comptait cent horlogers et trois cents ouvriers qui fabriquaient cinq mille montres par an. En 1730 on commença de faire des montres suivant le goût des différentes nations, et de les exporter. En 1789, époque de la plus grande splendeur de l'horlogerie genevoise, quatre mille ouvriers, indépendamment de ceux des villes et villages des environs, se livraient à cette industrie. Réunie à la France, Genève perdit par les guerres continentales toutes ses exportations; obligée alors de se con-

former au goût des Français, elle perfectionna la façon, et trouva une nouvelle ressource dans la fabrication des petites montres de femmes, et des montres et boîtes à musique. Le mécanisme de cette musique, produite par des lames d'acier, occupe déjà trois cents ouvriers; il les met à même de donner aux montres à répétition des formes aussi commodes et aussi élégantes qu'aux montres ordinaires. On fabrique annuellement à Genève environ soixante-dix mille montres, dont les onze douzièmes sont en or; et de celles-ci, la moitié se compose de montres de femmes, et le quart de montres à répétition. Il y a des fabriques de cadrans, de ressorts, de spirales, de chaînes; les cadrans surtout ont un grand débit dans l'étranger.

La bijouterie également, ancienne et florissante à Genève, a triplé ses produits depuis 1789, et porté ses ouvrages

à un très-haut degré de perfection. Quoique le nombre des horlogers, bijoutiers et orfèvres, ne se monte plus qu'à deux mille huit cents, tandis qu'autrefois il était au-delà de quatre mille, néanmoins la main-d'œuvre a été tellement raffinée par l'invention des machines, que ces deux mille huit cents ouvriers font plus d'ouvrage que n'en fournissaient les quatre mille. Ils emploient tous les ans environ cinquante sept mille onces d'or, cinq mille marcs d'argent, et pour deux cent quarante mille livres suisses de pierres fines et perles.

Outre l'horlogerie et la bijouterie, il n'y avait point de métiers libres à Genève avant la révolution; depuis qu'ils le sont tous, le nombre des ouvriers s'est multiplié, et la marchandise est devenue meilleure. Il s'y est établi un grand nombre de lampistes, parapluitiers, etc. L'ancienne tannerie

est tombée en décadence , mais la draperie et les fabriques de toiles peintes prospèrent. Depuis l'introduction des mérinos , la manufacture des étoffes de ce nom et des schals a enrichi l'industrie genevoise d'une nouvelle ressource.

« Il me semble, dit J.-J. Rousseau (*), que ce qui doit d'abord frapper tout étranger entrant dans Genève, c'est l'air de vie et d'activité qu'il y voit régner. Tout s'occupe, tout est en mouvement, tout s'empresse à son travail et à ses affaires. Je ne crois pas que nulle autre aussi petite ville au monde offre un pareil spectacle.

» Visitez le quartier Saint-Gervais, toute l'horlogerie de l'Europe y paraît rassemblée. Parcourez le Molard et les rues basses, un appareil de commerce en grand, des monceaux de ballots, de tonneaux confusément jetés, une odeur

(*) *Lettre sur les Spectacles.*

d'Inde et de droguerie, vous font imaginer un port de mer. Aux Pâquis, aux Eaux-Vives, le bruit et l'aspect des fabriques d'indienne et de toile peinte semblent vous transporter à Zurich. La ville se multiplie en quelque sorte par les travaux qui s'y font : et j'ai vu des gens, sur ce premier coup d'œil, en estimer le peuple à cent mille âmes. Les bras, l'emploi du temps, la vigilance, l'austère parcimonie : voilà les trésors des Genevois. »

Cette habitude d'une activité constante, portée dans les affaires de l'état, du commerce et de l'industrie, et jointe peut-être aux disputes sur des matières religieuses dont Genève était le théâtre, donnait autrefois aux mœurs des habitants une teinte de roideur et de pédantisme qui leur nuisait aux yeux des Français leurs voisins. (*) Cette teinte

(*) Voltaire parle, dans sa Correspondance fa-

s'est beaucoup adoucie; mais on croit la distinguer encore. Ce que l'on remarque plus facilement, c'est le goût de l'instruction répandu généralement chez les hommes et les femmes. « Avec ce ton dogmatique et froid, dit Rousseau, ils sont vifs, impétueux, et ont les passions très-ardentes; ils diraient même assez bien les choses de sentiment, s'ils ne disaient pas tout, ou s'ils ne parlaient qu'à des oreilles; mais leurs points, leurs virgules sont tellement insupportables; ils peignent si posément des émotions si vives, que quand ils ont achevé leur dire, on chercherait volontiers autour d'eux où est l'homme qui sent ce qu'ils ont décrit... Avec ce style un peu guindé, les Genevoises ne laissent pas d'être vives et piquantes... Dans la simplicité de leur parure elles

milière, de Genève la pédante, où il n'y a que des prédicans, des marchands et des truites.

ont de la grâce et du goût; elles en ont dans leur entretien, dans leurs manières. Comme les hommes sont moins galans que tendres, les femmes sont moins coquettes que sensibles; et cette sensibilité donne même aux plus honnêtes un tour d'esprit agréable et fin qui va au cœur, et qui en tire toute sa finesse. »

A l'exception des poètes, Genève a produit des hommes de mérite en tout genre: Casaubon, pour l'érudition; Burlamaqui, pour le droit public; Petitot, pour la peinture sur émail; Saussure, Bonnet, Pictet, Ducrest, Deluc, pour l'histoire naturelle; Tissot et Tronchin, pour la médecine; Necker, pour les finances; Mallet, pour l'histoire. Le plus beau génie qui soit sorti de Genève, J.-J. Rousseau, peut à peine être réclamé par sa ville natale. Il ne vécut à Genève que dans son enfance; lorsqu'il se fut illustré en France par son

éloquence et sa philosophie, le conseil de Genève, singeant la Sorbonne de Paris, fit brûler ses écrits par la main du bourreau; et Rousseau, ne pouvant même compter sur un asile dans sa patrie, abdiqua la qualité de citoyen de Genève. En vain l'outrage du conseil a été réparé dans la suite par une statue; c'est pendant sa vie qu'il eût été juste, de la part des républicains d'honorer leur citoyen, poursuivi par le clergé et le parlement d'un royaume. Plusieurs savans et écrivains distingués habitent encore Genève; il suffit de nommer MM. Pictet, Deluc, Decandolle, Lullin de Châteaueux: quelques-uns coopèrent à un ouvrage périodique, très-utile pour les sciences, la *Bibliothèque universelle*. Genève possède d'excellentes institutions, et c'est de toutes les villes suisses celle qui fait le plus pour répandre les lumières, et où l'on discute le mieux et le plus li-



Genève.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATION

brement les intérêts publics, quoique le gouvernement ait peur, comme dans les autres cantons, d'accorder toute la latitude dont l'esprit républicain a besoin pour se développer. D'abord elle possède d'excellentes institutions pour l'instruction publique, qu'elle doit pour le moins autant au zèle et à la philanthropie des particuliers qu'à la sollicitude des autorités, et qui, en général, coûtent bien moins cher à l'état que dans les monarchies. L'académie, fondée par Calvin, a des professeurs qu'on paie modestement, et d'autres qu'on ne paie pas du tout. « La fonction de professeur, dit un savant genevois, est assez honorée dans le pays pour qu'il arrive fréquemment de voir les premiers magistrats quitter leurs places pour devenir professeurs, et pour que les professeurs honoraires s'engagent à donner huit ans de leçons gratuites, afin d'avoir le droit de faire partie de

l'Académie(*). Mais peut-être aurait-on pu se dispenser d'accorder à cette Académie l'inspection générale de l'instruction publique du canton. De pareils privilèges tournent toujours au détriment de la liberté. Il faut dire aussi que la manie des titres a pénétré dans Genève, et que tel citoyen ne serait pas content de sa simple qualité, s'il ne pouvait y joindre quelque titre, par exemple celui de professeur, qui lui donne du relief aux yeux du vulgaire. Une bibliothèque publique, dont l'origine date des temps de la réforme, et qui possède 40,000 volumes, est administrée par un comité de l'Académie : elle prête des livres avec beaucoup de facilité aux habitans de la ville, et par là, elle est devenue un dépôt vraiment utile : le sa-

(*) Decandollo, *Notice sur les Établissements d'instruction publique à Genève*, dans le *Bulletin universel des Sciences*. Paris, 1824. Avril.

vant Sennebier a publié le catalogue de ses manuscrits. L'Académie a aussi sous sa dépendance un observatoire astronomique, un jardin de botanique qui communique gratuitement des greffes et des boutures de plantes utiles; enfin, un musée qui n'a été commencé qu'en 1818, et qui renferme déjà des collections intéressantes de zoologie et de minéralogie; le cabinet de physique de M. Pictet; acheté par l'état, etc. L'instruction publique se donne dans les *auditoires*, c'est-à-dire dans les quatre facultés fréquentées par cent cinquante étudiants, et dans le collège composé de onze classes, et fréquenté par environ six cents écoliers. Une société particulière d'amis de l'instruction populaire fait les frais de l'enseignement mutuel dans plusieurs écoles primaires. Un petit état ne peut pas dépenser beaucoup pour les beaux-arts, qui tiennent aux objets de luxe. Dans

la Société des arts de Genève, il y a une section qui tâche d'en propager le goût du beau , par des écoles de dessin , par une collection de plâtres moulés d'après des statues antiques , et par des expositions et des distributions de prix. Les deux autres sections de cette société s'occupent des arts industriels et de l'agriculture , et encouragent également par des prix et des instructions populaires la propagation des connaissances utiles. Pour imiter probablement l'Institut de France , ces trois sections tiennent une fois par an une séance générale, dans laquelle elles adressent des discours ou des rapports au public. Cette Société subsiste par ses propres moyens , auxquels le gouvernement , c'est-à-dire l'état , joint autant qu'elle reçoit de ses membres.

Les sciences physiques et naturelles sont beaucoup cultivées à Genève. Picquet , Deluc , Decandolle , ont donné du

lustre à ces études ; une société particulière s'en occupe : le recueil des Mémoires qu'elle publie prouve qu'elle se livre à des recherches importantes.

Il existe encore à Genève un établissement dans le genre des casinos ou muséum allemands : il est, comme ceux-ci, entretenu par le montant des abonnemens, et possède une bibliothèque de 12,000 volumes , les journaux de divers pays , et les livres de la littérature du jour ; environ trois cent cinquante personnes sont abonnées à cette *société de lecture* , et un étranger y est facilement admis pour le temps de son séjour dans la ville. Une salle de spectacle a long-temps manqué à la ville. Rousseau pensait que le spectacle corromprait les mœurs de ses concitoyens , et aujourd'hui encore il y a des magistrats rigides qui le proscrivent. Cependant une ville où l'on travaille avec tant d'activité pour le luxe n'a pu conser-

ver des mœurs simples. Les bourgeois, qui vivent dans l'aisance, ont voulu en avoir aussi les jouissances, et le spectacle a fini par être goûté à Genève, comme partout où le raffinement des mœurs rend sensible aux plaisirs de l'esprit. Cependant il est fermé la plupart du temps faute de bonne troupe.

On entre à Genève par de belles avenues; celle de Chambéry ou de la Porte Neuve est magnifique; le soin avec lequel la ville est fortifiée rappelle tout ce que la petite république a eu à craindre de ses voisins. Genève est en général entourée de bonnes fortifications, et il est question de les renforcer encore. Une ville riche et située à la convenance de deux puissances qui ont toujours aimé s'agrandir, mais qui, heureusement pour Genève, se sont quelquefois affaiblies entre elles, est obligée à se prémunir contre

de nouvelles tentatives de leur part.

Autrefois Genève n'était gardée que par une espèce de milice : sept cents bourgeois étaient soldés pour monter la garde ; hors du service, ils n'étaient que bourgeois ; mais dans les troubles de 1782 entre le gouvernement et le peuple de Genève, le Conseil voulut avoir une force armée, pour attenter avec plus d'impunité à la liberté publique. Il fit désarmer les bourgeois, et ne rougit pas de confier les armes à des mains mercenaires. Actuellement le canton a un petit corps d'armée de 381 hommes qui coûtent à l'état 800,000 florins genevois. Cette troupe permanente absorbe presque les deux tiers des revenus publics (*), en sorte qu'elle coûte en proportion bien plus à Ge-

(*) Faz-y-Pasteur, *sur la Troupe soldée, dite Garnison de Genève, et sur les forces militaires du canton*. Genève, 1821, in-8.

nève que l'armée française ne coûte au royaume.

Le Rhône divise Genève en deux parties inégales. Une île longue et étroite fait de ce fleuve deux branches, et communique, par deux ponts de bois, avec les rives, ayant sur la droite le quartier de Saint-Gervais, et sur la gauche la ville haute, qui occupe une colline, et qui est le quartier du beau monde. Deux ponts en fil de fer suspendus ont été récemment construits sur les fossés de la ville, pour faciliter encore les communications. Ces diverses parties renferment ensemble une population de vingt-deux mille habitans; c'est plus de la moitié de la population de tout le canton. L'intérieur de la ville ne répond pas à la beauté et à l'importance de sa situation, et l'on citerait peu de monumens qui la décorent; les rues en parties escarpées, sont bordées de maisons de cinq à six étages de haut.

l'ancienne cathédrale, l'hôtel-de-ville, le collège avec la bibliothèque, l'observatoire, la caserne du bastion de Hollande, la machine hydraulique et la tour de l'Ile-du-Rhône, attribuée à César comme tant d'autres ouvrages anciens, enfin la Porte-Neuve, voilà à quoi se réduisent à peu près les édifices remarquables de Genève.

Mais, sous le rapport des promenades et des points de vue, elle n'a rien à envier à d'autres villes. Si l'on veut jouir du panorama du territoire genevois, il faut monter sur la plate-forme de l'église de Saint-Pierre; pour n'avoir qu'une belle vue, il faut se rendre sur la place Maurice ou sur la terrasse de la Treille. Le mont Salève, du côté de la Savoie, et l'Arve, qui en contourne le pied, pour mêler ses eaux à celles du Rhône, et qui arrose les communes de Chesnes-Tonnex, Chesnes-Bourgeries, Plain-Palais, Carouge et Veizi, et, avec

le Rhône, celles d'Aires, Russin, Caligny, commune hérissée de rochers, Avulli et Chanei; les collines de Bernex et Confignon, ainsi que celles de Cologni, le long du fleuve, celles de Pregni et Saconnex, sur le bord du lac, vis-à-vis des hauteurs de Bessingue, voilà les objets qui frappent d'abord le plus la vue. Les plus hautes collines du canton ne s'élèvent pas à quatre cents pieds au-dessus du lac; mais il ne faut pas oublier que le lac et la ville de Genève sont élevés de onze cent vingt-six pieds au-dessus du niveau de la mer. Cette élévation est cause de la vivacité de la verdure qui couvre le sol du pays, et de la facilité qu'ont les Genevois d'entretenir des jardins. Aussi la commune de Plain-Palais, auprès de la ville, en est-elle couverte. On n'y connaît point la sécheresse; l'eau y abonde toujours; et, dans les années, où le sol est brûlé ailleurs, les jardiniers de Plain-Palais font

d'excellentes affaires par le débit de leurs légumes.

Une ressource d'économie domestique assez avantageuse , mais dont on a tiré parti à Genève plus tard que dans le reste de la Suisse, ce sont les *fruitières* ou vacheries , d'où la ville de Genève tire le lait, et où l'on fabrique en outre de bon fromage. Quant aux vignes du canton , le produit n'en est que médiocre.

Le sol du canton n'est pas fertile, mais aux environs de Genève c'est à force de soins qu'on l'a bonifié. Les immondices de la ville , amassées annuellement en deux cent quarante à trois cents monceaux appelés *ruclons* , servent avec d'autres engrais à fertiliser les terres. On ne craint même pas la peine de remuer les champs à la bêche , au lieu de la charrue, qui les laboure moins bien. Le botaniste peut recueillir des plantes dans les bois de la Batie et de Vange-

ron; les liliacées, les carex, etc., sont assez nombreux dans le pays.

Situé entre les Alpes les plus septentrionales et le Jura, le sol du canton repose sur une pierre tendre grisâtre, appelée *molasse*; elle forme la base des chaînes de collines qui traversent cet intervalle des hautes montagnes dans une direction parallèle aux Alpes. Il y a des roches de grès plus dur qui forme des bancs placés immédiatement sur la pierre calcaire des Alpes et du Jura; on n'y a trouvé jusqu'à présent que très-peu de corps étrangers. Dans les collines de Cologni, Chouilli, etc., le grès est recouvert de couches de sable, d'argile, traversées de filons de beau gypse, etc. Une circonstance intéressante pour le géologue, ce sont les blocs de pierres étrangères au canton que l'on trouve pourtant éparpillés sur les bords du Rhône et de l'Arve, et sur le terrain

d'alluvion de Saint-Jean et de la Batie. C'est là que l'on pourrait rassembler des échantillons de presque toutes les roches du haut Valais et de la Savoie. On y trouve le granit lardé de quartz rouge, du grand Saint-Bernard, le jade du pied du mont Rosa, des porphyres rouges et gris, dont on ne connaît pas encore les gîtes. Des blocs de granit roulé sont dispersés sur les hauteurs de Salève et de Voirons; les deux roches qui s'élèvent à l'entrée du port de Genève, et dont l'une passe, comme nous l'avons vu plus haut, pour un ancien autel de Neptune, proviennent de ces ruines de hautes montagnes que les eaux, dans les temps primitifs, ont fait rouler dans des régions inférieures.

Une promenade sur le lac de Genève est un des principaux divertissemens que les Genevois puissent offrir à des étrangers, et dont ils puissent jouir eux-mêmes. Quel plaisir, en effet, de

voguer dans une belle matinée, ou dans une soirée d'été, sur cette vaste nappe d'eau qui occupe le milieu du plus beau paysage que l'on puisse voir, et que bordent des montagnes unies aux plus hautes chaînes de l'Europe; de varier à chaque instant de point de vue, en passant devant des villages de sites divers, entremêlés de vignes, de bois, de rochers; de respirer la fraîcheur des eaux, tandis que le soleil y darde ses rayons, ou qu'il ne colore plus que la cime des montagnes! Le château de Bellerive et la vieille tour d'Hermance au milieu des cabanes des pêcheurs, la ville de Versoi, dont la France voulut faire, sous Louis XV, un port rival de Genève, attirent les regards du navigateur. Un bateau à vapeur, d'une construction élégante, de soixante-quinze pieds de quille, et du port de cent dix tonneaux, fait maintenant un service régulier sur le lac : le dimanche

et le lundi il fait , pour les voyageurs curieux , le tour de ce bassin : le mardi et le jeudi il se rend à Vevay , et le samedi il part pour Ouchy , port de Lansanne.

On pêche dans le lac une vingtaine d'espèces de poissons ; sa surface et ses bords semblent être le rendez-vous des oiseaux aquatiques de toutes les contrées , de toutes les couleurs. C'est en diverses saisons qu'ils y arrivent et y séjournent , ou qu'ils y passent seulement. Vers la fin de mars on voit arriver des sarcelles , la foulque et la poule d'eau ; les canards siffleurs ne font que passer à cette époque. Un mois après les *besolets* , espèce d'hirondelles de mer , se montrent en foule sur la surface du lac , où ils voltigent et se croisent dans tous les sens. Au mois de juillet , les *mouettes rieuses* paraissent avec leurs petits de l'année ; on les voit voler autour des bateaux de pêcheurs ; mais lorsqu'il s'élève des vents de nord-

est trop violens , ils se réfugient dans le Rhône à Genève. C'est depuis le mois d'août jusqu'à la fin de septembre qu'a lieu le second passage des besolets, qui, au printemps , ont traversé en foule le lac pour aller faire leurs pontes dans d'autres contrées ; mais, noirs au printemps , ils reviennent gris et blancs en automne. En septembre et octobre, c'est le tour des diverses espèces de canards sauvages ; d'abord ce sont des milouins et des sarcelles qui arrivent , puis des garrots et des morillons. En hiver, lorsque les marais sont gelés , on les voit en troupes serrées nager sur le lac, qui ne gèle jamais, et être toujours aux aguets contre les surprises des chasseurs. Les harles huppés ne se montrent pas en troupes aussi considérables : ils plongent sans cesse , et se distinguent par leur vivacité des pesans canards. C'est avec impatience que les chasseurs genevois et vaudois attendent l'arrivée

des grèbes huppés, qui arrivent jeunes à la fin d'octobre. Cet oiseau, qui ne marche presque jamais et perd même l'usage de ses ailes, ne vient point sur le rivage : les chasseurs sont obligés de le poursuivre en bateau, dans les temps calmes. On ne lui laisse point de repos : il plonge pour échapper à son adversaire ; mais dès qu'il reparait, on l'attaque, et il succombe enfin à la lassitude. Son duvet argenté est estimé des pelletiers, qui l'achètent 6 à 8 fr.

Des oies sauvages ne font que traverser le lac ; mais on prend quelquefois des plongeurs et d'autres oiseaux aquatiques, qui se montrent en moins grand nombre que les grèbes. Les marais et les bords des rivières, auprès du lac, offrent aussi une succession d'oiseaux, surtout d'échassiers, dans le cours des saisons. En février, ce sont les vanneaux, qui ne séjournent qu'un mois avant de se rendre dans le nord. Les bécas-

sines , les hérons gris , et les cigognes blanches sont les hôtes des marécages au mois de mars ; le mois suivant les butors viennent s'établir dans les roseaux , où l'on voit nicher aussi l'ortolan et l'effarvate : les guignettes et les gambettes se contentent de passer sans s'arrêter. Les petites troupes de courlis , de corlieux et de chevaliers aboyeurs , descendent peu de temps sur la plage , au bord du lac : les hérons pourprés sont les derniers oiseaux qui passent. La chaleur dessèche les marais , et de toutes ces bandes d'hôtes passagers , il n'est resté que peu de couples ; mais dès le mois de juillet les troupes reviennent des climats septentrionaux , et repassent par la même contrée. On voit alors revenir successivement les courlis et les corlieux , les guignettes , les grands pluviers à collier , les cigognes blanches et noires ; en septembre , il semble que les oiseaux de marais et de rivages se

soient donné rendez-vous : c'est la bonne saison pour le chasseur. En novembre ils sont repartis, à l'exception des pluviers dorés, des vanneaux et des ortolans de roseaux, qui se mettent en route pendant ce mois : il n'y a que le râle d'eau et le martin pêcheur qui restent en hiver. Le naturaliste suisse à qui j'ai emprunté ces détails (*) a eu l'idée ingénieuse de dresser un calendrier ornithologique pour le canton de Genève. Le lac a ses *seiches* ou gonflemens périodiques, dont la cause n'est pas encore connue, et ses tempêtes, qui ne sont pas sans danger pour la navigation, et qui surprennent quelquefois les bateaux de plaisance.

Genève possède une compagnie de na-

(*) L. A. Necker, *Mémoire sur les Giseaux des environs de Genève*, dans la première partie du tome II, des *Mémoires de la Société de physique et d'histoire naturelle*. Genève et Paris, 1823, in-4°.

vigation ; une fête a lieu sur le lac , à l'imitation de la joute solennelle que - Rousseau avait proposée comme la fête nationale la plus utile pour sa patrie.

Plain - Palais , avec sa charmante prairie le long de l'Arve , attire , dans la belle saison , surtout les dimanches , les promeneurs genevois. La commune de Carouge , peuplée de plus de trois mille habitans , touche à celle de Plain-Palais. Elle doit à la politique de la Savoie , qui voulait y attirer le commerce de Genève , sa population et ses établissemens ; depuis que cette politique ne la soutient plus , la ville est beaucoup déchue. Par deux ponts , dont l'un , commencé sous le régime français , sera un des plus beaux de la Suisse , elle communique avec Genève et Plain-Palais. En général toutes les communes du voisinage de Genève se ressentent de l'activité et de la richesse de la capitale. La commune de Gentod

est remplie de jolies maisons de plaisance; Versoi et Sauvergnny possèdent deux châteaux, Saint-Loup et Escogia, de belles fabriques et des bois considérables. Versoi-la-Ville et Versoi-le-Village, situés tous deux sur le lac, sont séparés par un espace de cinq minutes. Le hameau de Coulouvrenière, sur le Rhône, n'est remarquable que par ses moulins, comme celui de Sora par ses carrières. Les ruines du vieux château de Rougemont, sur la Laire, et celui de Rouelbau, jadis repaire d'un seigneur adonné au brigandage, intéressent sous le rapport historique; et, puisqu'il est question de ruines, je citerai encore celles de Jussy-l'Évêque, ancien château des évêques de Genève, et le château du Crest, qui a appartenu à Théodore-Agrippa d'Aubigné, et qui domine une vaste étendue de terrain. Le nom de du Crest a été porté par un respectable citoyen qui, étant en 1730

membre du grand conseil de Genève, osa défendre la cause du peuple contre la conduite arbitraire de ses collègues, et fut livré, par ces hommes indignes, au gouvernement de Berne, qui le fit emprisonner pour la vie. Michel du Crest aurait mérité une statue de la part des Genevois. Cependant qu'ont-ils fait pour honorer sa mémoire ?

On peut remarquer comme une bizarrerie de la démarcation des frontières du canton, qu'une petite portion de son territoire est enclavée dans la France, une autre dans la Savoie, et une autre encore dans le canton de Vaud. La petite ville de Thonon appartient à la portion de territoire que la Suisse a cédée à la Savoie. Sa jolie position sur le lac, et son origine suisse m'ont engagé à la représenter ici, quoiqu'elle n'appartienne plus à la confédération.

CANTON DE VAUD.

LA longue chaîne des Monts-Joux sépare ce canton de la Franche-Comté, et c'est dans le pays de Vaud, ou plutôt sur sa limite du côté de la France, que s'élèvent les plus hautes sommités du Jura, dont les branches inférieures traversent l'ancienne province de la Franche-Comté; parmi ces sommités, d'une chaîne de hauteur d'ailleurs assez égale, on remarque le Mont-Tendre (4,045 p^{ds}), la Dole (3,957 p^{ds}), et le Chasseron (3,813 p^{ds}). On ne rencontre pas de montagnes aussi élevées dans l'intérieur du canton, qui, par cette raison, a pris

aussi le nom de Vaud, c'est-à-dire, vallée; le Jorat, qui en traverse une partie, n'atteint, au Mont-Pèlerin, qu'une hauteur de deux mille sept cent six pieds; mais vers l'extrémité du canton, à l'est du lac de Genève, les Alpes prennent une hauteur de deux à près de dix mille pieds; du moins la dernière sommité des Diablerets parvient à neuf milleneufcentsoixante-sept pieds. C'est à ces montagnes élevées que commence le terrain primitif, tandis que celui du reste du canton n'est que calcaire; c'est encore sur ces hauteurs que, en venant de la France, on trouve les premiers glaciers, tels que le Pillon, qui alimente par deux cascades le ruisseau du Dard; le Tex-Rouge, les Diablerets, dont la masse fit écrouler, au dix-huitième siècle, deux pics de montagnes, etc. Le bouquetin habitait autrefois ces hauteurs inaccessibles; mais l'intrépidité des chasseurs a détruit cette race d'a-

nimaux ; le chamois , le lièvre blanc , l'hermine , la marmotte s'y trouvent encore , et quelquefois le lynx et le vautour barbu y ont paru.

Outre le Rhône , qui sert de limite à un district avant de se jeter dans le Léman , ce canton n'a point de grandes rivières ; il n'en est pas moins abondamment pourvu d'eau ; les lacs , les rivières , les sources fraîches , les eaux minérales s'y mêlent à la végétation des vallées , et y répandent une fraîcheur délicieuse , surtout pendant la belle saison , et contribuent à l'embellissement des paysages. Les lacs surtout font une des grandes beautés de ce canton , rempli de vallées ; il touche à deux grandes masses d'eau , le Léman et le lac de Neufchâtel , et à un lac beaucoup plus petit , celui de *Morat* ; c'est sur le Léman que sont situées les villes les plus agréables du pays de Vaud , celles de Lausanne , Vevay , Rolle , Nyon.

Yverdon et Grandson ont la vue sur le lac de Neuchâtel ; je parlerai tout-à-l'heure du lac de Joux. Une particularité du canton , ce sont les petits lacs des Alpes , qui reçoivent les glaces et neiges fondues des hautes montagnes , et ne débordent pourtant jamais ; quelques-uns disparaissent même pendant une partie de l'année par des canaux souterrains , et sont remplacés périodiquement par des moissons ou des prés. Les bords de ces lacs passagers , ainsi que des lacs perpétuels , et les diverses hauteurs du canton produisent une si grande variété de plantes , que sur les deux mille espèces que possède toute la Suisse , on en trouve jusqu'à dix-sept cents dans le seul pays de Vaud. Le botaniste est là dans son élément. Les trésors de la végétation y sont étalés dans des sites charmans ; il y règne autant de variété dans les points de vue que dans les végétaux.

Cependant cette richesse n'est appréciée que par le naturaliste ; le paysan du Vaud fait plus de cas de celle que lui offre la vigne , une des principales productions du canton , surtout le long du Léman : le vin du Vaud n'est pas comparable aux bons vins de la France ; mais il peut suffire à un peuple que le raffinement du luxe n'a pas gâté , et les vignobles de Lavaux et Lacote peuvent contenter même les gourmets. En quelques endroits les ceps sont entremêlés de pêchers et d'amandiers ; les figuiers prospèrent sur la côte du Léman. Les marronniers acquièrent beaucoup de vigueur et atteignent une grande hauteur dans le Vaud ; Bex a des châtaigneraies très-étendues ; et Veitaux et Rolle comptent les marrons au nombre des productions dont l'exportation leur est lucrative. Les flancs des Alpes et du Jura sont couverts de beaux bois de sapins ; on a essayé , avec succès , de

faire du sucre d'érables, à l'imitation des Américains, ces arbres étant assez communs dans le Vaud. L'amateur des minéraux peut trouver du cristal de roche aux Alpes d'Ormont et de Bex, des bancs de coquillages fossiles dans le Jura, des stalactites dans les grottes dont ces montagnes sont percées, du soufre natif auprès des salines de Bex. Je ferai remarquer à ce sujet que le canton de Vaud est le seul de tous les cantons suisses qui ait des sources salées : elles jaillissent dans les bancs profonds de gypse qui s'étendent sous le sol. Le marbre n'est pas rare ; les ruisseaux qui descendent du haut pays charrient souvent des blocs de jaspe et de porphyre ; enfin le pays possède trois mines d'asphalte, dont on tire parti pour la confection du mastic. Un mica d'une couleur jaune, qu'on a pris pour de l'or, a excité quelquefois la cupidité, et l'on a fouillé, mais en

vain, les cavernes des montagnes pour trouver les mines qu'on y supposait. On a été plus heureux dans la recherche des métaux utiles, quoique l'exploitation n'en soit peut-être pas la meilleure.

La vallée de Joux est le premier district que l'on traverse en sortant du Jura français : située entre la chaîne du Joux et le Mont-Tendre, dominée par la Dent-de-Vaulion, traversée par la rivière d'Orbe et par un lac de deux lieues et demie de long, cette vallée offre de belles prairies, des sites charmans, des mœurs pastorales, et, de plus, une industrie fort active. Les moines y introduisirent l'agriculture au douzième siècle, et, malgré leur vie contemplative, ils furent cause qu'une vallée, jusqu'alors marécageuse, devint le séjour d'un peuple pasteur ; mais ce furent les protestans français, échappés aux massacres de la Saint-Barthélemy, qui créèrent, dans la vallée de Joux,

des ateliers et des manufactures : ils enrichirent un pays pauvre en grains et en fruits, de ressources dont la France fut privée par le fanatisme. On ne peut rien voir de plus laborieux, de plus industrieux, de plus pacifique que les habitans de la vallée de Joux ; ceux qui ne sont pas pasteurs se livrent à l'apprêt du fer ou du bois ; ils sont forgerons, couteliers, armuriers, horlogers, menuisiers, cuveliers, etc. : un travail plus délicat, la fabrication des dentelles, occupe les femmes, surtout celles du Soliat. Leurs maisons sont propres, bâties pour la plupart en pierre, et couvertes en bois ; on trouve dans leurs villages de bonnes auberges, et leurs églises étaient encore renommées il n'y a pas long-temps pour le chant harmonieux dont elles retentissaient les dimanches, et par lequel les villageois se délassaient des travaux de la semaine. Malgré cet esprit laborieux,

les habitans de la vallée ; dont le nombre s'est considérablement accru depuis deux siècles , ne trouvent pas tous à y subsister , et sont obligés en partie d'émigrer pour chercher ailleurs les moyens d'existence, surtout depuis que le commerce est en stagnation dans toute l'Europe. Qui n'aimerait à habiter cette vallée, où la main de l'homme profite si bien des dons de la nature ; où , à la vérité, l'hiver est long et rude , mais où la belle saison transforme le pays en un jardin, ou, si l'on veut, en un parc charmant ?

La rivière d'Orbe, venant du lac des Rousses, entre dans la vallée de Joux , du côté du sud-ouest , passe auprès des Brasses, dont les forges avaient autrefois une grande activité, et entre auprès du Chenit, dans le lac de Joux, qui occupe le milieu de cette vallée allongée. Ce lac poissonneux , large d'une petite demi-lieue , mais long de deux lieues et de-

mie, est bordé d'un côté par des tapis de verdure entremêlés de maisons et de chalets; de l'autre, des rochers couverts d'un rideau de forêts de sapins hérissent sa rive. La Dent-de-Vaulion, située à l'extrémité de la vallée, lui offre une perspective imposante. Les clochers de quelques villages qui dominent le lac, ajoutent à l'agrément du coup d'œil varié que présentent les eaux, les prés, les bois, les montagnes et les rochers. C'est auprès du village de l'Abbaye que l'on voit jaillir du pied d'une roche la belle fontaine de la Lionne, dont les eaux vont se réunir à celles du lac. Ce fut sur l'emplacement de ce village qu'un sieur de Granson fonda, vers le milieu du douzième siècle, une abbaye de prémontrés, première colonie de toute la vallée. A l'époque de la réformation, cette modeste communauté religieuse fut sécularisée.

Auprès du village du Pont, situé à

l'extrémité du lac, une langue de terre sépare ce bassin d'un petit lac appelé du Brenet; mais il communique avec le grand par un canal. Une ancienne tradition prétend que les eaux du lac de Joux se perdaient autrefois dans des cavités souterraines, appelées les *entonnoirs*; mais que les moines de l'abbaye, en bouchant ces retraits, forcèrent les eaux à former le second bassin, qui trouva une issue dans des fentes de rochers. L'industrie a profité de cet échappement des eaux du lac, ou, si l'on veut, de l'Orbe, pour mettre en mouvement le mécanisme ingénieux des moulins de Bonport, une des curiosités de la vallée. C'est à une demi-lieue des rochers sous lesquels disparaissent les eaux du Brenet que jaillit une source abondante, que l'on a toujours regardée comme la continuation de l'Orbe, et à laquelle on a donné, par cette raison, le même nom; mais elle n'a pas constamment

jailli au même endroit. Pendant longtemps elle sortait de la grotte des Fées, vaste souterrain naturel à deux étages auprès de Valorbe, dont l'intérieur ressemble à un édifice gothique ruiné. Quelque bouleversement doit avoir obstrué les canaux souterrains par lesquels l'Orbe y arrivait. C'est maintenant à cent pas au-dessous de la grotte que jaillit la source dans une vallée charmante.

Nous allons suivre l'Orbe jusqu'à son embouchure dans le lac de Neuchâtel. Le Valorbe, avec le village du même nom, entre deux hauteurs du Jura, le Vaulion et le Mont-d'Or, peut être regardé comme une suite du Val de Joux; c'est encore une vallée remplie d'industrie; ses ateliers fournissent des ouvrages de forge, des armes, de la clouterie, de l'horlogerie, des outils de labou-rage, etc. Le village est au bout de la vallée; il a un beau pont sur l'Orbe; les

fabriques ont remplacé son ancienne abbaye.

Cette contrée n'a pas toujours été aussi paisible qu'elle l'est maintenant, et les fureurs de la guerre ont fréquemment désolé les communes que le travail rend heureuses. Le fort des Clées ou Clefs, qui gardait un défilé du Jura, au-delà de Valorbe, servait dans le moyen âge de repaire à des seigneurs qui trouvaient plus de plaisir à dévaster le pays qu'à le faire fleurir. Quand les Suisses eurent enfin le sentiment de leur force et de leur liberté, ils assiégèrent ce poste important, le prirent d'assaut et le réduisirent en cendres avec la ville qui y touchait. Les ruines des Clées attesteront encore long-temps sur ces rochers, dont le pied est baigné par les eaux de l'Orbe, les violences de la noblesse, et la juste vengeance de la nation.

Non loin des Clées, les solitaires avaient

fondé, dans un joli vallon arrosé par le ruisseau de Nozon, une abbaye de cîteaux, celle de Romain-Motiers, qui avait fini par devenir un séjour pour des nobles, ennemis du travail. Si les Suisses jugèrent les Clées dangereuses, ils jugèrent l'abbaye inutile, et la supprimèrent lors de la réformation.

En suivant le cours de l'Orbe et ses cascades, nous arrivons à la ville de ce nom, qui présente un intérêt historique. Capitale du royaume de la petite Bourgogne, elle a été anciennement la résidence des rois mérovingiens, et des patriciens ou gouverneurs de la Bourgogne transjurane : elle avait alors une citadelle avec un château fort, et plusieurs églises. Ce fut dans ce château que les fils de Lothaire se partagèrent les états de leur père ; Charles-le-Gros, et ses cousins, les rois Louis et Carloman, y donnèrent, en 879, des fêtes comme pour se délasser de leurs guerres

et de leurs querelles ; bien des chartes sont datées du château d'Orbe, mais peu de mesures utiles pour le peuple y ont été résolues par les princes. Les Bernois détruisirent enfin ce château en 1475, et n'en laissèrent subsister qu'une haute tour, dont on voit encore les ruines. S'il est vrai que le pont, construit avec hardiessesur l'Orbe, est l'ouvrage de Theudelone, sœur d'un roi de la Bourgogne transjurane, au septième siècle, cette princesse a été plus utile au pays que tous ces princes qui ont dissipé, dans les banquets du château, l'argent de leurs sujets. Les campagnes d'Orbe furent arrosées, en 866, du sang de ceux qui périrent dans un combat meurtrier entre un seigneur, le comte Conrad, et un prélat, l'abbé Hugebert. J'ignore pourquoi ils se battaient ; mais le fait est que leur querelle sanglante coûta la vie à beaucoup d'hommes à qui leur inimitié était parfaitement indifférente, comme

le sont généralement aux sujets l'inimitié et la jalousie des souverains.

La petite ville a encore quelques restes de vieilles constructions : elle est petite, et elle plaît par sa jolie position dans un pays couvert de pâturages, de vergers, de vignobles et de chalets.

A l'extrémité du district d'Orbe, une grotte remplie de pétrifications, et donnant naissance à un ruisseau intermittent, vaut quelque réputation au village de Vittebeuf. Non loin de là, le petit pays de Sainte-Croix, enfoncé dans le Jura, est habité, comme le val de Joux, par des forgerons, des couteliers, des horlogers et des ouvrières en dentelles.

Après Orbe, les bords de la rivière perdent leur agrément; c'est à travers des marais malsains qu'elle arrive enfin à Yverdon, où elle se jette dans le lac de Neuchâtel. Ces marais seraient susceptibles d'être desséchés; mais il fau-

draît des efforts auxquels , dans les campagnes de la Suisse , on se résout difficilement. Le bien s'y fait souvent avec lenteur, et ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'on remédie au mal. Cependant il existe à Yverdon comme à Vevay une société pour la suppression de la mendicité et l'occupation des pauvres.

Yverdon est une jolie petite ville qui présente en raccourci avec son port , ses magasins , sa douane et son commerce de transit , l'image d'une place de mer. C'était autrefois une des *bonnes villes* de la Savoie; les Bernois la jugèrent assez bonne pour s'en emparer et la garder. Ses principales rues aboutissent à la grande place : elle compte parmi ses monumens l'Hôtel-de-Ville avec une bibliothèque; l'église, les bains d'eau minérale, et surtout le vieux château. On trouve en général , dans le district beaucoup de ruines de châteaux qui , dans les temps de la féodalité ,

ont été autant de forts redoutables d'où les nobles se faisaient la guerre, en désolant le pays. Le château d'Yverdon n'a jamais eu une destination aussi utile que dans ce moment, où il sert d'emplacement à l'excellente institution de l'infatigable Pestalozzi. Il ne sort plus de ces murs crenelés et de ces tours massives que des instituteurs habiles, et des élèves instruits qui vont répandre autant d'humanité et de bienveillance que les anciens possesseurs des châteaux répandaient de calamités. C'est à force de persévérance que Pestalozzi, animé d'un zèle ardent pour l'instruction de l'enfance, et pour le bien-être de la classe des pauvres, est parvenu, malgré tous les obstacles et tous les dégoûts, à fonder, en Suisse, une institution qui sert de modèle à celles que l'on entretient à si grands frais dans les premiers états de l'Europe. Il est néanmoins fâcheux que, dans la vieillesse de Pesta-

lozzi, cet établissement n'ait pas tout-à-fait réalisé les promesses du fondateur, à qui on a reconnu plus de zèle et de philanthropie que de force de caractère et de véritable talent pour consolider son ouvrage et le rendre à jamais utile à l'humanité.

Si je fais mention d'un autre château, celui de Champvent, fondé, dit-on, par la reine Berthe, c'est uniquement à cause de la tradition qui en fait le lieu de naissance de Gabrielle de Vergy.

Outre la ville d'Yverdon, le pays de Vaud possède sur le lac de Neuchâtel la ville et le port de Granson, dont le château a été long-temps la résidence de la famille de Granson, assez connue par ses guerres dans ce pays. Quand la Suisse devint libre, ses troupes s'emparèrent aussi de cet asile de la féodalité. Charles, duc de Bourgogne, le surprit, et fit pendre ou noyer cinq cents Bernois qui en composaient la garnison. Les Suisses

se vengèrent cruellement de cet acte de rigueur, en taillant en pièces, le 3 mars 1476, entre Granson et Concise, l'armée du duc, forte de soixante-dix mille hommes ; c'est une des plus grandes victoires qu'ils aient remportées ; et ce n'est que par des succès aussi éclatans qu'ils ont pu affermir leur indépendance, malgré le nombre et la force de leurs ennemis.

Il est assez remarquable de trouver dans le port de Granson un rocher semblable à celui du port de Genève, et qui avait été voué également, à ce que l'on croit, au culte de Neptune.

Si, des bords du lac de Neufchâtel, nous nous dirigeons vers celui de Morat, nous rencontrerons, sur les rives de la Broye, la petite ville de Payerne, dont l'église abbatiale renfermait autrefois les tombeaux de la reine Berthe, de son mari et de son fils ; puis l'antique Avenches, capitale des Helvétiens, en-

suite colonie romaine, que le féroce Attila détruisit de fond en comble : quelques colonnes, des inscriptions, des restes d'amphithéâtre et d'aqueducs, et des fragmens de mosaïques ont seuls échappé à cette dévastation (*). Au château d'Avenches, le docteur Schnell traite les aliénés et les enfans idiots. L'église et le château de Wifflisbourg, quoique construits après le règne des Romains, sont aussi d'une haute antiquité.

On trouve, en remontant la Broye, une autre ville ancienne, celle de Moudon, dont le château, bâti par Pépingle-Bref, n'a laissé qu'une forte tour carrée : sous la domination de la Savoie, les états de Vaud s'y assemblaient, et le grand bailli du pays y avait sa résidence.

Les districts d'Oron, Echallens, Cos-

(*) *Lettres archeologiques sur Avenches*, dans le tom. VII du *Conserv. Suisse*.

sonoy renferment encore quelques ruines et de jolis paysages ; mais je me hâte d'arriver aux bords du lac Léman , et de les parcourir , à partir de la limite du canton de Genève.

Nous y voyons d'abord le joli village de Coppet , qui profite du voisinage de Genève : son château , appartenant à M. de Staël , était autrefois le siège d'une baronie ; mais cet avantage féodal ne l'a pas illustré autant que le séjour de Necker et de sa fille , la célèbre madame de Staël ; l'un et l'autre ont acheté la célébrité aux dépens de leur repos : Necker finit à Coppet , dans la retraite , une carrière fameuse , marquée de tempêtes. Sa fille , une des femmes les plus étonnantes , non-seulement de notre temps , mais de tous les âges , a mérité , par son génie et par son esprit indépendant , la haine et la persécution d'un despote. Après une vie orageuse , mais semée de gloire , ses restes reposent

à Coppet, auprès de ceux de ses parens, qu'elle surpassa , non en vertus paisibles , mais en grandeur d'âme , et surtout comme écrivain. Si le souvenir de l'auteur de *Corine* ne suffisait pas pour donner de l'intérêt au pays de Coppet , je rappellerais que dans la plaine voisine un combat fut livré, en 1019, par les troupes de l'empereur Henri II, sous les ordres de trois frères de la maison de Habsbourg, aux Bourguignons, commandés par le comte Guillaume de Poitiers: celui-ci perdit la bataille. C'est aussi à Coppet que l'on a trouvé cette épitaphe romaine si connue : *Vixi ut vivis ; morieris ut sum mortuus : sic vita truditur. Vale viator, et abi in rem tuam.*

Nyon, bâtie sur une colline au bord du lac, se fait voir de loin ; c'était déjà sous les Romains une colonie équestre. On y a trouvé plusieurs inscriptions que l'on conserve pour la plupart à Ge-

nève. Son petit port fait un commerce d'expédition assez actif. Située sur la grande route qui conduit en Franche-Comté, Nyon est en général commerçante; son industrie se porte particulièrement sur la tannerie et la fabrication de la faïence et porcelaine. Le château domine la ville, dont la position et les promenades sont charmantes.

Prangin, auprès de Nyon, était fréquentée autrefois pour ses sources d'eau sulfureuse : ce bourg possède un grand château et un joli bois. Le district de Nyon renferme encore le bourg et le château de Gingins, auprès duquel, en 1555, une armée savoisiennne de trois mille hommes fut défaite par quatre cents Bernois et Neufchâtelois : il est fâcheux que les Bernois aient marqué partout, dans ce pays, le triomphe de la liberté par de grandes dévastations, et qu'ils aient opprimé eux-mêmes le

pays qu'ils avaient délivré de la domination étrangère.

La Dole limite le district ; il faut gravir cette montagne si l'on veut faire une excursion de botanique ou jouir d'une vue étendue sur la Franche-Comté. A Nyon succède , sur la côte du Léman , le bourg de Rolle qui n'a qu'une rue parallèle au lac , et qui possède un château comme la plupart des bourgs de la côte. Celui de Rosay est remarquable , parce que ce fut là que se forma cette confrérie de gentilshommes ou plutôt de brigands qui , sous le nom des Gentilshommes de la Cuiller , voulurent , en 1527 , livrer Genève à la Savoie.

En remontant un peu le ruisseau d'Eaubonne , qui se jette dans le lac , on trouve le joli bourg de ce nom , avec un château dont la position eut , comme on sait , tant d'attraits pour le voyageur Tavernier , qu'il la préférait à tous les

sites de l'Europe et de l'Asie, celui de Constantinople excepté. Le pays n'est pas seulement bien situé, mais aussi bien cultivé. Le fils de l'amiral Duquesne a son tombeau dans l'église d'Eaubonne. Lorsque Louis XIV persécuta les protestans, les services rendus au roi par le père ne purent garantir le fils : il sortit de la France, et le seul égard qu'on eut pour lui, ce fut de ne pas le dépouiller de ses biens comme ses co-religioneux ; il acheta la baronnie d'Eaubonne, resta fidèle à sa foi, recommanda les proscrits à la protection des souverains, et mourut en 1722 citoyen de Genève.

N'oublions pas de faire mention de deux fondations pieuses de cette ville, qui font un grand honneur à l'âme des fondateurs : un médecin, Guex, fonda, en 1801, un prix perpétuel pour la femme ou la fille qui, chaque année, serait reconnue avoir pris le soin le plus tendre de ses parens infirmes ; l'autre

fondation est celle d'un aveugle nommé Charbonnier, qui a légué son bien aux aveugles indigens du district. Il paraît avoir mieux senti que personne ce que la privation de la vue a de pénible pour le pauvre.

Revenant vers le lac, nous trouvons d'abord la jolie petite ville de Morges, bâtie régulièrement, avec un ancien château qui sert aujourd'hui d'arsenal au canton, et un petit port, animé par le commerce de commission. Le médecin Venel, qui a amélioré, dans le pays de Vaud, l'art des accouchemens, et qui a fondé à Orbe un établissement subsistant encore pour la guérison des pieds-bots, était de Morges. On voit aussi dans cette contrée le château de Wufflens, un des plus vieux du pays de Vaud.

Nous arrivons ensuite au chef-lieu du canton, la ville de Lausanne, fort agréablement située sur trois collines, à un

quart de lieue du lac , mais assez laide dans son intérieur , et peuplée de 9,000 âmes. Les inégalités de son sol rendent les rues désagréables à cause des montées. La ville se divise en *cité* , *bourg* , *pont* , *palud* et *Saint-Laurent*. Au quatrième siècle , l'évêché d'Avenches fut transféré à Lausanne , et depuis lors l'évêque disputa la juridiction à la commune. Sa belle cathédrale gothique fut consacrée au culte , en 1275 , par le pape Grégoire X , en présence de l'empereur Rodolphe de Habsbourg , et de plusieurs cardinaux qui ne se doutaient pas que cette église servirait plus long-temps au culte réformé qu'à celui des catholiques. L'évêché est transféré depuis la réformation , à Fribourg , et son ancien palais est maintenant l'hôtel du gouvernement. Le ministre plénipotentiaire anglais , Stratford-Canning , a fait ériger dans cette cathédrale un monument à son épouse , morte très-jeune , en 1817.

On y voit plusieurs figures qui expriment leur douleur : on ne sait pas trop qui elles sont ; il n'y a que l'éternel Génie éteignant son flambeau que l'on reconnaisse bien. Ce que l'on trouve le plus à louer, ce sont les guirlandes de fleurs travaillées avec beaucoup de délicatesse.

Cen'est que depuis la révolution française que le pays de Vaud forme un canton indépendant, et que son gouvernement siège à Lausanne. Auparavant les Bernois traitaient les Vaudois en sujets conquis, et l'oppression qu'ils exerçaient sur leurs compatriotes présentait un spectacle honteux dans la république suisse. Sous les ducs de Savoie, le pays de Vaud avait du moins joui du régime représentatif ; les Bernois l'avaient dépouillé de ce droit important. Il existait, dans le canton, une noblesse qui, sous la protection du patriciat de Berne, exerçait des droits féodaux, et

contribuait à accabler les paysans. Cette noblesse , généralement plus attachée aux intérêts des patriciens qu'à ceux du peuple vaudois , obtenait les places influentes et les honneurs , et il ne lui manquait qu'une cour pour vivre comme la noblesse suisse avait vécu sous le régime impérial.

La nouvelle de la révolution française inspira aux Vaudois le désir de secouer le joug de Berne. On put juger , par l'ardeur des Polier , des La Harpe , des Raymond , de la haine qu'avait excitée l'oppression bernoise. Leurs maîtres proscrivirent et emprisonnèrent ; mais ce furent les derniers actes de leur pouvoir. Il eût été beau , de la part des Vaudois , de devoir leur affranchissement à eux-mêmes ; mais , dans leur haine aveugle contre les Bernois , il appelèrent imprudemment le secours de la république française et les armes étrangères , dont ils furent les premiers

à sentir le poids : ils obtinrent du moins leur affranchissement. Ce fut en vertu de la garantie que le roi Charles IX avait donnée aux Vaudois, en 1565, au sujet de la conservation de leurs droits, stipulée par le traité entre Berne et la Savoie, que les Français affranchirent le pays de Vaud avec des mains armées. On vit naître momentanément une *république lémanique*, et ériger partout des arbres de liberté.

Ayant été modifié dans la suite, ce gouvernement se compose du grand conseil, de cent quatre-vingts membres élus pour douze ans, et d'un conseil-d'état de treize membres tirés du grand conseil, et munis du pouvoir exécutif. Le grand conseil est présidé par deux landammans. L'élection de ses membres est plus compliquée qu'il ne convient à une aussi petite république. Chacun des soixante cercles du canton y nomme un député direct qui doit pos-

séder des propriétés foncières au moins de la valeur de 2,500 francs ; en outre chaque assemblée électorale propose quatre candidats pris hors des cercles respectifs, et qui doivent être propriétaires de 10,000 francs en terre. Parmi ces élus, le grand conseil en nomme soixante-trois par un scrutin secret ; enfin une commission composée de quarante membres du grand conseil tirés au sort , de tout le conseil-d'état, et du tribunal d'appel , nomme de son côté cinquante-quatre membres du grand conseil, savoir : trente-six parmi les propriétaires d'un fonds de la valeur de 10,000 francs, âgés de quarante ans , et dix-huit parmi les citoyens âgés de vingt-cinq ans. Ce mode d'élection est plus bizarre qu'utile, et n'a été inventé que pour donner au gouvernement le moyen d'influer sur les choix des représentans du peuple. Par le même principe, les correspondances entre les

assemblées des cercles et des communes sont interdites. Les hommes éclairés avaient demandé l'institution du jury. Le gouvernement a encouragé les auteurs à écrire contre cette institution, et ne l'a point introduite dans le pays.

Au reste, le canton de Vaud n'admet point de privilèges de castes ni de personnes; tout habitant est soldat : la religion évangélique réformée est celle du canton.

L'avancement des pasteurs est réglé comme l'avancement militaire. Les cent cinquante-huit cures du canton sont divisées en cinq classes. Une fois entré dans l'une de ces classes, on ne peut, d'après une loi assez singulière, passer dans une autre classe; mais on avance dans la sienne par ordre d'ancienneté, sans que l'intrigue y obtienne la moindre préférence, à ce qu'on assure; mais si les droits de l'âge sont parfaitement respectés, ceux du talent et du zèle doivent

quelquefois en souffrir. Chaque classe de pasteurs a ses assemblées, et se subdivise en sections ou colloques. L'académie de Lausanne, composée maintenant de quinze chaires, qu'ont occupées les Conrad Gessner, les Barbeyrac, les Henri Etienne, etc., est spécialement destinée à former des candidats pour la jurisprudence et la théologie ; il faut y avoir été examiné et agréé pour avoir droit à une place de pasteur. Les appointemens des professeurs y sont assez médiocres. Autrefois cette académie attirait beaucoup d'étudiants étrangers, comme le beau site de Lausanne attire toujours un grand nombre de voyageurs, surtout d'Anglais, qui s'y mettent en pension pour jouir des belles vues de la Suisse, et apprendre en même temps le français. Cette langue se parle du moins plus purement à Lausanne que dans les campagnes, où le romand s'y mêle, et le rend presque inintelli-

gible à des Français. Le langage diffère même sensiblement dans les divers districts. L'éclair, qui est *cinllutzo* dans le gros de Vaud, s'appelle ailleurs *tsallein*. L'eau devient successivement *aigue*, *évoue*, *ivoué*, *igue*, *ive*. On y reconnaît du grec, du latin, du celtique; ceux qui le parlent ont des proverbes, ou *revi* que le romand exprime avec beaucoup de concision, comme on peut voir par les échantillons suivans :

Kemeprèise lo pou, lo prau lo foui; qui méprise le peu, le beaucoup le fuit.

Cein kon fa à granta couaita, on sein repein à lesi; ce que l'on fait en hâte, on s'en repent à loisir.

Kan lé bein, lé prau; quand une chose est bien, elle suffit.

Lausanne n'a jamais été une ville commerçante ni manufacturière : elle a pourtant un petit port au village d'Ouchy : l'ancien *Lausanium* était situé sur l'emplacement du hameau de Vidi.

Les environs de Lausanne sont couverts de maisons de campagne, depuis le bord du lac jusqu'aux hauteurs du Jorat; dans l'une d'elles est mort, il y a peu d'années, l'habile acteur Kemble. De près et de loin il y a de charmantes promenades dont la nature a presque fait tous les frais.

Plusieurs familles de ce pays se sont signalées dans la carrière militaire, tels que les Monod, les Martines, les Laharpe; les Polier; l'un des Laharpe, quoique républicain, a été instituteur du souverain le plus absolu de l'Europe, de l'empereur de Russie Alexandre; cependant il a conservé toujours un esprit indépendant. L'un des Polier, après avoir servi le Grand-Mogol, s'est fait jacobin en France, et a péri dans ce pays, où il s'était établi. Telles sont les destinées et les aventures singulières des Suisses qui sortent de leur pays.

Avant d'atteindre Vevay, on passe à

Cully, située au fond d'un petit golfe. On voit dans le lointain, sur une des cimes du Jorat, les restes du fort de Gourze, qui dans les guerres féodales était un poste important. Les pâtres qui fréquentent ces hauteurs n'ont heureusement plus rien à craindre des querelles féodales. La jolie petite ville de Vevay, avec un pont à l'embouchure de la Veveyse, fait un commerce assez actif de draperie, horlogerie, tannerie et fromages de Gruyère; elle fait aussi des affaires de commission considérables avec la France, l'Italie et l'Allemagne, quoiqu'elle soit dépourvue d'un port; elle a une belle place publique, une jolie fontaine et des promenades charmantes. La ville est entourée, du côté de la terre, de vignobles, au-delà desquels on voit dominer le mont Chardonne, couvert de bois, de pâturages et d'habitations.

Clarens a reçu un nouveau charme par la description romanesque de l'au-

teur de la *Nouvelle Héloïse* ; mais la réalité du danger dont le torrent de la Boye menace quelquefois ce beau cite, diminue la douce impression que produit son aspect.

A l'extrémité du lac de Genève s'élève, du milieu des eaux, le vieux château de Chillon, respectable pour tout ami de la liberté sociale. Lord Byron le salue dans un de ses poèmes comme un lieu sacré :

Chillon ! thy prison is a holy place ,
And thy sad floor an altar. For't was trod
Until his very steps have left a trace
Worn , as if thy cold pavement were a sod ,
By Bonnivard ! may none those marks efface !
For they appeal from tyranny to god (*).

Ce fut, dans les souterrains humides de ce donjon, au-dessous du niveau des

(*) « Chillon, ta prison est un lieu sacré, et ton sol noir un autel ; car il a été foulé par les pas de Bonnivard ; que personne n'efface les traces que ses pieds y ont laissées ; car elles accusent la tyrannie, et en appellent à la Divinité. »

eaux du lac, que Bonnivard, le plus ardent et le plus respectable défenseur de la liberté de Genève, expia sous la domination du duc de Savoie le tort glorieux d'avoir consacré toutes les facultés de son âme à la prospérité de sa patrie. On voit encore dans ces cavernes affreuses les traces de sa captivité. Délivré enfin par les Bernois en 1536, cet illustre patriote jouit à Genève de la récompense de son zèle républicain. Il entra dans le conseil des deux cents, et fut pensionné par la république, à laquelle il légua, à sa mort, ses livres et ses manuscrits, sa principale richesse.

La montagne de Naye, à quatre lieues au-dessus de Montreux, mérite d'être gravie, pour le beau coup d'œil dont on y jouit. Cette montagne est percée de cavités. Dans ses pâturages, qui ne peuvent servir que deux mois, on voit croître de belles gentianes pourprées.

Non loin de Chillon et de Villeneuve, le Rhône, venant des hautes montagnes du Valais, se jette dans le lac, après avoir arrosé la côte de Bex et d'Aigle, lieux entre lesquels les montagnes fournissent presque la seule eau salée que l'on connaisse en Suisse; douze à vingt-deux mille quintaux de sel sont le produit annuel des salines de ce pays, qui ont été décrites par l'ancien inspecteur Wild (*), un des Vandois qui à la fin du dix-huitième siècle ont travaillé avec le plus d'ardeur à soustraire leur pays au joug de Berne.

A une petite demi-lieue et au nord-ouest de Bex, sur la rive droite du

(*) *Essai sur la montagne salifère du gouvernement d'Aigle*. Genève, 1788, avec une belle carte et des supplémens publiés en 1793-94. On peut voir aussi la *Description des salines d'Aigle*. Lausanne, 1804; et l'*Itinéraire des salines*. Lausanne, 1805. Ces deux ouvrages sont de l'inspecteur Struve.

Rhône, jaillit aussi une source sulfureuse, de huit à neuf degrés de chaleur (thermomètre de Réaumur), et dont le dépôt est verdâtre et savonneux. On la dit utile contre les maladies de la peau et les obstructions.

Dans les hautes montagnes de cette contrée, du côté du canton de Berne, s'enfonce le *pays d'en-haut Romand*, arrosé par la Sarine, et habité par des pâtres, dont les cabanes sont disséminées sur les flancs des montagnes au milieu des pâturages et des prairies. C'est là que l'on trouve le petit lac solitaire de Liauson, où le silence n'est jamais interrompu que par les chants des pâtres; sur la montagne de Liauson se tient au mois de juin une foire de bétail, et une assemblée, dans laquelle le berger en chef propose à la commune comme candidats les bergers entre lesquels elle choisit ses compagnons pour l'été. A leur retour de la montagne, les

bergers se paient en fromages. La vallée reculée d'Estivaz, arrosée par la Torneresse, recèle un village avec des eaux sulfureuses ; une forêt protège ce lieu contre les avalanches et contre les éboulements ; des peines sévères empêchent la cognée de toucher à ce bois protecteur. Aux pâturages de Saxiéma on fait les meilleurs fromages du pays. Un pré y portait autrefois le nom de *la belle Luze* (Louise), à cause d'une aventure amoureuse entre un comte de Gruyère et une pastourelle. Les hameaux de la Cuve et du Pas-de-la-Tine sont enfoncés entre les rochers au point d'être privés en hiver de la vue du soleil.

A Corjeon, où l'on a une vue charmante sur le cours de la Sarine, il y a quelques grottes appelées les *Tannes de Corjeon*. Depuis qu'il n'y a plus d'ours dans cette contrée, elles servent de retraite aux renards. Autrefois on y venait chercher cette pâte blanche et

onctueuse qui, sous le nom de *lait de la lune*, passait pour avoir de grandes vertus médicinales, et qui n'est qu'une espèce de craie. Le botaniste trouve sur ces hauteurs le chèvrefeuille, la violette jaune, le bleuet des Alpes, la rose sans épine, etc.

Le hameau de Gerignos a une position telle qu'il voit l'astre du jour se lever trois fois derrière les pics de diverses hauteurs situées du côté de l'est. La plaine des Masses est comparée à l'Arcadie ; tous les habitans y mènent une vie pastorale et presque nomade ; ils ont des maisons de bois situées à des élévations plus ou moins considérables qu'ils habitent successivement dans le cours des quatre saisons. La fureur féodale a poursuivi les hommes jusque dans ces contrées paisibles ; et les restes du château d'Aigremont, qui commandait les vallées d'Ormont et des Masses, attestent le mal que les seigneurs féo-

daux ont fait jadis aux pasteurs: ceux-ci n'ont pu jouir du repos qu'en détruisant ce repaire de la violence seigneuriale. Il fallait que le mal fût bien grand, pour exciter à la vengeance des hommes pacifiques qui ne sont habitués qu'à manier la houlette. Ce château, appartenant à une branche cadette de la maison de Gruyères, avait pour dernier châtelain Pontverre. La superstition prétend qu'on le voit encore la nuit assis sur un fauteuil, entouré de chaudières remplies d'or et d'argent, et comptant avidement son trésor, tandis que des filles séduites, vêtues de noir et couvertes d'un voile blanc, font retentir les ruines de leurs gémissemens plaintifs.

Par la plaine des Iles, on arrive à des bancs de glace hérissés d'aiguilles granitiques; les eaux qui en découlent tombent en cascades, et forment la rivière de Grand'eau. Les chasseurs

d'Ormont, montagnards très-hardis, y vont à la recherche des marmottes. Les pasteurs d'Ormont mènent une vie presque nomade, au milieu des avalanches, des éboulemens, des débordemens de torrens; ayant de petits pâturages disséminés sur les montagnes, ils vont de l'un à l'autre; en sorte qu'ils changent six à huit fois de demeure par an, et que partout on voit sur ces montagnes de petites cabanes: on assure que le cercle d'Ormont en renferme vingt mille. On voit, dans leurs émigrations, les femmes des pâtres porter le berceau sur la tête, le pot au lait sur le dos, et un tricot à la main. Les bergers d'Ormont se nourrissent de viande salée, de fromage, petit-lait, pommes de terre, et d'un pain grossier séché et durci à la fumée. Ils ont dans leur patois beaucoup de mots inconnus dans la plaine; leurs mœurs sont rudes et grossières; ils passent pour vindicatifs,

et il est certain qu'ils sont intrépides et qu'ils ont de l'esprit naturel. Ils conduisent leurs morts en traîneau à la fosse, et là un parent ou ami du défunt fait son éloge, et adresse une exhortation simple et rustique aux assistans, parmi lesquels se trouvent ordinairement les mères qui allaitent leurs enfans sur le bord de la tombe. Un de ces orateurs rustiques prononça un jour le discours funèbre suivant : « Mes amis, les uns disent du bien de celui que nous enterrons ; les autres en disent du mal : croyez-moi, laissons le mort, et allons faire le *chatamot* (repas des funérailles). » En général, les pasteurs d'Ormont-Dessus sont une peuplade singulière.

La commune d'Ormont-Dessous ne présente pas un aspect aussi sauvage. Elle est dominée par les terres d'Aï et de Maye, où les pasteurs conduisent leurs troupeaux de brebis pendant en-

viron six semaines de l'été, pour y brou-
ter une herbe courte et savoureuse.
Les deux rochers présentent les mar-
ques de la plus grande vétusté, et c'est
entre ces blocs écroulés que paissent
les moutons. Suivant un ancien usage,
les bergers avant de redescendre, font,
l'avant-dernier dimanche d'août, sur
ces hauteurs, une distribution de crème
aux pauvres, dans une fête qu'on ap-
pelle la *Bernausa* (*).

(*) *Coup d'œil sur les Alpes*, dans le tome VI
du *Conservateur suisse*.

CANTON DE NEUFCHÂTEL.

Nous trouvons dans ce canton, situé entre la Franche-Comté et le lac de Neufchâtel, une des contradictions que l'on observe si souvent dans les institutions humaines. Il fait partie d'une confédération républicaine, tandis qu'un monarque en est le chef : c'est un pays libre; mais il reçoit des ordres de Berlin, et y envoie en échange un tribut de cent mille écus.

Le canton de Neufchâtel ne partage point la gloire des Suisses d'avoir conquis leur liberté; sa population ne s'est

point distinguée dans ces guerres où les Helvétiens versèrent leur sang pour prix de leur indépendance ; leur pays , toujours sujet à des maîtres pour la plupart étrangers , a passé , comme une propriété , de main en main : on l'a vendu , donné , mis en gage , on se l'est disputé , et l'histoire du pays consiste dans la liste de ceux qui l'ont possédé. C'étaient d'abord des comtes d'une famille indigène , et vassaux des empereurs d'Allemagne , qui , pour y attirer des habitans , leur accordèrent la pleine jouissance des droits civils ; jouissance que les Neufchâtelois ont eu le bon esprit de conserver toujours sous leurs maîtres divers. La garantie contre l'arbitraire fait partie de leurs plus anciens privilèges : il y a de grandes nations qui ne pourraient se vanter d'une garantie pareille. Par le mariage de Jeanne de Hochberg avec Louis d'Orléans , duc de Longueville , la principauté passa dans

une maison française; cette princesse dissipait les revenus du pays dans le faste qu'elle étalait à Paris. Pendant ce temps, les troupes qui revenaient de la guerre apportaient à Neufchâtel le goût de la réforme religieuse, comme de nos jours on a vu les troupes qui avaient combattu contre le despotisme conserver et répandre le goût du régime libéral. Jeanne dévora encore le montant de la vente des biens ecclésiastiques, et ses sujets, instruits par un prédicateur français, nommé Farel, établirent le culte protestant. Neufchâtel s'habitua dès lors à obéir à des maîtres qu'elle ne voyait presque jamais, mais dont l'absence avait cet avantage qu'elle préservait les contrées du luxe d'une cour, et leur laissait l'exercice des droits civils. A l'extinction de la maison de Longueville, en 1707, on vit une chose assez singulière : treize compétiteurs firent plaider devant les états de Neufchâtel leurs titres à la pos-

session du pays. C'était une occasion favorable pour les habitans de ne plus obéir à des étrangers, et de se joindre à la république helvétique; mais les états, sans énergie, sans patriotisme, examinèrent gravement les titres des étrangers, depuis le roi de Prusse jusqu'à l'évêque de Condom, et jusqu'au canton Uri, qui, tout républicain qu'il était, élevait aussi des prétentions à la possession de la principauté. Pour garder jusqu'au bout l'air de juges, les états firent le serment naïf de ne point recevoir d'argent des prétendans à la souveraineté, et de ne point aller manger chez eux (*), sans doute de peur de séduction.

Le roi de Prusse avait pour défenseur de sa demande le grand Leibnitz. Comment un client aussi puissant, défendu par un avocat aussi célèbre, n'auroit-il

(*) *Journal de Dangeau*, édit. de Lemontey.

pas gagné sa cause? Les états qui semblaient avides d'un maître se hâtèrent d'adjuger la propriété de la principauté au roi de Prusse, qui du moins leur laissa leurs franchises.

Après la conquête d'une grande partie de la Prusse par les armées françaises, en 1806, les Neufchâtelois eurent une nouvelle occasion de demander leur union à la confédération; ils furent donnés en cadeau au prince Berthier, sans la moindre réserve des droits des habitants. Heureusement le nouveau possesseur respecta ces droits, comme les rois de Prusse les avaient respectés. En 1814, les conquêtes de la Prusse sur la France rendirent aux Neufchâtelois leur ancien maître. On leur octroya une constitution, et cette fois on les incorpora, sauf les prérogatives du monarque, à la confédération suisse.

La nouvelle constitution resserre beaucoup le système représentatif, et

elle confirme des privilèges contraires à l'égalité des droits. Il n'y a pas même de députés du peuple dans cette partie de la république suisse; un gouverneur et un conseil-d'état, nommés par le roi, forment le pouvoir législatif; et ce que l'on nomme les *audiences* (*) générales, se réduit à dix membres du conseil-d'état, à quatorze notables nommés par le roi, à vingt-un châtelains ou maires, et à trente prétendus députés nommés par les cours de justice. Cependant, pour donner au peuple un simulacre d'élections, on lui a laissé la faculté de proposer des candidats pour ces députations. Il faut convenir que le roi de Prusse n'a pas fait bien généreusement

(*) Ces *audiences* sont renouvelées des temps féodaux. Elles se composaient de vingt-quatre possesseurs de fiefs nobles, des quatre châtelains, des quatre bannerets, et de quatre bourgeois de la ville. Les dernières furent tenues en 1618.

la part du peuple dans cette distribution des pouvoirs, et qu'il y a des royaumes où les droits de la nation s'exercent plus librement que dans le vingt-unième canton de la république suisse.

Une disposition encore plus mauvaise, c'est que dans les cours de justice ce sont les châtelains ou maires que le gouvernement charge de la défense des accusés; c'est le conseil-d'état qui instruit les procès criminels. Je doute qu'en Turquie on ait moins pourvu à la protection des accusés. Heureusement les mœurs du canton ne sont pas assez corrompues pour qu'on ait souvent occasion de se plaindre de cette législation vicieuse.

Il se trouve encore d'autres choses singulières dans la constitution de ce petit canton. S'il n'a pas de véritable représentation nationale, il y a par compensation des villes et des villages qui ont un grand et un petit conseil; c'est la

parodie du système représentatif. Il y a aussi des privilèges surannés qui sont mieux respectés par le gouvernement que le droit de la liberté de la presse. C'est ainsi que les bourgeois de Neufchâtel ont le privilège de ne pouvoir être arrêtés sans l'assentiment des magistrats de la ville, lors même que leur délit aurait été commis ailleurs, et de ne pouvoir être détenus que dans les prisons de Neufchâtel : voilà un singulier avantage. Il faut ajouter pourtant que tous les citoyens du canton ont le droit de ne pouvoir être arrêtés que d'après un jugement de cinq membres de la cour judiciaire dans le ressort de laquelle le délit a été commis, et qu'à l'exception de la place du gouverneur, les Neufchâtelois seuls sont admissibles à tous les emplois.

La ville de Neufchâtel a toujours eu des prétentions à des prérogatives. Le duc Henri II de Longueville eut de longs

démêlés avec elle à ce sujet. Il refusa de prêter serment avant d'avoir vu leur coutumier, qui n'était pas écrit. Un bourgeois lui dit en patois : *Monsigneur, quand le ley serey ou poté deiche, et qu'on prisse to le papié que la papeterie de Serrière porrey fère dans cent ans, e gnarai pas pru papier ni eiche por lé tote écrire* (*). La bourgeoisie n'écrivit pas ses coutumes, et le prince ne prêta pas serment, quoique Berne, invoquée par la bourgeoisie, voulût l'y contraindre ; mais il le prêta à Valangin, et pour se venger des Neufchâtelois il forma le projet d'une autre ville sur le lac, qui porterait le nom d'*Henripolis*, et aurait de grands privilèges. Dans sa vieillesse, étant revenu à Neufchâtel pour quelques semaines, il voulut

(*) « Quand le lac serait un pot d'encre, et qu'on prit tout le papier que la papeterie de Serrière fournirait dans un siècle, on ne pourrait écrire toutes nos coutumes. »

prêter serment, et dit aux bourgeois : « En ma jeunesse je vous ai fait bien des chagrins ; enfans ne savent ce qu'ils font ; faut leur pardonner. » Le banneret de la ville lui répondit plutôt dans le langage d'un courtisan que dans celui d'un patriote : « Monseigneur, nous y perdrions ; vu que ce serment ne contient pas tout ce que vous faites. »

Dans ce canton on peut être bourgeois de plusieurs lieux à la fois ; lorsqu'un de ces bourgeois multiples est traduit en justice, il donne la préférence au lieu dont les habitans jouissent des plus grands privilèges, et où par conséquent il en est quitte pour la moindre peine. Dans le Valangin, les bourgeois s'assemblent tous les trois ans pour délibérer sur leurs affaires ; on voit arriver alors des gens de Neufchâtel, des montagnes, etc., qui tous ont la qualité de bourgeois de Valangin, quoiqu'ils n'y mettent guère le pied. Il n'y a que le roi qui

puisse faire des bourgeois de Valangin. Ainsi, la commune de ce lieu a moins de pouvoir qu'un bourg d'Angleterre.

Dans ce canton, comme dans celui du Vaud, les pasteurs forment une corporation ou compagnie qui surveille à la fois le culte et l'instruction. Quelques lieux ont des consistoires qui ont ou qui s'arrogent le droit d'infliger des punitions aux pécheurs qui scandalisent la commune. On sait quelles tracasseries un de ces consistoires, suscita au malheureux Jean-Jacques, et que toute la fermeté éclairée du grand Frédéric suffit à peine pour empêcher les persécutions des petits inquisiteurs. Ce fut à l'occasion du fracas qu'ils firent au sujet d'une doctrine contraire au dogme de l'éternité des peines de l'enfer, que le roi de Prusse répondit : Si les Neuchâtelois veulent absolument être damnés à toute éternité, je ne m'y oppose point.

Un canton qui n'a que cinquante mille

habitans, et dont la surface est occupée en partie par un lac et par des rochers, et qui n'a point de routes commerciales, ne promet pas une grande industrie. Cependant ce petit pays a des parties qui ne sont pour ainsi dire qu'un seul atelier, surtout pour la fabrication de l'horlogerie, des dentelles et toiles peintes. C'est à l'horlogerie que Locle et La-chaux-de-Fond doivent leur prospérité, et une population de douze mille âmes resserrée sur un espace de deux à trois lieues carrées. L'histoire de cette branche d'industrie est intéressante. On n'avait peut-être pas encore vu une montre dans cette contrée, lorsqu'en 1679 un marchand de chevaux ayant besoin de faire raccommoder une montre anglaise, la confia à un habitant adroit de Sagne, nommé Richard. C'était un jeune homme doué de grandes dispositions pour les arts mécaniques; non-seulement il répara la montre anglaise, mais,

en ayant étudié le mécanisme, il eut envie de l'imiter. N'ayant pas d'outils, il commença par en faire; et ce fut à l'aide des instrumens de sa fabrique qu'il composa une montre depuis la première pièce jusqu'à la dernière. On admira son ouvrage; on lui en commanda de semblables : ces commandes furent autant d'encouragemens pour lui et pour sa famille qui le secondait. Il aurait voulu voir le mécanisme par lequel on taillait à Genève les roues des montres; mais, ne pouvant obtenir cette faculté, il inventa lui-même une machine de ce genre. Dès lors le travail fut plus prompt. Il établit à Locle une fabrique d'horlogerie qui, après sa mort, en 1741, fut multipliée par ses fils et par ses élèves.

Ce fut surtout après 1750 que l'horlogerie de Locle et Lachaux prit un essor rapide. Elle y fut enrichie de diverses inventions précieuses, entre au-

tres de l'échappement à repos. Ces ateliers se distinguèrent par leurs pièces mécaniques ingénieuses; quelques-uns des horlogers qui depuis se sont mis au rang des premiers artistes de ce genre, tels que les Berthoud et les Breguet, sont sortis des vallées de Neufchâtel. Les habitans apprirent à fabriquer en perfection tout ce qui tient à l'horlogerie, en ne s'occupant chacun que d'une seule partie, comme dans les grandes manufactures. Leurs montres et horloges eurent un débit très-considérable dans toutes les parties du monde; mais cette exportation reçut un échec notable par les guerres continentales. L'industrie des Neufchâtelois n'en fut point découragée. Ne pouvant plus vivre de l'horlogerie avec la même aisance qu'auparavant, ils essayèrent de fabriquer des instrumens de mathématiques; ce qui leur promettait une ressource d'autant plus sûre que les marchandises

anglaises étant alors exclues du continent, il n'y avait plus autant de concurrence. Avec leur goût pour les arts mécaniques et leur activité ingénieuse, ils ne purent manquer de réussir. Aussi, quoique le rétablissement de la paix ait fait revivre l'horlogerie, ils continuent avec succès de se livrer à la confection des instrumens. Chaque semaine il se tient à Lachaux-de-Fond un marché où les familles qui habitent la vallée et les montagnes, et qui font toutes leur ouvrage chez elles, apportent le résultat de leur travail. Des marchands s'y rendent pour acheter des quantités de pièces qu'ils font finir et assembler ensuite, avant de les livrer au commerce. On exporte annuellement du canton de Neuchâtel environ mille pendules et cent trente mille montres, dont un neuvième en or, et dont le prix varie de sept livres suisses à six cents. Il y en a pour les goûts de toutes les

nations , même pour les Turcs. On exporte en outre des fournitures de montres , des outils , etc. , pour la valeur d'environ trois cent cinquante mille livres. Les femmes et enfans de La Chaux-du-Milieu s'occupent de la fabrication si délicate des chaînes de montres , dont on exporte quatre-vingt mille douzaines par an.

Le pays qui s'occupe de cette horlogerie se compose des vallées du Jura , élevées d'environ trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Le sol , en partie stérile , nourrirait mal les habitans s'ils n'avaient trouvé moyen de suppléer par l'art à ce que refuse la nature. On voit dans les vallées peu de végétaux ; mais les montagnes qui les cernent sont couvertes de bois de sapins. Grâce à l'industrie des habitans , leurs villages ont un air d'aisance qui ferait honneur à des villes. Locle et la Chaux-de-Fond offrent de jolies maisons bâties

en pierres; le dernier de ces villages a des rues bien alignées; et dans l'espace de deux lieues qui le sépare du premier, la route est bordée de maisons. La Chaux-du-Milieu, beau village bâti sur un terrain aride, est habité par des marchands et par des ouvriers en horlogerie; la petite vallée est traversée par un ruisseau qui finit par se perdre dans la profonde crevasse d'un rocher; dans cette espèce de précipice, un mécanicien de la Chaux, nommé Perrot-Gentil, a construit quatre moulins, dont les roues tournent l'une au-dessous de l'autre; une seule de ces roues met en mouvement huit scies. Par le moyen d'une écluse on peut affaiblir ou renforcer la chute des eaux dans l'abîme. Pour débarrasser encore davantage la vallée des eaux qui la rendaient marécageuse, les habitans, toujours ingénieux, ont taillé dans le roc un grand réservoir, long d'un millier de pieds.

On arrive de Neufchâtel aux vallées par une belle rampe qui longe des précipices jusqu'au haut des montagnes ; on traverse des montagnes moins élevées pour se rendre aux Brenets, sur le bord du Doubs, qui sépare la Franche-Comté du canton de Neufchâtel. J'ai décrit cette route dans un autre ouvrage (*).

C'est dans le Val-Travers, au milieu des rochers, des montagnes et des bois, que toutes les femmes travaillent pour le luxe des villes. Cette vallée pittoresque est traversée d'une extrémité à l'autre par la Reuse, qui jaillit au pied d'un rocher au bas de la grande route ; après avoir arrosé la vallée, elle se jette dans les gouffres de Champ-de-Moulin, reparaît au-dessous de Boudry, et s'unit enfin au lac de Neufchâtel. Tous les vil-

(*) *Voyage de Paris à Neufchâtel en Suisse.*
Paris, 1813, chez Eymery.

lages de cette vallée s'occupent de la fabrication des dentelles. Quoiqu'on n'en fabrique pas des plus fines, ni par conséquent des plus chères, on en exporte néanmoins pour environ un million et demi de francs par an ; mais, comme le canton ne produit pas d'assez bon fil pour cet objet de luxe, il lui en coûte jusqu'à cent cinquante mille francs pour se procurer en Flandre ou ailleurs le fil nécessaire. C'est dans les villages de Couvet et Fleurier que se fait le principal commerce des dentelles qui s'expédient pour divers pays. Il en passait jusqu'aux derniers temps une grande quantité en Espagne pour les ornemens d'église ; mais, depuis que les Espagnols ont réformé le luxe inutile de leur culte, il est probable que ces envois diminuent beaucoup. Pour le bonheur des ouvrières du Val-Travers, la toilette des femmes ne renoncera pas de même aux dentelles, et la vanité en-

trétiendra encore long-temps les ateliers qui fournissent ces parures légères.

Une étoffe qui est plus à la portée des classes inférieures, la toile peinte, occupe plusieurs fabriques, surtout celle de Cortaillod; malgré l'éloignement des grandes villes, on y imite les modèles et même le luxe des marchandises de Paris et des fabriques anglaises, et on y fournit jusqu'à cent trente mille pièces par an, qui trouvent également en grande partie leur débit dans l'étranger, même dans l'Archipel et le Levant, où probablement on n'a jamais entendu parler des villages neufchâtelois qui fabriquent ces étoffes.

Les coteaux des bords du lac de Neufchâtel, particulièrement sur les deux côtés de la ville de ce nom, sont tapissés de vignes élevées en terrasses et qui fournissent un vin léger assez bon. La nouvelle constitution n'a point affran-

chi les paysans de l'impôt féodal, connu sous le nom de la dîme ; mais il n'y a qu'une partie des propriétés cultivées en grain ou en vin qui y soient sujettes. Il y a des malheureux qui , pour se soustraire à cette charge accablante , abandonnent le labourage , et ne cultivent sur leurs champs que des pommes de terre ou des fourrages. Pour prévenir la disette , il existe à Neufchâtel , et dans d'autres lieux du canton , des greniers d'abondance , entretenus en partie avec beaucoup de désintéressement par des amis de l'humanité. En général , il faut dire , à l'éloge du canton , qu'il possède de bonnes institutions d'utilité publique , telles qu'une société d'émulation patriotique , une société d'assurances mutuelles , une caisse d'épargnes , etc.

La petite ville de Neufchâtel occupe une situation riante le long de la côte au bord du lac , et au milieu des vignes.

Je n'oublierai jamais l'aspect charmant que m'offrirent, à la sortie du sombre bois de sapins au bout du Val-Travers, cet ensemble de maisons peintes, ces tourelles garnies de fer blanc, ces clochers qui s'élevaient au-dessus de la belle verdure des coteaux; enfin cette vaste nappe d'eau dont la teinte bleuâtre réfléchissait les divers édifices. La ville occupe deux collines séparées par le Seyon, torrent du Val-de-Ruz, qui, dans ses alluvions, a formé au bord du lac un terrain aujourd'hui couvert de bâtimens. Le vieux château des comtes de Neufchâtel, avec une église gothique, domine le reste de la cité; le château est maintenant le siège du gouvernement et du conseil. L'église renferme les statues de quelques comtes et comtesses depuis long-temps oubliés. La place, ombragée d'arbres, qui forme une espèce de terrasse devant cette église, est l'endroit le plus convenable

pour jouir à la fois de la vue de Neufchâtel, de son lac, des montagnes du Jura qui resserrant le Val-Travers, et des Alpes qui hérissent les autres cantons suisses au-delà du lac.

Dans la basse-ville on ne distingue d'autres édifices que l'hôtel de commune, et l'hôpital, fondé par Pourtales, négociant neufchâtelois, devenu le bienfaiteur de sa ville natale, à l'exemple de son compatriote Pury, banquier, mort à Lisbonne, qui a légué à la ville de Neufchâtel une fortune de quelques millions : en 1822, on a soigné, dans cet hôpital, deux cent cinquante malades. Neufchâtel annonce, par ses dehors, peu d'habitans riches, mais beaucoup de bourgeois vivent honnêtement du fruit de leur industrie ou d'un petit commerce.

Des bords généralement escarpés ceignent le lac de Neufchâtel sur une longueur de neuf lieues ; il en a une et

demie de large. Ses eaux limpides sont habitées par une assez grande variété de poissons, parmi lesquels on remarque le *salut* qui peut parvenir au poids d'un quintal, et la truite qui pèse jusqu'à douze livres. Dans les plus beaux jours de l'été, le *joran*, ou vent du nord, cause quelquefois des tempêtes sur ce lac d'ailleurs très-calme, et rafraîchit la température si subitement qu'il devient dangereux à la santé des personnes délicates.

Au reste, le climat varie dans le canton, suivant la position du terrain qui s'élève graduellement depuis le niveau du lac jusqu'au Jura, en formant de hautes vallées, où le froid est très-vif. Au village de la Brevine, élevé de trois mille cent trente-cinq pieds au-dessus du niveau de la mer, on a quelquefois éprouvé vingt-huit à trente degrés de froid, comme en Russie ou en Sibérie. En été, au contraire, les chaleurs con-

tinues augmentent par celle des roches calcaires et par la réverbération du lac, au point que toute la végétation dépérit, à l'exception de la vigne, qui continue de couvrir d'une belle verdure les bords élevés du vaste bassin du lac. La neige enveloppe les montagnes jusqu'au mois d'avril. La position amphithéâtrale du canton de Neuchâtel permet à un grand nombre de plantes de végéter ensemble sur un espace aussi resserré. On trouve, aux environs de Neuchâtel, le tilleul de Corinthe, la valériane rouge, l'anémone *pulsatilla*, le *cheiranthus fruticulosus*, la *lunaria rediviva*, et dans les bois, au-dessus de la ville, le *cyclamen* européen, la doronique *pardalianches*; le lis *bulbifère* croît sur les rochers entre Saint-Blaise et Woëns; un grand nombre de plantes prospèrent sur le Creux-du-Van, intéressant par son écho; on remarque dans le nombre, la rose et l'anémone des Alpes, la renon-

cule des montagnes, le néflier nain ; une variété du platane d'une forme pyramidale qui a été connue des anciens botanistes, mais qui a échappé à l'attention des modernes, a été observée au Val-de-Ruz ; le bouleau nain, arbuste de la Laponie, couvre les marais de Ponts ; des orchidées et graminées belles et rares, qui croissent dans le canton, méritent aussi l'attention des botanistes.

Le géologue peut étudier, dans les *pertuis* qui coupent transversalement et à pic les vallées, la position des nombreuses couches de pierres calcaires, d'argile, etc., qui forment les montagnes du Jura. Un célèbre naturaliste, M. de Buch, évalue le nombre de ces couches à plus de neuf cent cinquante. Sur leurs revers méridionaux, ces montagnes sont recouvertes d'une soixantaine d'espèces de roches des Alpes, surtout du Valais, entre autres de gros

blocs de granit qui forment une sorte de rangée descendante, depuis le Mont-Chasseron auprès d'Yverdon jusqu'aux plaines de Nyon, Genève et Bielle. Celui qu'on voit dans le bois de Pierrabot, à une demi-lieue de Neuchâtel, a cinquante pieds de long sur quarante de haut et sur vingt d'épaisseur. Quel débordement a fait rouler ce bloc énorme du haut des Alpes au pied du Jura?

Plusieurs montagnes sont toutes dégarnies de leur terre végétale et de leurs anciennes forêts, et se dégradent de plus en plus. Sur une de ces montagnes stériles, appelée la *Tourne*, on aperçoit les ruines d'un vieux château, celui de Rochefort, dont les barons se rendirent autrefois si odieux par leurs brigandages, que les habitans des villages d'alentour se liguèrent, en 1412, pour détruire le repaire des bandes nobles. Le dernier de ces barons eut la tête

tranchée pour avoir forgé des chartres de privilège, et un chanoine de Neufchâtel fut noyé dans le lac pour avoir participé à cette fourberie.

Il jaillit des roches de Neufchâtel plusieurs sources minérales, tant ferrugineuses que sulfureuses; celles que l'on fréquente le plus, ce sont les eaux et bains de la Brevine et de Ponts; mais les malades seuls ont la coutume de s'y rendre : aussi n'ont-elles pas la réputation des eaux fréquentées par les désœuvrés. Dans le Val-Travers on connaît une source d'asphalte; la Reuse charrie des paillettes d'or; enfin, ce qui excite encore l'attention des amateurs des curiosités naturelles, ce sont des grottes intéressantes à visiter : celle de la Côte-des-Fées porte un nom qui peint la surprise causée par son aspect; c'est celui d'un temple soutenu par des colonnes; il y a une baume plus vaste auprès de Moitiers dans le Val-Travers,

où l'on trouve aussi une glacière naturelle, de même qu'à Monléry au-dessus de Bouveresse.

Dans ce canton si paisible est né un des hommes qui ont fait le plus de mal à leurs semblables, l'odieux Marat, fils d'un habitant de Bodry auprès de Neuchâtel; mais il avait quitté de bonne heure la Suisse pour pratiquer la médecine en France, et ce n'est pas dans sa patrie qu'il a pu puiser l'idée des crimes dont il se couvrit dans sa carrière révolutionnaire.

Un autre fameux Neuchâtelois bien différent de celui-ci, le publiciste Vattel a cherché à établir le droit des gens, et à appliquer les principes de la loi naturelle à la conduite et aux affaires des nations et des souverains. Les hommes d'état lui font l'honneur de le citer souvent dans leurs discours d'apparat; comme une autorité, ce qui ne les empêche pas

d'oublier de temps à autre, dans la pratique, les principes de la loi naturelle que le bon Vatel s'est efforcé de leur inculquer.

CANTON DE ZUG.

Si le mentor d'un jeune Zugois fier de ses possessions voulait corriger son élève, comme Socrate corrigea la vanité d'Alcibiade, il n'aurait qu'à faire chercher par lui le canton de Zug sur une carte générale de l'Europe. Zug est le plus petit des cantons suisses sous le rapport de l'étendue et de la population : il n'a en effet que six lieues de long sur trois de large, et ne renferme que quatorze mille âmes. Encore les lacs de Zug et d'Egeri occupent-ils une partie considérable de sa superficie, qui d'ailleurs

est couverte des montagnes, à l'exception du pays situé entre le mont de Zug, la Reuse et la rivière de Lorez. Les plus hautes des montagnes du canton, le Ruffi et le Rossberg, ne s'élèvent pas à plus de quatre mille huit cent trente-six pieds au-dessus du niveau de la mer, et de plus de trois mille cinq cent seize pieds au-dessus du lac de Zug. Toutes les montagnes du canton sont de formation nouvelle, étant composées de terrain d'alluvion, d'argile, et de grès. Les rives du lac de Zug sont parsemées d'énormes blocs de granit roulés, qui proviennent du Saint-Gothard, et d'autres monts primitifs des Hautes-Alpes.

Des pâturages occupent dans ce canton, comme dans celui de Schwytz, la plus grande partie du terrain; il y a peu de champs labourés, et moins de vignes encore, qui ne donnent d'ailleurs qu'un vin médiocre. Mais dans la plupart des

villages les vergers ombragent les maisons des paysans; et le cidre et le lait font la boisson commune des habitans. Quoique ni leurs pâturages ni leurs bestiaux ne vaillent ceux de Schwytz, et qu'ils ne confectionnent que des fromages et du beurre d'une qualité inférieure, on voit néanmoins, dans quelques villages, une grande aisance qui se manifeste dans les usages et dans le costume. Les jeunes gens aiment à se parer de nœuds de rubans et d'étoffes bigarrées, ce qui contraste un peu avec la simplicité de leur vie habituelle; et il est assez plaisant de voir un jeune pâtre robuste, coiffé d'un petit chapeau de paille d'où flottent des bandelettes, portant des bas à fleurs, et des souliers couverts d'écarlate. On ne s'attendrait pas à trouver de pareils adonis dans les chalets des Alpes. Les jeunes paysannes montrent le même goût pour la parure légère; ce sont des rubans et des fleurs qui ornent

leurs chapeaux de paille; d'autres rubans de couleur rouge sont attachés à leur corset et à leur collerette; une chaîne d'or faux entoure les reins, et retombe sur le tablier; ajoutez à cette parure un court jupon vert et des bas rouges, et vous aurez quelque idée du costume bigarré de la paysanne zugoise qui veut plaire.

Mais ces parures ne sont pas pour tous les jours. Lorsqu'on voit le montagnard de Zug dans ses occupations pastorales, on le trouve revêtu d'une souquenille de toile grossière au-dessous de laquelle il porte des vêtemens également grossiers. Cette blouse est munie d'une cape dont il s'enveloppe la tête en cas de pluie, et qui lui sert encore à porter une charge de foin. Les montagnards de ce canton ont les traits fortement prononcés, et une physionomie mâle et presque guerrière. « Si on les aborde, dit un voyageur suisse,

ils vous serrent cordialement la main à vous disloquer les doigts. Accoutumés à se parler de loin au fracas des torrens et au bruissement des sapins agités par le vent, ils élèvent le ton à vous faire croire qu'ils se fâchent quand ils vous font des amitiés. »

On ne connaît dans ce pays d'autres fabriques un peu considérables que deux papeteries, l'une à Baar, et l'autre à Cham : celle-ci pourvoit de papiers la plupart des imprimeries de Suisse. Les habitans n'ont donc absolument que leurs productions pastorales pour se procurer ce qui leur manque : il est vrai qu'il manque peu de chose à des pâtres qui vivent de laitages et de fruits, et se couvrent de la toile et de la laine tissées par leurs femmes. Chacun possède à peu près le nécessaire, et le superflu des uns ne jette pas un éclat propre à exciter la jalousie des autres. Ainsi tout le monde a raison

d'être content de son sort, d'autant plus que dans ce canton la démocratie a conservé tous ses droits, et que par conséquent le peuple n'est point vexé par des autorités arbitraires, puisqu'il se gouverne lui-même, et qu'il nomme ses conseils. Autrefois on trouvait ici, comme dans d'autres parties de la Suisse, un petit despotisme caché sous le masque de la liberté, et la chétive ville de Zug osait avoir des sujets. La révolution salulaire de 1798 a fait disparaître cet asservissement honteux, et aujourd'hui le canton n'est habité que par des hommes libres et égaux. Tout Zugois, âgé de plus de dix-neuf ans, a une part dans la souveraineté, et le droit d'assister à l'assemblée cantonnale qui se réunit tous les ans, le premier dimanche de mai, pour nommer le landamman et les autres grands fonctionnaires du canton ; le deuxième dimanche du même mois, chaque com-

mune s'assemble en particulier pour nommer les députés au conseil cantonal, et les membres du conseil de la commune. Le premier se compose de cinquante-quatre membres; la ville de Zug seule en nomme onze; c'est un faible privilège que les communes lui ont accordé peut-être pour la consoler de la perte de son antique et petite souveraineté sur ses sujets. C'est dans le sein du pouvoir exécutif que l'on choisit les vingt-cinq membres du tribunal criminel : les communes nomment également les juges du tribunal civil, et ceux du tribunal communal. Ainsi tout le gouvernement émane du peuple, et se compose de ses agens. Lors de l'invasion des troupes françaises en Suisse, à la fin du dernier siècle, le canton de Zug, à l'instar des autres cantons démocratiques, leur fit une vigoureuse résistance. Il se signala auprès de Dottikon, le 29 avril 1798; mais

les montagnards furent obligés de céder à des troupes aguerries, et le canton fut occupé.

Zug, chef-lieu du canton, et place murée très-ancienne, qui a conservé le nom des Tugeni, un des peuples helvétiens, est agréablement situé au pied d'une montagne très-fertile, et au bord oriental du lac de Zug. Le voisinage de ce beau lac lui procure des points de vue charmans; mais il lui a été funeste en 1435. Un rempart flanqué de tours massives, et contre lequel était adossée une des rues de la ville, était baigné par les eaux. Ce rempart, soit qu'il fût ruiné par les flots, ou, comme on dit dans le pays, par les brochets et les carpes, soit qu'un tremblement de terre l'eût ébranlé, s'affaissa tout à coup, et s'écroula vers le soir dans le lac avec une trentaine de maisons, et soixante-un habitans, au nombre desquels se trouvaient Kollin, chef du

canton, et sa femme; leur enfant, se trouvant au berceau, surnagea, et les vagues le portèrent devant la chapelle de Saint-Nicolas. Kollin est le nom d'une des familles les plus distinguées de Zug, dont le dernier rejeton est mort à la fin du dernier siècle, après avoir été trois fois amman du canton. On conserve à l'arsenal le drapeau que Pierre Kollin et son fils, en périssant en 1422, auprès de Bellinzone, dans les combats de la Suisse, ont arrosé de leur sang. Cet arsenal renferme aussi beaucoup de vieilles armes prises par les Zugois dans leurs guerres.

Quoiqu'on voie à peine Zug sur la carte, il y a eu des factions, des persécutions et même des révolutions et des bouleversemens dans cette ville minime. D'abord, toute petite qu'elle est, elle a long-temps opprimé ou tenté d'opprimer trois villages d'alentour, Menzigen, Baar et Egeri, qui voulaient être aussi

libres que Zug; elle a eu ses guelfes et ses gibelins, c'est-à-dire, deux partis ennemis, qui s'appelaient les doux et les rudes, et méritaient tous deux la dernière de ces épithètes par le mal qu'ils se firent. Les Zurlauben étaient à la tête de l'un, c'était le parti français, ou distributeur du sel et de l'argent français : car, dans ce petit état, la question ne roulait que sur le sel et un peu d'argent. Au dix-huitième siècle un vendeur de sel du Tyrol, Schumacher, osa décrier le sel des Zurlauben, et vanter celui de l'Autriche; le peuple s'écria qu'en effet il avait raison, et le nomma landamman. C'était le triomphe du sel autrichien, et l'époque des persécutions des débiteurs de sel français : mais bientôt le tour des autres vint, Schumacher fut envoyé à Turin, pour être mis aux galères, et le sel français reprit son crédit. Voilà les révolutions de Zug.

N'étant située sur aucune grande route, la ville de Zug fait peu de commerce et ne fabrique rien ; aussi ne voit-on aucune activité dans l'intérieur de cette petite cité. Elle a quelques églises et un couvent de capucins. Un des établissemens, on pourrait presque dire, le plus agréable de Zug, c'est le cimetière. Les tombes y sont cachées sous des parterres de fleurs, et dans un charnier voisin on a rangé très-proprement les crânes de toutes les personnes qui ont été ensevelies dans ce champ de repos ; des étiquettes contiennent leurs noms ; ainsi rien ne se perd dans ce dépôt de restes humains.

De jolies maisons de campagne embellissent les environs, surtout entre Zug et Saint-Carli. Une de ces maisons a appartenu au général Zurlauben, savant connu par ses ouvrages français sur la Suisse, et dernier rejeton d'une famille du pays. Dans une grande salle du châ-

teau il avait fait peindre tous les Suisses qui se sont illustrés pendant les guerres de la liberté, les principaux traits et jusqu'aux anecdotes secrètes de l'histoire de Suisse. Sa collection de manuscrits historiques a été achetée par le canton d'Argovie.

Le lac de Zug a quatre lieues de long sur une de large ; mais il n'appartient pas tout entier au canton. Il est très-profond, surtout dans la partie enclavée au canton de Schwytz, et il renferme beaucoup de poissons, entre autres des carpes de plus de quatre-vingts livres, des brochets d'un demi-quintal, et des truites délicieuses. On fait de charmantes excursions sur ce lac ; pendant ces trajets on a pour points de vue le Righi, le mont Pilate, et, dans le fond, les Alpes d'Underwald, Grindelwald et Lauterbrunn ; sur le bord oriental du lac, on voit les hameaux et maisons de plaisance ombragées par des bois de châtaigniers et

par des noyers. Rien de plus agréable què la route de Zug au village d'Arth en Schwytz; le long du lac elle serpente sous des arbres touffus, ou entre les treilles; des maisons de plaisance, des chapelles et autres monumens sont disséminés dans le plus agreable des paysages.

On voit dans le lointain les restes du château de Wildenbourg, que les Zugois démolirent en 1535, excités par un citoyen dont la fille avait été enlevée par le seigneur du château. Il expia son forfait sous la hache du père.

Ober-Wyl ou Haut-Wyl est un joli village situé également sur le lac et à quelque distance de Zug.

Cham, autre village voisin du lac, se compose de grandes maisons qui annoncent l'état prospère des habitans. La papeterie de Cham fournit assez de papier pour les besoins du canton, où la presse ne gémit que d'ouvrages de dé-

votion. Le village est dominé par les ruines du vieux château des seigneurs d'Hunenberg.

Le lac d'Egeri, qui occupe le milieu d'un charmant vallon couvert d'herbe, n'a qu'une petite lieue de long sur une demie de large; profond et poissonneux, il est entouré de pâturages et de chalets, et dominé par le Ruffi et par les roches escarpées du Kaiser. Dans la belle saison de petits bateaux qui ne sont que des troncs d'arbres creusés, le traversent dans tous les sens. C'est sur les hauteurs au bord du lac d'Egeri que les Suisses ont recouvré au prix de leur sang cette liberté que le despotisme leur avait ravie. Morgarten, entre Haut-Egeri et le mont Sattel, auprès du canton de Schwytz, a été en 1315 le théâtre d'un combat glorieux pour les paysans, et funeste pour l'aristocratie. Déjà les petits cantons avaient allégé par plusieurs secousses le joug qui pesait sur eux, et

dans leur aversion pour l'Autriche ils prenaient, lors de la querelle au sujet de la couronne impériale, fait et cause pour le duc Louis de Bavière, contre Frédéric d'Autriche, fils de l'empereur Albert. Cette démarche irrita le dernier au point qu'il résolut de faire une guerre en règle à ces pauvres pâtres, qui n'avaient que leurs roches et leur courage pour toute défense. Dans son arrogante présomption il ne doutait pas que ses troupes, secondées par la première noblesse de Suisse, n'écrasassent les paysans mutins, qui n'avaient pas un protecteur sur la terre. Une armée commandée par Léopold, frère de Frédéric, devait envahir leur pays ouvert, sur trois points différents. Les astrologues eux-mêmes flattaient les chefs d'un succès complet. De leur côté les paysans des petits cantons s'assemblèrent au nombre de treize cents pour repousser cette agression injuste. Un vieillard, de la maison de Reding,

leur conseilla de bien garder le défilé de Morgarten comme étant la clef du pays de Schwytz. En conséquence la plus grande partie de cette armée gravit le Sattel dans la matinée du 15 novembre. C'est alors que l'on vit ce beau trait, digne des temps antiques, de cinquante bannis, victimes de l'esprit de parti, ou de leur conduite, qui, à la nouvelle de l'invasion prochaine des ennemis, se présentèrent pour partager l'honneur de la défense nationale. Mais telle était la prévention des esprits contre ces malheureux, que dans le moment le plus critique on refusa de recevoir leur secours. Les cinquante n'en résolurent pas moins de combattre pour leur patrie, même à l'écart de leurs concitoyens qu'ils servaient.

Cependant l'armée autrichienne, forte de huit mille hommes, s'avancait sur Morgarten. A la suite du duc d'Autriche, se traînaient les familles nobles.

de Habsbourg , Lenzbourg , Kybourg , Hallwyl , Bonstetten , toutes suisses , mais à qui les intérêts d'une cour étrangère étaient plus chers que ceux de leur patrie , et qui , dans le joug que l'Autriche allait imposer aux paysans , espéraient gagner quelques prérogatives féodales. Cinquante bourgeois de Zurich , vêtus de la livrée de la ville , ne rougirent pas de se mêler à cette troupe aristocratique , dont la cause leur était étrangère. Ils méritèrent de périr sans être regrettés d'aucun des deux partis. Deux Gessler faisaient aussi partie de l'armée ennemie , tandis que Guillaume Tell et Walter Furst étaient parmi leurs concitoyens. On y vit encore la troupe de l'abbé d'Einsiedlen ; car , dans la grande lutte entre la puissance étrangère et le peuple suisse , on vit toujours les abbés dans les rangs des étrangers. Une brillante cavalerie ouvrait la marche ; à peine fut-elle engagée dans les

défilés de Morgarten, que des quartiers de rocs et des troncs d'arbres roulèrent sur elle des deux côtés. Les chevaux furent embarrassés. En même temps les Suisses attaquèrent de front et sur les flancs : ce ne fut pas un combat, ce furent un massacre et un désordre épouvantables : les nobles tombèrent, ayant à peine le temps de se repentir de leurs mépris pour les paysans. La fuite fut générale; ceux qui échappaient au fer des Suisses se précipitèrent dans le lac d'Egeri. Le duc Léopold s'estima heureux de trouver un guide sûr qui le conduisît par des chemins écartés jusqu'à Winterthur.

Ce fut un deuil général dans les familles nobles; mais le peuple suisse remercia le ciel d'avoir déjoué les entreprises de la féodalité, et résolut de célébrer dorénavant comme un jour de fête le 15 novembre. Les cinquante proscrits dont un seul avait péri avec quinze

autres Suisses seulement , à ce que prétendent les chroniques, furent rappelés dans leur patrie.

En 1798 de nouveaux ennemis bien différens des premiers, puisqu'ils professaient, comme les Suisses, des principes républicains, les troupes françaises, en un mot, vinrent se présenter avec des intentions hostiles sur ce champ de bataille si glorieux pour les Suisses. Quoique l'esprit public des Suisses modernes ne valût pas celui de leurs ancêtres, ils trouvèrent encore dans leur cœur libre et fier assez de courage pour repousser cette agression; les femmes même, revêtues de leurs blouses des chalets, combattirent à côté de leurs pères et de leurs maris. Les Français ne purent résister à cet effort de patriotisme; ils reculèrent, quoiqu'à la longue leur succès fût assuré. Les Autrichiens leur disputèrent le terrain, et les Zugois, en se réfugiant sur les montagnes,

laissèrent ensanglanter le sol de Morgarten par deux peuples étrangers, qui tous deux étaient leurs ennemis, puisqu'ils venaient, les armes à la main, troubler le repos des habitans, et les priver du fruit de leur travail, sans leur apporter aucun avantage.

On trouve dans le nord du canton le joli bourg de Baar, situé à une demi-lieue de Zug, au milieu des vergers; le hameau de Blicherstorf, où naquit Waldman, qui, étant bourguemestre de Zurich, fut exécuté en 1489 comme traître à la patrie; Frauenthal, couvent de religieuses, auprès de la frontière du canton de Zurich; enfin Menzigen, village situé non loin d'un petit lac appelé Finstersée ou Lac-Sombre, parce qu'il reflète la teinte vert-foncé des pâturages, et s'obscurcit par le voisinage des rochers qui s'élèvent sur ses bords.

FIN DU PREMIER VOLUME.

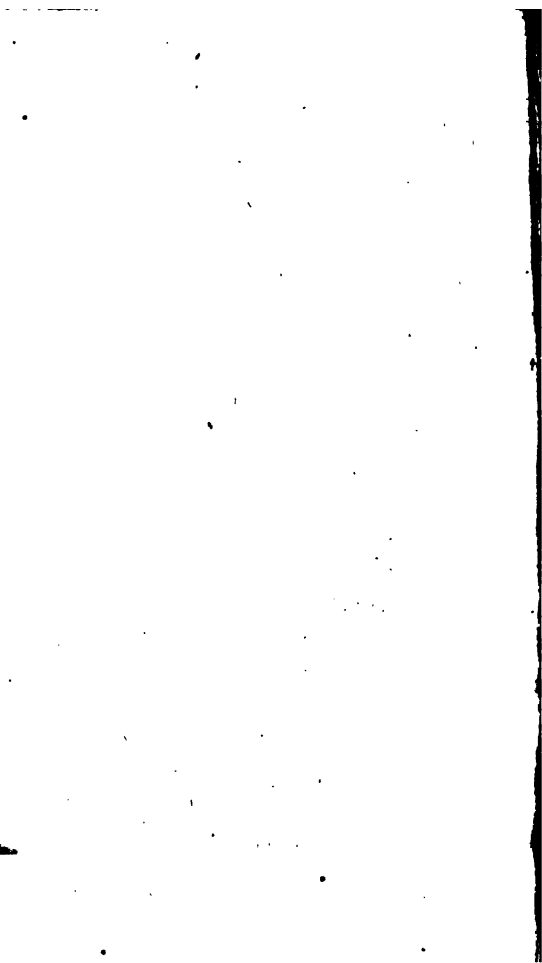
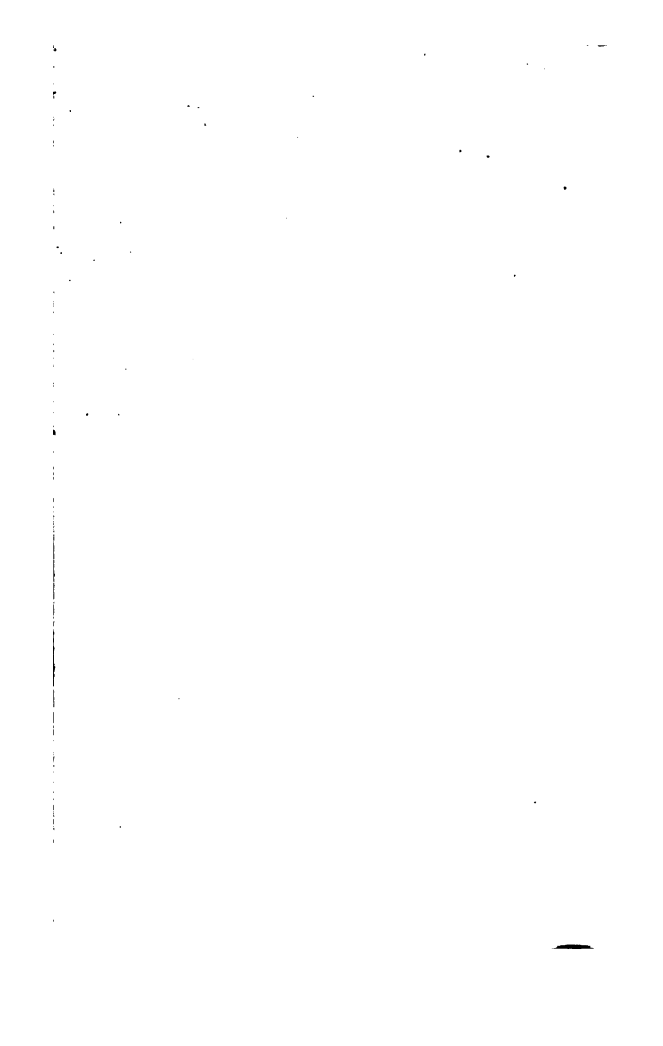


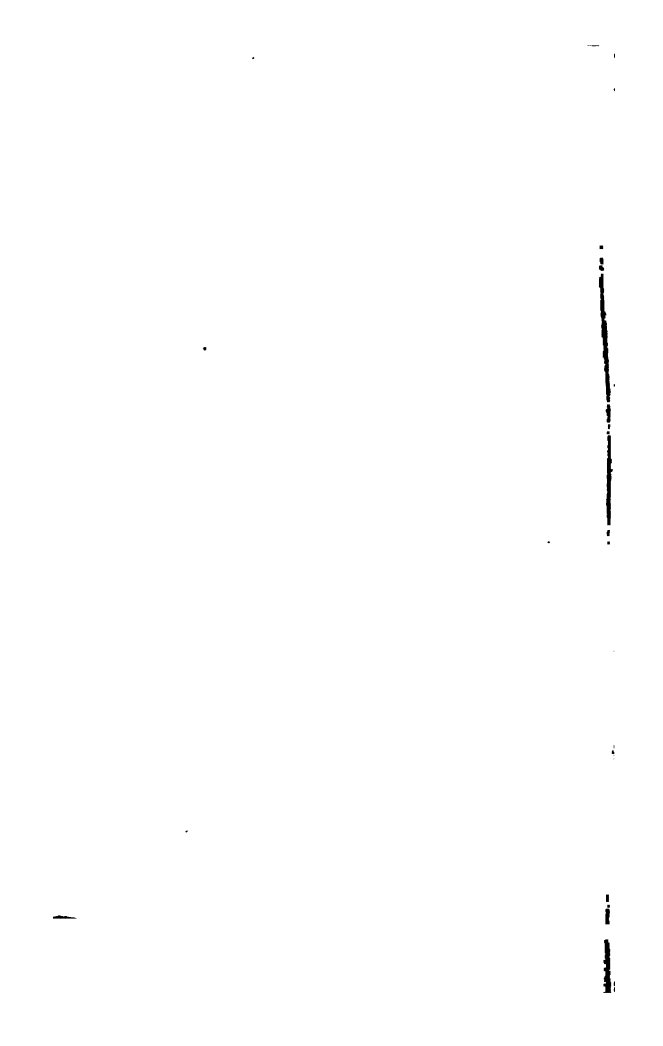
TABLE DES MATIERES

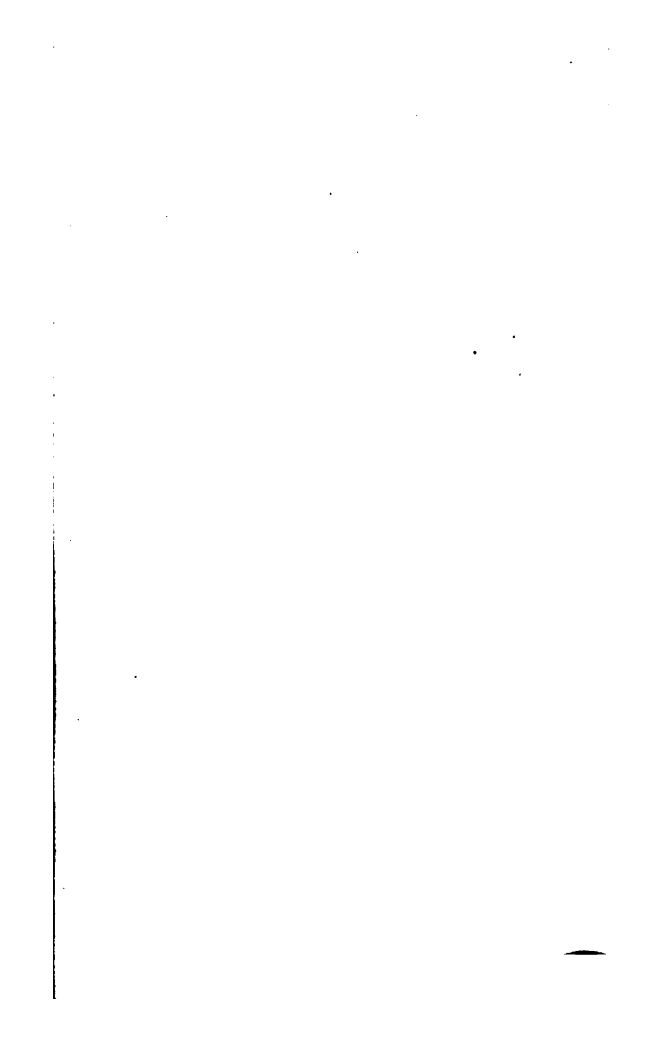
CONTENUES
DANS CE VOLUME.

Coup d'oeil sur le sol , les habitans et l'histoire de la Suisse.	5
Canton de Genève	59
Canton de Vaud.	91
Canton de Neuchâtel	134
Canton de Zug	224

Wm. 9/8









MAY 22 1941

